

ANNEE IX - SERIE III

N. 2

# INVARIANCE

le n° 9 francs

## ERRATA du n° 1 série III

- Page 06, 4° §: entre 1° et 2° ligne il manque: « en permanence déterminée par rapport à une théorie, un système de référentiels, une foi rationalisée; la cohérence reconnue comme néces ».
- Page 30: la ligne 5 du 4° § doit être remplacée par la ligne 6 du 5° § et réciproquement.
- Page 36, 8° §: ligne 3, lire: « pour rendre tout... »
- Page 38, 4° §: supprimer la ligne 10 et la remplacer par: « réalité sociale, et sa disparition est disparition des classes, la séparation... »
- Page 46, 3° ligne, lire: « — étant donné la *diminution* toujours plus... »
- Page 53, 2° §, 9° ligne, lire: « pour le *plein* emploi, ... »
- Page 64, 3° §, 4° ligne, lire: « *n'en a plus.* »
- Page 69, 2° §, 1° ligne, lire: « est à regarder de très *prés.* »
- Page 71, 3° §, 3° ligne, lire: « En créant la *valeur*, la circulation du capital... »
- Page 106, 14° ligne, lire: « *tâche* de la critique... »
- Page 109, 1° ligne: remplacer Voyantisme par Gangsterisme.

## PUBLICATIONS

- A Bordiga - « Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui ». Ed. de l'Oubli.
- A. Bordiga - Testi sul comunismo - Crimi Firenze - La Vecchia Talpa Napoli.
- Bordiga et la passion du communisme - Ed. Spartacus.
- G. Cesarano - Manuale di sopravvivenza - ed. Dedalo.
- La Gauche Allemande: textes du KAPD, de l'AAUD, de l'AAUE, de la K.A.I., etc. (1920-1922) - Invariance - La Vecchia Talpa.
- Camatte - Laugier: Dialogue avec Bordiga.
- Bordiga - Lukacs - Camatte: La mistificazione democratica - La Vecchia Talpa, Napoli.
- Le gauchisme et la grève des PTT.
- « L'autogestion » a été réédité par des camarades belges. La commander à BP UCCLE 4 - 1180 Bruxelles Belgique.

## INVARIANCE

- Série I: 10 numéros ont été publiés; seuls le 1 et le 8 sont disponibles.
- Série II: 6 numéros ont été publiés; le n° 1 est épuisé.
- Série III: n° 1 - Présentation.
  - Lettres de janvier 1970 à octobre 1971.
  - Chronique d'un bal masqué.
  - Le « suicide » de Giorgio Cesarano.
  - Lettre à « l'Espresso ».

# INVARIANCE - n. 2 - série III

## SOMMAIRE

— Lettres d'octobre 71 à octobre 72 . . . . .	page 2
<i>Cesarano/Collu</i> - Apocalypse et Révolution . . . . .	» 105

## LETTRES D'OCTOBRE 71 À OCTOBRE 72

Argelès le 1 octobre 1971

Très cher Jacques,

Je te dois une fière chandelle car ta lettre du 24 me tire du bourbier dans lequel je patauge depuis pas mal de temps. Elle me permet en effet d'envisager un plan précis d'exposition de certains résultats qui jusqu'à présent ne m'apparaissaient que sous l'aspect de constructions imaginaires! L'essai de réponse à tes questions sera l'objet de mon plan et pour ce faire je me permettrai d'intervertir les différents problèmes que tu poses.

Ainsi je commencerai d'abord à fourbir les armes nécessaires à la critique de Rosa qui ne mérite tout de même pas d'être écartée d'une simple chiquenaude; elle est bien la seule en effet à avoir voulu poser théoriquement l'impérialisme! De manière contradictoire je pense que les « fameux » schémas de Marx sont la base nécessaire de la critique actuelle du Capital alors que cette critique doit être (et là je partage absolument ton avis) la mise en évidence de la distance qui sépare le procès de production matériel et le capital lui même. Ceci entraîne la proposition suivante: le mode d'être du capital est actuellement le capital fictif, sa valorisation est purement formelle. Le capital fictif est en effet un capital étranger au procès de production matériel, sa valo-

risation réelle: 
$$dK = \frac{V}{T} - \frac{1}{P} \left(1 - \frac{V}{P}\right) dt$$
 formule exclusive de la valorisa-

tion du capital productif. Les limites du procès de production matériel sont les limites du capital réel, le capital fictif apparaît donc au delà de ces limites, d'où l'importance des schémas qui permettent une représentation théorique du procès social de la production (voir Léontief).

SCHEMA DE LA REPRODUCTION SIMPLE.  
EQUATION GENERALE:

Methodologiquement rien ne s'oppose à ce que nous considérons la production matérielle sociale selon le schéma de la reproduction simple car même au stade élargie, la production doit toujours au moins être reproduite simplement, nous en serons quitte le moment venu de redéfinir plus précisément les catégories: moyens de production et moyens de consommation.

Soit le schéma de la reproduction simple:

$$\begin{aligned} \text{I} & - 4000_c + 1000_v + 1000_{p1} = 6000 \text{ Mp} \\ \text{II} & - 2000_c + 500_v + 500_{p1} = 3000 \text{ Mc} \end{aligned}$$

les valeurs numériques de  $I_c$ ,  $II_c$  etc... ne sont pas arbitraires mais doivent satisfaire les égalités:

$M_p = I_c + II_c . . . . . 6000 = 4000 + 2000$   
 et  $M_c = I_v + II_v + I_{pl} + II_{pl}. 3000 = 1000 + 1000 + 500 + 500$

Pour une productivité donnée (donc un taux de pl déterminé), pour une composition organique du capital G (Gamma) définie, il est toujours possible à partir de Mc (Moyens de consommation) d'écrire le schéma numérique complet de la reproduction simple. Il est donc également possible d'exprimer tous les termes de ce schéma par une notation algébrique ne contenant que les trois termes G, P et Mc; une telle écriture constituera l'équation générale de la reproduction simple.

Pour établir cette équation partons de Mc défini par

$$II_c + II_v + II_{pl} = Mc$$

que nous réécrivons:

$$X_1 + \frac{X_1}{G} + \frac{X_1}{G} (pl') = X_0 \quad (1)$$

où  $X_1$  (X un) = capital constant

G = composition organique du capital

pl' = taux de la plus value

$X_0$  = moyens de consommation

L'équation (1) peut alors s'écrire:

$$X_0 = X_1 \left( 1 + \frac{1 + pl'}{G} \right) = X_1.a \quad (2)$$

avec a (constante sociale de la production) =  $1 + \frac{1 + pl'}{G}$  (3)

$X_0$  est donc le produit d'un procès de production défini par  $X_0 = X_1.a$ ,  $X_1$  représentant une quantité de moyens de production ( $M_p$ ) issu d'un procès de production antérieur que nous pouvons écrire:

$$X_{2.a} = X_1 = \frac{X_0}{a}$$

de même  $X_2$  est issu du procès de production  $X_{3.a} = X_2 = \frac{X_0}{a^2}$

$$\text{» } X_3 \quad \text{»} \quad X_{4.a} = X_3 = \frac{X_0}{a^3}$$

$$\text{» } X_n \quad \text{»} \quad X_{n-1.a} = X_n = \frac{X_0}{a^n}$$

La production totale SIMULTANEE de moyens de production nécessaires à la production CONTINUE des moyens de consommation  $X_0$  sera donc:

$$M_p = X_1 + X_2 + X_3 + X_4 \dots X_n = \sum_{n=1}^{n=\infty} \frac{X_0}{a^n}$$

soit la somme d'une progression géométrique qui a pour résultat:

$$X_0 \left( \frac{\frac{1}{a}}{1 - \frac{1}{a}} \right) = \frac{X_0}{a-1} = M_p$$

et, en remplaçant  $a$  par sa valeur;  $M_p = \frac{G X_0}{1 + p'}$ . Mais  $P$ , productivité

du travail, est égal à:  $\frac{pl + v}{v} = pl' + 1$ , donc:  $M_p = \frac{G}{P} \cdot Mc$

relation qui donne en fonction de  $P$  et de  $G$  la quantité globale simultanée de moyens de production nécessaires à la production continue de la quantité  $Mc$  de moyens de consommation.

$$\text{D'après l'équation (1) il vient: } X_1 = \frac{X_0}{P} = \frac{G}{G+P} X_0 \quad (4)$$

$$\text{donc: } II \frac{G}{G+P} Mc + \frac{1}{G+P} Mc + \frac{1}{G+P} (P-1) Mc = Mc \quad (5)$$

puis par analogie:

$$I \frac{G^2}{(G+P)P} Mc + \frac{G}{(G+P)P} Mc + \frac{G}{(G+P)P} (P-1) Mc = \frac{G}{P} Mc = M_p \quad (6)$$

Les relations (5) et (6) constituent l'équation générale de la production simple et vérifient effectivement les égalités  $M_p = I_c + II_c$  et  $Mc = I_v + II_v + I_{pl} + II_{pl}$ .

Dans cette équation, au premier abord, il semble que la variable  $G$  soit réductible en  $P$  puisque la composition organique du capital mesure le degré de développement de la production; je n'ai toutefois trouvé aucune relation absolue entre  $P$  et  $G$  bien qu'il soit possible d'en découvrir une entre la variation  $dP$  de la productivité et la variation  $dG$  qui en résulte.

Considérons par exemple l'ensemble du capital productif  $c + v + pl \equiv A'$ , nous pouvons écrire:

$$c + \frac{V}{P} + V \left(1 - \frac{1}{P}\right) \equiv A' \quad (7)$$

avec:  $c$  = capital social constant,  
 $V$  = Valeur produite par l'ensemble des travailleurs productifs,  
 $P$  = Productivité sociale du travail.

La composition organique du capital social est alors:  $G^0 = \frac{C.P}{V}$ .

Supposons un accroissement  $dP$  de  $P$ , l'équation (7) devient: (en considérant qu'un accroissement de la  $P$  entraîne une augmentation des moyens de production)

$$c \left(\frac{P + dP}{P}\right) + \frac{V}{P + dP} + V \left(1 - \frac{1}{P + dP}\right) \equiv A''$$

La nouvelle composition organique du capital social est alors:

$$G = \frac{c(P + dP)(P + dP)}{1 \cdot V} \text{ soit: } G = G^0 \left(1 + \frac{dP}{P}\right)^2 \quad (8)$$

(Si  $dP$  est infiniment petit on peut écrire:  $dG^0 = \left(1 + \frac{dP}{P}\right)^2$ , équation différentielle que je n'ai pu résoudre; si tu peux voir de ton côté).

Nous pouvons faire ici une remarque importante: Si  $M_p$  et  $M_c$  représentent respectivement le produit annuel des sections I et II, le rapport  $M_c/M_p$  représente le nombre de rotations annuelles du capital productif ou, plus exactement, le nombre de fois où dans l'année le capital productif sera entièrement renouvelé. Donc:

$$R = \frac{M_c}{M_p} = \frac{M_c}{G - \frac{M_c}{P}} = \frac{P}{G} \quad (9)$$

Je reviendrai sur ce point.

Munis de cette « arme théorique » nous allons pouvoir maintenant affronter les « formes concrètes » comme tu le dis si justement et tant pis si c'est toi qui fait les frais de la première tentative. Tu dis que si l'on pose une composition organique du capital de plus en plus grande,

on constate que le  $IIc$  devient toujours plus grand que  $I(v + \frac{1}{2}pl)$

et même plus grand que  $I(v + pl)$ . Cela revient à dire que suivant mon écriture:

$$\frac{G}{(G+P)} Mc \text{ est différent de } \frac{G}{(G+P)P} Mc + \frac{G}{(G+P)P} (P-1) Mc$$

c.a.d. que  $I$  est différent de  $\frac{I}{P} + I/P (P-1)$  donc que  $I$  est différent

de  $I$ . Ta proposition n'est donc pas vérifiée et nous pouvons au contraire dire que le rapport de  $Ic$  et  $I(v+p)$  est indépendant de la composition organique du capital.

Evidemment ici on peut toujours objecter que je parle de reproduction simple, aussi est-il temps de voir sous quelle forme concrète apparaissent les catégories  $Mc$  et  $Mp$ . Il n'est pas toujours possible d'affirmer qu'un produit marchandise du capital apparaît sous la forme pure de moyen de production ou de moyen de consommation et là nous pouvons citer deux exemples parmi des centaines d'autres: 1° le petit outillage à main (cléf anglaise, tournevis, marteau etc....): cette sorte de marchandise peut en effet être utilisée comme moyen de production dans le procès social de la production, mais également comme produit de consommation particulière et il est certain que tout le monde possède chez soi un tel matériel; 2° Produits alimentaires agricoles: une multitude de produits agricoles rentrent à la fois sous la même forme dans le procès social de la production et dans la consommation directe des individus. Il apparaît donc que dans leur condition concrète d'existence, les marchandises seront classées dans les catégories  $Mp$  ou  $Mc$  selon qu'elles entrent ou non dans la masse nécessaire A LA REPRODUCTION SIMPLE du produit national annuel.

Il nous est alors immédiatement possible de résoudre le problème du schéma de la reproduction élargie. Considérons en effet le produit marchandise qui, bien que n'entrant pas dans la masse des moyens de production nécessaires à la reproduction, entrera comme moyens de production dans le procès élargi de la production sociale. Ces moyens de production, que nous appellerons  $mp$  pour éviter la confusion, doivent effectivement exister avant l'élargissement de la production et n'entrent donc pas dans la catégorie  $Mp$  définie plus haut. Une autre raison peut d'ailleurs confirmer cette proposition: alors que les moyens de production  $Mp$  ne sont échangés ni avec la plus value ni avec  $v$ , mais trouvent un échange direct avec  $Ic$  et  $Ic$  restitués par la vente, les moyens de production d'une production future sont dans tous les cas échangés contre de la plus value. Bien sûr les  $mp$  viennent concurrencer les  $Mp$  sur le marché mais cela ne change rien à l'affaire puisque c'est ce marché lui-même qui, d'une masse de marchandises identiques, fait apparaître les catégories  $Mp$  et  $mp$ . Considérons maintenant la masse des moyens de consommation  $Mc$  définie comme ci-dessus. Cette masse est constituée

d'une part par les moyens de subsistance des ouvriers (échangés contre  $v$ ) ainsi que des moyens de consommation des capitalistes eux mêmes, d'autre part par les  $mp$  qui fonctionneront comme moyens de production dans le procès élargi ainsi que des moyens de subsistance des futurs nouveaux ouvriers (car il faut bien que ces moyens existent antérieurement à la nouvelle production). Si l'élargissement de la production s'effectue dans les mêmes conditions sociales (même composition organique et même productivité), alors les  $mp$  et les nouveaux moyens de consommations, que nous appellerons  $mc$  pour éviter les confusion, doivent satisfaire la relation:

$$mp = mc \cdot G \quad (10)$$

Bien qu'il puisse sembler puéril de recommencer éternellement les mêmes manipulations sur les schémas, force nous est malgré tout d'en passer par là, ne serait-ce justement pour démontrer cette puérité!

Pour mieux suivre le raisonnement, considérons le schéma numérique de la reproduction simple:

$$I - 4000_c + 1000_v + 1000_{pl} = 6000 Mp$$

$$II - 2000_c + 500_v + 500_{pl} = 3000 Mc$$

dans lequel  $G = 4$  et  $P = 2$ ; supposons que 20% de la plus value sociale soit accumulée, soit 20% de  $1500 = 300$ , les 3000  $Mc$  doivent se décomposer ainsi:

1500 moyens de subsistance pour les ouvriers, 1200 consommation des capitalistes et 300 accumulation. Ces 300 doivent également se diviser en  $mp$  et  $mc$  et, d'après (10):  $300 = 240 mp + 60 mc$  qui, si le capital trouve effectivement de nouveaux ouvriers, donneront le nouveau procès de production:

$$I \text{ et } II - 240_c + 60_v + 60_{pl} = 360 Mp \text{ et } Mc$$

Pour que ce nouveau procès soit renouvelable par lui-même il suffit que I et II remplissent les conditions sociales de la production; donc d'après (5) et (6):

$$I \quad 160_c + 40_v + 40_{pl} = 240 Mp$$

$$II \quad 80_c + 20_v + 20_{pl} = 120 Mc$$

L'ensemble de la production sociale s'écriera alors:

$$I \quad 4160_c + 1040_v + 1040_{pl} = 6240 Mp$$

$$II \quad 2080_c + 520_v + 520_{pl} = 3120 Mc$$

qui a bien l'homogénéité de l'équation générale de la reproduction simple bien que la production globale soit passée de 9000 à 9360! 20% de la nouvelle  $pl$  donnerait maintenant 312 etc. etc...

Puisque le crédit est une réalité assez énorme nous n'avons pas à justifier la transformation de  $mc$  en  $v$ , un des faux problèmes de Rosa, mais nous devons seulement remarquer que la limite de cette accumulation est la quantité disponible d'ouvriers, et c'est autour de ce point qu'elle aurait dû construire sa théorie!

Il existe en fait trois modes possibles de l'accumulation, chacun étant spécifique à une variable différente des équations (5) et (6):  $Mc$ ,  $G$  et  $P$ . Si nous appelons capital social la somme des moyens de production et des moyens de consommation, soit:  $K = Mp + Mc$ , l'accroissement de  $K$  représentera l'accumulation du capital. Nous pouvons écrire (d'après

$$(5) \text{ et } (6)): K = Mc \left(1 + \frac{G}{P}\right) \quad (11)$$

1°) Il est alors évident qu'à tout accroissement  $dMc$  des moyens de consommation, correspond un accroissement  $dK$  du capital social défini par la relation:

$$dK = \left(1 + \frac{G}{P}\right) dMc \quad (12)$$

Cette dernière relation est très importante car  $\left(1 + \frac{G}{P}\right)$  représente

le fameux multiplicateur théorisé par l'économie politique bourgeoise moderne! Considérons en effet l'exemple numérique ci-dessus qui illustre justement cette forme d'accumulation; nous constatons que, alors que les moyens de consommation se sont accrus de 120, le capital social s'est accru de 360 soit:

$$dK = 120 \left(1 + \frac{4}{2}\right) = 360 \quad \text{CQFD!}$$

Ce phénomène est réversible donc toute diminution de la consommation entraîne une baisse plus importante du capital social.

2°) Tout accroissement  $dG$  de la composition organique du capital entraîne de même un accroissement de  $K$  défini par:

$$dK = \frac{Mc}{P} dG \quad (13) \quad \text{C.a.d.} \quad dK = \frac{Mp}{G} dG$$

3°) En ce qui concerne un accroissement de la productivité du travail, les calculs deviennent un peu plus délicats car nous avons vu que d'après (8), un accroissement de  $P$  faisait varier la composition organique du capital. D'après (12) et (8) nous écrivons:

$$K - dK = Mc \left(1 + \frac{dP}{P}\right)^2$$

d'où l'on tire:

$$dK = Mc \frac{G}{P^2} dP \quad (14) \text{ (à recontrôler)}$$

La première remarque à faire sur ces trois relations est que la conclusion à laquelle Rosa refusait catégoriquement d'adhérer est la seule que nous puissions tirer de l'accumulation: dans une plus ou moins grande mesure, selon qu'il s'agit de l'un ou l'autre mode, la tendance du capital à produire sur une échelle toujours plus large a pour résultat la production pour la production. Cela ne donne en aucune manière raison aux Otto Bauer, et consorts qui ne sont que des opportunistes.

La deuxième remarque concerne l'évolution de la valorisation du capital social en fonction de l'accumulation sur le mode 1, 2 ou 3.

1° - *Variation de Mc*: Dans tous les cas nous considérerons la variation de la valorisation sous l'aspect du taux de profit et de la masse du profit. Le taux de profit social moyen peut être tiré des relations

(5) et (6) puisque  $\pi' = \frac{pl}{c+v}$ , soit, en n'utilisant que (5):

$$\pi' = \frac{\frac{1}{G+P} (P-1) Mc}{\frac{G}{G+P} Mc + \frac{1}{G+P} Mc} = \frac{P-1}{G+1} \quad (15)$$

qui est indépendant de Mc, donc les variations de Mc n'influencent pas, dans les conditions bien précises de la reproduction simple, le taux de profit social moyen. La masse de la plus value est évidemment  $I_{pl} + II_{pl}$ , soit:

$$PL = \frac{G}{(G+P)P} (P-1) Mc + \frac{1}{(G+P)} (P-1) Mc$$

donc  $PL = Mc (P-1) \frac{G+P}{(G+P)P}$   $PL = Mc (1 - \frac{1}{P})$  (16)

La variation de la masse de profit est donc directement proportionnelle à la variation de Mc. On pouvait s'y attendre puisque cette variation correspond en fait à la plus value produite par les ouvriers supplémentaires.

2° - *Variation de G*: La relation (15) montre que  $\pi'$  dépend de G, donc en dérivant (15) par rapport à G il vient:

$$d\pi' = - \frac{P-1}{(G+1)^2} dG \quad (17)$$

Une augmentation de  $G$  entraîne donc une baisse du taux de profit social moyen. La relation (16) étant indépendante de  $G$ , ses variations n'entraînent aucun changement dans la masse de plus-value.

3° - *Variation de P*: Nous en sommes toujours au même point délicat où une variation de  $P$  entraîne également une variation de  $G$ ; il est pourtant possible de contourner toutes les difficultés en constatant que la masse de la plus-value varie selon la relation:

$$d(\text{PL}) = \text{Mc} \frac{1}{p^2} dP \quad (18)$$

et que d'un autre côté, la masse des salaires, soit  $I_v + II_v = \frac{\text{Mc}}{P}$ , varie suivant la relation:

$$d(I_v + II_v) = - \frac{\text{Mc}}{p^2} dP \quad (19)$$

La masse des salaires diminue donc de la quantité dont s'accroît la masse de la plus value. Il s'en suit que si la masse de plus-value s'accroît, le taux de profit lui ne fera que baisser (tout au moins si nous ne faisons pas intervenir la dévalorisation, mais là c'est un autre problème).

Sans clore définitivement le § précédent, nous pouvons passer à la troisième remarque: si le nombre d'ouvriers reste constant alors sans aucun doute possible il n'y a que reproduction simple de la valeur capital représentée par  $\text{Mc}$ , quelle que soit la productivité du travail. D'un autre côté, l'accroissement de la productivité peut entraîner une baisse de la valeur du capital social total (nous y reviendrons). Si maintenant il y a diminution absolue du nombre des ouvriers, alors la reproduction de la valeur n'est même plus possible à la même échelle!

Avant de passer à l'étude de la dévalorisation nous pouvons tout de suite voir le phénomène de la montée des prix, il nous suffira le moment venu de faire les rectifications nécessaires.

Parler de prix c'est utiliser la formalisation bourgeoise dont le prix est une des catégories, et comme dans le phénomène de la montée des prix l'individu du capital prend en général une place très importante en tant qu'exécuteur actif mais aveugle, c'est bien du lieu de sa représentation qu'il faut se placer pour expliquer ce mécanisme. Nous pouvons écrire en parallèle notre représentation théorique de la reproduction et sa représentation bourgeoise:

	Coûts de production	+	Profits	=	Prix de production
I	$4000_c + 1000_v$		$1000_{p1}$		$6000 M_p$

$$\text{II} \quad \begin{array}{rcccl} \text{Coûts de production} & & \text{Profits} & & \text{Prix de production} \\ & & + & = & \\ & 2000_c + 500_v & & & 3000 \text{ Mc} \\ & & + 500_{pl} & & \end{array}$$

qui montre bien que même dans sa représentation bourgeoise, la production sociale peut être équilibrée. Ce qui est important c'est de remarquer que si nos 6000 Mp et 3000 Mc sont exprimés en terme de VALEUR, les Prix bourgeois peuvent être exprimés en n'importe quoi puisqu'ils ne sont qu'une simple REPRESENTATION de la valeur, et que le marché, dans son résultat, vérifie toujours la proposition suivante: si X quantité de monnaie permet l'échange avec 6000 Mp, alors

$$\text{X} \frac{\text{---}}{\text{---}} \times 3000 \text{ Mc} = \text{Y} \text{ quantité de monnaie qui permet l'échange } 6000 \text{ Mp}$$

avec 3000 Mc; ceci montre bien que la monnaie peut avoir n'importe quelle dimension et s'exprimer en n'importe quoi puisque l'équation:

$$\text{X} \frac{3000 \text{ Mc}}{6000 \text{ Mp}} = \text{Y} \text{ est toujours homogène quand aux dimensions qu'elle}$$

met en oeuvre. Le fait que les prix montent n'exprime donc pas obligatoirement que la valeur elle même augmente. Je ne pense donc pas que l'on puisse dire que dans le mode de production capitaliste les prix sont déjà déterminés car on ne peut plus prévoir actuellement dans quel rapport de grandeur s'affronteront monnaies et valeurs et pour moi, la politique des prix est justement une tentative de normalisation de l'évolution de la monnaie. Dans leur tentative de se prémunir contre l'inflation, les capitalistes, en majorant leurs prix du montant probable de taux d'inflation, ne font qu'accroître celle-ci et se trouvent coincés de la même manière! Il est d'ailleurs à noter que les fournisseurs industriels n'indiquent pas le prix de leurs marchandises dans leurs catalogues ou bien alors sous toutes réserves!

L'étude du schéma de la reproduction sociale ne permet pas de déceler une augmentation des prix autre que celle qui pourrait être entraînée par la variation d'une des trois variables G, P ou Mc qui serait dûe alors à une augmentation effective de la valeur des produits; nous devons admettre qu'une variation intempestive ne peut être provoquée durablement que par un facteur étranger à la production sociale elle même.

Tentons alors de cerner ce mouvement en considérant l'intervention de l'Etat dans le procès réel de la production sous la forme d'une taxation sur les salaires versés par le capital aux ouvriers (cette taxe pouvant représenter la cotisation patronale à n'importe quel organisme de dépannage de la force de travail). Appelons t' le % de cette taxe et considérons le procès de production social des moyens de consommation Mc (dans lequel nous parlerons du capitaliste collectif pour personnaliser les décisions):

$$\text{II} \quad 2000_c + 500_v + 500_{pl} = 3000 \text{ Mc}$$

qui dans la formulation bourgeoise devient:

$$\frac{\text{coût de production}}{(2000 + 500)} + \frac{\text{profit}}{(500)} = \frac{\text{prix de production}}{(3000)}$$

$$\frac{\text{CP}_1}{\text{CP}_1} + \frac{\pi_1}{\pi_1} = \frac{\text{PP}_0}{\text{PP}_0}$$

soit, sous forme algébrique:  $\text{CP}_1 (1 + \pi') = \text{PP}_0$  avec  $\pi'$ , taux moyen de profit, égal 20 %. CP est constitué d'une part des moyens de production, d'autre part des salaires que nous appellerons s pour ne pas confondre prix et valeur.

Cette taxe, parce que extérieure aux conditions réelles de la production, sera comptabilisée par le capitaliste dans ses coûts de production et non défalquée du profit ce qui entraînerait une baisse du taux de profit non justifiée par les conditions de la production. Dès la mise en application de cette taxe, le capitaliste opérera de la manière suivante:

$$(\text{CP}_1 + s_1 t') (1 + \pi') = \text{PP}_0 + s_1 t' (1 + \pi')$$

Le capitaliste II qui lui fournit ses matières premières n'aura pas manqué d'en faire autant et notre capitaliste I, lorsqu'il devra renouveler ses moyens de production, ne manquera pas de devoir payer en sus les  $s_2 t' (1 + \pi')$  de son collègue, d'où son opération suivante:

$$(\text{CP}_1 + s_1 t' + s_2 t' (1 + \pi')) (1 + \pi') = \text{PP}_0 + s_1 t' (1 + \pi') + s_2 t' (1 + \pi')^2$$

Le capitaliste II devra lui même payer les fantaisies du capitaliste III qu'il transmettra également à I:

$$(\text{CP}_1 + s_1 t' + s_2 t' (1 + \pi') + s_3 t' (1 + \pi')^2) (1 + \pi') = \text{PP}_0 + s_1 t' (1 + \pi') + s_2 t' (1 + \pi')^2 + s_3 t' (1 + \pi')^3$$

et ainsi de suite jusqu'au moment où le producteur n aura transmis son produit en  $P_1$  et alors:

$$(\text{CP}_1 + s_1 t' + \dots + s_n t' (1 + \pi')^{n-1}) (1 + \pi') = \text{PP}_0 + s_1 t' (1 + \pi') + \dots + s_n t' (1 + \pi')^n$$

Le *prix* des Mc qui n'auront varié ni dans leur valeur ni dans leur masse de valeur d'usage sera alors:

$$\text{PP}_0 + t' \sum_{n=1}^{n=\infty} s_n (1 + \pi')^n$$

De l'équation (1) nous pouvons tirer:  $v = \frac{X_0}{\frac{P}{(1 + \frac{G}{P})}}$  (1 bis)



1° - Les  $I_c = 4500$  se partagent de la façon suivante:  
4400 de moyens de production bien réels + 100 de taxe versés directement à l'Etat;

Les  $II_c = 2250$   
2200 de moyens de production + 50 de taxe versés directement à l'Etat;

Les 6600  $M_p$  se décomposent en 100 de taxe qui sont transmis à II et figureront dans ses coûts + 4400 renouvelant  $I_c$  + 2100 renouvelant  $II_c$ ;

Les 3300  $M_c$  se décomposent en 1500 de  $(I_v + II_v)$  + 1650 de  $(I_{pl} + II_{pl})$  + 150, également en  $M_c$ , qui seront échangés par l'Etat contre ses 150 de taxe.

Le schéma reste parfaitement équilibré seulement la distribution de valeur entre  $v$  et  $pl$  est modifiée donc:

2° - Les 1500 $_v$  sont maintenant payés en monnaie dévalorisée et leur pouvoir d'achat est amputé de la quantité de  $M_c$  que l'Etat échange avec le produit de sa taxe! Les ouvriers lutteront alors, mais un peu tard, pour accroître leur salaire, mais dès qu'ils l'obtiendront, alors s'amorcera un autre mouvement de montée des prix qui les amènera au même point, etc. etc...

3° - Nous pouvons également considérer (et ce n'est pas au hasard que j'ai choisi l'exemple de la taxe) que ce  $t'$  est une augmentation des salaires que l'ensemble des ouvriers a obtenue à un moment précis sur le plan national (Mai 68 par exemple). Le processus de calcul est alors rigoureusement le même pour le capitaliste; son résultat est pourtant différent en ce qui concerne le schéma final qui, on l'aurait deviné, est identique au schéma initial seulement celui-ci sera mesuré avec une monnaie dévalorisée, soit:

schéma initial:  $I \quad 4000_c + 1000_v + 1000_{pl} = 6000 M_p$

$II \quad 2000_c + 500_v + 500_{pl} = 3000 M_c$

schéma final:  $I \quad 4400_c + 1100_v + 1100_{pl} = 6600 M_p$

$II \quad 2200_c + 550_v + 550_{pl} = 3300 M_c$

Ce qui est « phénoménal » c'est la transition entre le schéma initial et le schéma final; en effet considérons l'écriture du schéma au moment où cette augmentation prend effet:

$I \quad 4000_c + 1100_v + 1020_{pl} = 6120 M_p$

$II \quad 2000_c + 550_v + 510_{pl} = 3060 M_c$

il apparaît que théoriquement les moyens de consommation  $M_c$  sont insuffisants pour satisfaire quant au prix la demande des I et  $II_v$ , et I et  $II_{pl}$ , d'où une relance de l'économie car les capitalistes voyant

leurs stocks de réserve fondre comme neige au soleil s'empresseront d'accroître leur production, mais au bout du temps de rotation du capital social, cet accroissement de production leur restera sur les bras. Il apparaît également dans ce schéma une hétérogénéité dans la valeur de la monnaie puisque bien que les  $I_c$  et  $II_c$  aient la même valeur que la masse  $M_p$ , ils sont représentés par une quantité moindre de monnaie.

4° - Il était très commode, pour donner une explication du phénomène de la montée des prix, de se mettre dans le cas idéal de la reproduction simple sans intervention extérieure, mais en réalité il existe une multitude de taxes, d'impôts et de prélèvements du même ordre au bénéfice de l'Etat ou même d'organismes privés! Il est donc très peu probable que l'on puisse se trouver dans la situation du schéma initial ou final, mais il est à peu près certain que la situation du procès social de la production se trouve en perpétuelle transition entre les deux états stables ci-dessus. Pour reprendre une analogie Hydrographique (qui te sera chère!) la montée des prix est comme les fleuves qui drainent vers la mer des eaux dont on est sûr qu'elle sont pluviales mais dont on ne saurait dire ni le lieu ni le moment où elle ont chu sur notre pauvre crâne! De même qu'il faudrait stopper la pluie et la rosée pour voir au bout de quelques années s'assécher, il faudrait pouvoir arrêter ou neutraliser tous ces facteurs étrangers pour voir au bout de quelques années s'arrêter la montée des prix (toujours sur la même base sociale de la reproduction simple évidemment).

Parceque les causes sont séparées à la fois dans le temps et dans l'espace des effets qu'elles provoquent, le capital ne peut saisir la réalité de ce mouvement et lorsqu'il tente de le ralentir il ne peut s'en prendre qu'aux effets eux-mêmes.

\* \* \*

Le 9 Oct.

Il reste encore un point très important à traiter qui a trait à la « formation du capital » dans le cadre de la reproduction élargie. Lorsque nous disions que 20% de la plus value était accumulée cela voulait évidemment dire que 20% de cette plus value était appelée à former du nouveau capital. Dans le cas traité, ces 20% apparaissaient immédiatement sous forme de capital productif d'où accroissement de la production sociale tant en moyens de production qu'en moyens de consommation. Mais mis à part la consommation des ouvriers nouvellement embauchés, la consommation sociale ne saurait s'étendre indéfiniment car les individus qui tirent leur revenu des 80% de pl restants ne s'accroissent pas en nombre de la même manière que la masse des ouvriers (pour une productivité constante bien sûr, car un accroissement de la P entraîne un accroissement de la masse des marchandises donc la masse des n.c.m. (nouvelles classes moyennes) dont le rôle essentiel est la circulation de ces marchandises dont l'écoulement est de plus en plus difficile (l'accrois-

sement de P sera traité plus tard). Admettons donc que la consommation ne puisse croître que des 10% de la plus value consacrée à la formation du capital, il reste donc 10%, soit 150 pour reprendre l'exemple précédent, qui doivent forcément s'échanger contre de l'argent. Cet argent ne peut exister dans le schéma lui-même et c'est donc à l'extérieur que ces 150 seront échangés: soit avec l'Etat, soit avec un pays étranger. Dans la seconde éventualité deux solutions sont possibles les 150 restent à l'étranger sous forme de capital productif (cf E.U.), les 150 sont rapatriés mais ne peuvent être transformés en capital productif donc deviennent du capital financier. On peut également considérer que le capital financier existe déjà, et l'Etat, au travers de ses « emprunts d'Etat », peut donc disposer de 150 qui lui permettront d'acquérir pour 150 de moyens de consommation supplémentaires. Une fois les 150 consommés par l'Etat, il ne reste qu'une reconnaissance de dette de 150 qui fonctionnera comme capital financier et à ce titre sera porteur d'intérêts. La garantie du versement de cet intérêt dispense l'Etat de devoir rembourser le principal, il lui suffit en effet de réemprunter l'équivalent de cet intérêt pour satisfaire ses créanciers et d'autre part 150 pour renouveler sa dépense annuelle de + 150! En fait, dans la mesure où le capital productif ne peut plus s'agrandir, ce mécanisme est indispensable sinon les capitalistes productifs seraient dans l'obligation de consommer eux mêmes la partie de la plus value réservée à la formation de nouveau capital, ce qui serait la négation même du capital. Evidemment ce schéma est simplifié à l'extrême pour bien mettre à nu le mécanisme de la création de capital fictif, mais en fin de compte, quelles que soient les médiations, le mécanisme est toujours identique et confirme notre proposition que au delà du capital productif, apparaît le capital fictif. Bien sûr le capital fictif peut apparaître en dehors de la dette publique mais l'exemple même de la dette publique n'est pas aberrant puisque pour un P.N.N. de 559 milliards de dollars, la dette publique US s'élève à 321,4 milliards de dollars! et que loin d'être considérée comme un fléau, elle est considérée par les économistes de facteur de prospérité!!! et: « On doit expliquer par le même facteur de croissance le fait qu'au E.U. où la production nationale réelle augmente d'environ 3,5% à 4,5% par an, la dette publique pourrait s'accroître de 300 milliards de dollars (soit 100%!!!!) d'ici 20 ans sans qu'augmente le pourcentage de sa charge » (Samuelson, « L'économique » tome I page 425).

Il est à noter que le rapport de la dette publique au P.N.N. peut être contracté par accroissement des exportations de biens et de capitaux et c'est bien le cas pour les E.U. au cours des années 45-50, jusqu'à nos jours. Les exportations viennent toutefois buter contre les conditions de fonctionnement du capital étranger qui doit gérer lui même son propre capital fictif d'où l'importance que peut prendre aux yeux de certains pays le déséquilibre de la balance des paiements américaine, un tel déséquilibre traduisant une exportation de capital fictif (notre re-

présentation théorique n'est pas encore suffisamment développée pour rendre compte de la totalité du phénomène).

(Dans un n° de « Notes et études documentaires » que m'avait envoyé Gérard P. je trouve cette petite remarque: « Ils considèrent (les cercles dirigeant U.S.) qu'une formule comme les D.T.S. permet de doser l'augmentation des liquidités en fonction des besoins tandis qu'il serait arbitraire de faire dépendre cette augmentation de la production d'or dont les variations obéissent à d'autres facteurs ». Cela dans le cadre d'une éventuelle revalorisation du prix de l'or! Ça pourrait confirmer l'hypothèse de la péréquation de la plus value sur l'or dont je parlais dans mon avant dernière lettre).

Certes le capital n'a pas attendu d'en arriver là pour produire du capital fictif et Marx a montré comment le capital fictif naît d'une reconnaissance de dette (entre autre) in III° livre: les composantes du capital financier, on constate alors que le capital produit toujours ses nouvelles catégories avant qu'elles soient pour lui question de vie ou de mort, il en va de même pour toutes ses catégories! Telle est la dialectique du développement du capital...

Dans ce vaste mouvement coulé au cours duquel le Capital révèle son être, il est difficile de parler d'étapes ou de stades qui sont alors négation du mouvement même du capital et si, pour notre propre compréhension, nous sommes obligés de nous former des représentations, même « théoriques », nous devons nous garder de les autonomiser car elles deviendraient vite la représentation de notre propre délire (trotskystes, maoïstes, Althusser et C°!). En résumé cela veut dire qu'il ne faut certainement pas espérer un « modèle » catastrophique du capital car sa chute ou son effondrement ne tient pas de la rectitude mathématique mais bien d'un élément qui ne sera pas englobé totalement par lui, un élément qui n'est pas lui même formulable ou représentable mathématiquement: la communauté humaine! Là je pense que nous sommes parfaitement d'accord.

Aussi, loin de devoir montrer la dévalorisation ou l'inflation comme négation du Capital, il faut bien plutôt montrer qu'elles sont ses conditions d'existence actuelles, les conditions de sa domination de la loi de la valeur.

Les pages qui précèdent ont montré, quoique trop brièvement car il reste un tas de choses à développer, que les conditions matérielles d'existence de la communauté humaine dans ses besoins « traditionnels » offraient un développement limité au capital. Historiquement ces conditions sont devenues les conditions du capital lui même donc les conditions matérielles d'existence de la communauté ne doivent pas être autre chose que les conditions d'existence du capital. Des besoins matériels on peut passer aux besoins « idéologiques » du capital et constater que là encore les représentations idéologiques de la communauté sont ou voudraient être les représentations du capital; l'inadéquation actuelle

entre représentation idéologique et besoin du capital est mise en évidence par l'introduction des « ensembles » dans les classes de maternelles!!! Cette forme de représentation conduit à la codification de l'idéologie elle-même...

DEVALORISATION: Comme pour la partie précédente, sous ce titre, je m'étendrai un peu plus et débordrai largement le sujet étroit de la dévalorisation qui en fait n'est qu'une abstraction théorique.

On peut résumer ainsi l'étude de Décembre 70 sur la dévalorisation:

Nous pouvons écrire que tout capital K apparaissant sous la forme de capital marchandise est égal au temps de travail social moyen nécessaire à la production des marchandises qui le constituent, multiplié par la valeur produite pendant une unité de ce temps, soit:  $K = T \cdot V$  (avec T en journées de travail). Il est indifférent, quant à la valeur, que ces marchandises soient des moyens de subsistance pour les ouvriers; supposons que ce soit le cas et mesurons cette *masse* de marchandises en nombre de « n », subsistance nécessaire à un ouvrier pour une journée de travail et n temps nécessaire, soit x.n cette mesure, le

rapport  $\frac{x.n}{T}$  mesure la productivité sociale moyenne du travail qui a produit ces marchandises capital:

$$\text{donc } P = \frac{x.n}{T} \text{ d'où l'on tire: } T = \frac{x.n}{P} \text{ et:}$$

$$K = \frac{x.n}{P} V$$

La dérivée de K par rapport à P est:  $\frac{dK}{dP} = - \frac{x.n}{P^2} V = - \frac{K}{P}$

d'où l'on tire:  $dK = - \frac{K}{P} dP$  qui représente la dévalorisation du

capital K entraînée par un accroissement dP de la productivité.

En étendant cette dévalorisation à l'Or, qui est également une marchandise, puis à toutes les formes argent qui sont représentation d'une quantité déterminée de marchandise OR, nous écrivons la loi générale de la dévalorisation du capital sous la forme:

$$K = K^{\circ} \left( 1 - \frac{dP}{P} \right) \quad (20)$$

Nous avons également vu qu'au sein du procès social de la production tout capital productif K se valorisait selon la loi:

$$dK = \frac{V}{T} \left(1 - \frac{1}{P}\right) dt$$

$$\text{soit} \quad K = K^{\circ} + \frac{V}{T} \left(1 - \frac{1}{P}\right) dt \quad (21)$$

En faisant maintenant intervenir la dévalorisation, nous obtenons l'équation générale de la valorisation du capital K:

$$K = K^{\circ} \left[1 + \frac{V}{T} \left(1 - \frac{1}{P}\right) dt - \frac{dP}{P}\right] \quad (22)$$

$K^{\circ}$  représentant le capital au temps  $t$ ,  $K$  le capital au temps  $t + dt$  et  $dP$  représentant la variation de la productivité entre  $t$  et  $t + dt$ ; cette variation pouvant être nulle, positive où même négative car rien jusqu'à présent ne prouve le contraire. Il est évident que tout capital ne participant pas à la production sociale donc ne subissant aucune valorisation (en excluant bien sûr la péréquation de la plus-value) subit par contre toutes les dévalorisations dues à un accroissement de la productivité; ainsi un capital  $K^{\circ}$  non investi dans la production et existant depuis le début de la période capitaliste caractérisée par  $P = 1$  devient:

$$K = K^{\circ} / P$$

et si  $P$  tend vers l'infini,  $K$  tend vers zéro!

L'introduction dans nos équations précédentes de cette notion de dévalorisation va bouleverser totalement certaines de nos conclusions aussi est-il donc nécessaire de préciser exactement cette introduction.

Soit par exemple l'équation:

II  $C + v + pl = Mc$  et, en faisant apparaître la Productivité:

$$\text{II} \quad C + \frac{V}{P} + V \left(1 - \frac{1}{P}\right) = Mc$$

Si la productivité s'accroît de  $dP$ , cette écriture subit quelques modifications et si l'on considère que le nombre d'ouvriers reste constant il vient:

$$\text{II} \quad C \left(\frac{P + dP}{P}\right) + \frac{V}{P + dP} V \left(1 - \frac{1}{P + dP}\right) = Mc$$

$C$  s'accroît de  $C \frac{dP}{P}$  car l'accroissement de  $P$  augmente la quantité de

moyens de production nécessaires aux ouvriers pour matérialiser leur travail; mais en vertu de l'écriture que nous avons faite de la dévalorisation, le capital marchandise  $C$  subit également une dévalorisation égale

à  $C \frac{dP}{P}$ , ce qui entraîne:

$$\text{II } C + \frac{V}{P + dP} + V \left(1 - \frac{1}{P + dP}\right) = Mc$$

Ce résultat semble évident bien sûr, mais il est difficile de saisir exactement le mécanisme qui y mène; il est tout aussi difficile de voir si la réalité du procès total correspond à cette écriture ou si le capital nie la dévalorisation.

L'analyse mathématique du schéma de la reproduction sociale va nous permettre de mieux « voir » ce qui se passe réellement et, ce qui est plus important, confirmera la théorie de la dévalorisation.

Reprenons le schéma du procès social de production des Mc:

$$\text{II } C + \frac{V}{P} + V \left(1 - \frac{1}{P}\right) = Mc$$

Soit X la QUANTITE de moyen de production (dans leur forme « objet ») qui est nécessaire à l'ensemble des ouvriers de ce procès pour matérialiser (ou objectiver) leur travail équivalent à leur salaire; si c est la valeur actuelle d'un de ces moyens de production il vient:

$$\text{II } X c P + \frac{V}{P} + V \left(1 - \frac{1}{P}\right) = Mc$$

Si nous divisons maintenant les deux membres de cette équation par X.P, nous obtenons le procès de valorisation du capital unitaire  $c+v$ , soit

$$c + \frac{V}{X.P^2} + \frac{V}{X.P} \left(1 - \frac{1}{P}\right) = a \text{ (avec } a: \text{ prix de production d'une}$$

unité) ou bien:

$$c + \frac{V}{X.P} = a$$

Par définition X est une quantité invariable ou tout au moins ne varie pas lorsque P varie car c'est justement ce phénomène qui fait baisser les salaires lorsque P s'accroît. Nous voyons donc que toute variation de P entraîne une variation du prix de production unitaire a selon la loi:

$$da = - \frac{V}{X.P^2} dP$$

Mais c est lui même issu d'un procès de production dont les prix unitaires de production varieront dans le même sens! c baisse donc

également et entraîne une autre baisse de  $a$ . Déterminons donc maintenant la formation sociale du prix de production  $a$  au travers de l'ensemble du procès: le schéma d'ensemble de ce procès est:

$$c_n + \frac{V_n}{X.P} = c_{n-1} \dots c_2 + \frac{V_2}{X.P} = c_1 \dots c_1 + \frac{V_1}{X.P} = c_0 \dots c_0 + \frac{V_0}{X.P} = a$$

il vient alors:  $a = c_n + \frac{1}{X.P} (V_n + \dots + V_2 + V_1 + V_0)$

ou:  $a = c_n + \sum_{n=0}^{n=\infty} V_n \left( \frac{1}{X.P} \right)$

Lorsque  $n$  tend vers l'infini  $c_n$  de même que  $V_n$  (à ne pas confondre avec le  $V_n$  qui figure dans la sommation) tendent vers zéro, d'autre part, nous savons que la somme des salaires est égale à  $Mc$  ( $Mc=I$  et  $II_v + I$  et  $II$  pl) il reste:

$$a = \frac{Mc}{X.P} \text{ et } X.P.a = Mc = \text{constante (car } Mc \text{ est indépendant de } P)$$

Si nous revenons à notre équation première:

$$II \quad c.X.P + \frac{V}{P} + V \left( 1 - \frac{1}{P} \right) = Mc$$

$$\frac{V}{P} + V \left( 1 - \frac{1}{P} \right) = V \text{ est également constant (puisque le nombre}$$

d'ouvriers, par définition, reste inchangé), alors  $c.X.p$  est indépendant de la variation de  $P$ , donc  $c.X$  varie inversement à  $P$ . Comme  $c.X.P$  est égal à  $C$  nous retrouvons bien le résultat de plus haut en appliquant la formule de la dévalorisation.

Nous avons défini la composition organique du capital comme étant:

$$G = \frac{C.P}{V}$$

et, comme  $C$  est maintenant indépendant de  $P$ :

$$dG = - \frac{C}{V} dP$$

qui ne correspond à (VIII) qu'à la dévalorisation près! Cela ne veut pourtant pas dire que nous tenons la relation absolue entre  $G$  et  $P$  car si nous décomposons:

$$G = \frac{c.X.P^2}{V} \quad (23)$$

donc dans cette relation apparait un facteur « X » théoriquement indéterminable, qui peut prendre des valeurs quelconques sans modifier la rationalité de nos équations mais modifier profondément leurs valeurs numériques. Cette raison est nécessaire et suffisante pour que nous maintenions G comme variable indépendante dans l'équation générale de la reproduction simple.

Dans la mesure où il sera prouvé que la dévalorisation n'est pas niée par le capital au cours de son procès réel, nous devons rectifier les conclusions tirées pages 8 et 9 dans les cas de variation de P. Ainsi page 8, la variation dP de la productivité n'entraîne pas un accroissement

dK du capital social car  $K = Mc \left(1 + \frac{G}{P}\right)$  peut s'écrire:  $K = Mc \left(1 + \frac{C.P}{V.P}\right)$  qui est alors, après simplification, indépendant de P. Page

9 nous avons:  $\pi' = \frac{P-1}{G+1}$  que nous écrivons:  $\pi' = \frac{P-1}{\frac{CP}{V}+1}$ . En faisant

tendre P vers l'infini, après avoir levé l'indétermination en posant:

$$\pi' = \frac{1 - \frac{1}{P}}{\frac{C}{V} + \frac{1}{P}}, \text{ nous constatons que } \pi' \text{ tend vers la limite: } \frac{V}{C}, \text{ ce qui}$$

est d'ailleurs évident puisque pl tend vers V, donc  $\pi'$  croît! Dans la mesure où toute ou partie de la plus value est capitalisée et se rapporte, avec l'ancien capital, au même nombre de producteurs, alors il en va autrement comme démontré dans l'étude précédente sur la dévalorisation (Décembre 70) \* où le taux de profit atteignait rapidement un maximum puis baissait; c'est le cas par exemple si la plus value sociale est rapportée à l'ensemble du capital réel, productif et financier réunis. (Pour le capital fictif le problème est différent dans la mesure où il est capable d'auto-induire un intérêt fictif).

\* Cf. le texte annexe « Valorisation-dévalorisation ».

## REMARQUES

Ce qui était important et qui peut ne pas apparaître avec assez de netteté dans la lettre qui précède c'est évidemment le changement de comportement théorique vis-à-vis du capital. Dans le Livre Deuxième du *Capital* Marx étudie comment le capital peut se développer, quelles sont les conditions de sa reproduction. Cela le conduit à mettre en évidence la nécessité du crédit. Darlet part, au contraire, du fait évident que le capital s'est amplement développé, a conquis des aires variées depuis l'époque où Marx faisait son étude, et que le crédit a envahi tous les domaines de l'économie. On a donc à trouver le comment de cette réalisation; ce qui nous amène inévitablement à la constatation qu'il n'y a pas de contradiction déterminante au sein du capital pouvant le conduire à une auto-destruction. Il ne peut pas y avoir une crise catastrophique découlant du jeu des mécanismes internes du capital.

Ce changement de comportement fit que Darlet rejeta rapidement toute contrainte contenue dans la représentation marxienne du capital, ainsi de la séparation rigide entre section I et section II. Il le fit en se fondant, en particulier, sur les fameux tableaux d'input-output de Léontiev dans « La structure de l'économie américaine 1919-1929 » Ed. Génin. (cf. spécialement, dans la seconde partie, « L'interdépendance générale »). De ce fait la question de l'échange entre les deux sections, non seulement perdait de son importance, mais s'évanouissait. Simultanément le passage de la reproduction simple à la reproduction élargie ne rencontrait plus d'obstacle (c'était d'ailleurs le point de départ essentiel du travail: montrer qu'en définitive le capital avait amplement réussi à effectuer ce passage), et éliminait la représentation rigide de ces deux moments tels qu'ils apparaissent dans l'œuvre de Marx. En tenant compte, bien entendu, que ce qui fut publié ne correspond probablement pas à la pensée définitive de Marx à ce sujet; que la représentation fournie dans le Livre Deuxième est une approche qu'on peut définir heuristique d'une réalité. Elle vise surtout à dévoiler d'autres phénomènes.

En procédant ainsi Darlet annihilait toute la polémique (la rendait absolument caduque) au sujet de l'accumulation du capital, pierre d'achoppement des contreverses du début du siècle. C'est pourquoi lui ai-je écrit pour qu'il « justifie » pleinement son affirmation et sa démonstration. Dans ce but je soulevais un certain nombre d'objections surgies également de ma non-compréhension de certains moments de son développement (Cf. réponse de Darlet du 15.10.71).

Au cours d'une visite à Brignoles, J.L. Darlet devait réduire à néant toutes mes objections et clarifier l'ensemble de la question.

A partir de ce moment-là, au lieu de parler d'échange, il devenait plus cohérent avec l'ensemble du travail fait sur le capital de mettre en

évidence le mouvement de celui-ci qui parfois peut-être saisi à travers la catégorie de l'échange mais qui, la plupart du temps, la dépasse.

Enfin, il y aurait à analyser le mode de saisie de la totalité chez Quesnay, Marx, Léontiev ou, dit autrement, comment la structure s'est imposée à trois moments différents du devenir du capital.

(Camatte. Novembre 1975)

\* \* \*

Afin de faciliter la compréhension de la lettre qui précède et de celles qui suivent, nous publions: « Valorisation-dévalorisation » étude faite par J.L. Darlet en décembre 1970, à laquelle il se réfère souvent.

## VALORISATION - DEVALORISATION

« Une partie du capital existant se dévalorise donc sans cesse parce que les coûts de production auxquels on peut le reproduire, sont moindres ».

Grundrisse I-359

« La valeur des marchandises est en raison inverse de la productivité du travail d'où elles proviennent. (...). Par contre, la plus value relative est en raison directe de la productivité du travail. (...) Une journée de travail social moyenne dont les limites sont données, produit toujours la même valeur, et celle-ci, si l'argent ne change pas de valeur, s'exprime toujours dans le même prix... (...) Le capital a donc un penchant incessant et une tendance constante à augmenter la force productive du travail pour baisser le prix des marchandises et, par suite, celui du travailleur.

Le Capital I-2-13

## GENERALITES SUR LE CAPITAL

Soit  $k$  un capital marchandise matérialisé dans  $M$ , produit au temps «  $t$  » par un travail de productivité «  $P$  »; au temps  $t+dt$ , si la productivité du travail s'est accrue de  $dP$ , que devient la valeur de  $k$ ?

$k$  (capital) =  $T$  (travail, mesuré en journées de travail)  
ou, plus exactement, si  $V$  est la valeur produite dans une journée de travail:

$$k = T.V$$

D'après l'étude précédente sur l'accumulation,  $P = \frac{M}{T}$  avec  $M$  en

nombre de  $m$  (subsistance de l'ouvrier et  $T$  en journées de travail).

$$\text{d'où } k = \frac{M.V}{P} \quad (1)$$

$$\frac{dk}{dP} = - \frac{M.V}{P^2} = - \frac{k}{P} \quad \text{et} \quad dk = - \frac{k}{P} dP \quad (2)$$

Donc si  $P$  croît de  $dP$ ,  $k$  devient  $k^*$  (capital actualisé):

$$k^* = k - \frac{k}{P} dP = k \left( 1 - \frac{1}{P} dP \right)$$

\* \* \*

Soit  $k^0$  une somme de valeur fonctionnant comme capital au début de la période capitaliste caractérisée par  $P = 1$ ; la valeur actualisée de  $k^0$  sera définie à tout moment par:

$$k^* = k^0 \left(1 - \frac{1}{P} (P-1)\right) = \frac{k^0}{P} \quad (3)$$

qui tend vers zéro quand  $P$  tend vers l'infini.

\* \* \*

Soit  $K$  l'ensemble du capital social qui fait fonctionner l'ensemble de la production de plus value, il est théoriquement possible de définir le capital unitaire  $k$  rapporté à un seul producteur et de définir son évolution en fonction de  $t$  et de  $P$ .

Ce capital unitaire  $k$  sera l'objet d'une VALORISATION, accumulation de plus value, et d'une DEVALORISATION, telle que définie ci-dessus:

$$\text{— VALORISATION} = p \, dt = V \left(1 - \frac{1}{P}\right) dt \quad (\text{cf. étude précédente})$$

$$\text{— DEVALORISATION} = - \frac{k}{P} dP$$

d'où la formulation de l'EQUATION GENERALE DE LA VALORISATION DE  $K$ :

$$dk = V \left(1 - \frac{1}{P}\right) dt - \frac{k}{P} dP$$

Mais  $P = f(t)$  et  $dP = f'(t) dt$ , donc:

$$dk = V \left(1 - \frac{1}{f(t)}\right) dt - \frac{k f'(t)}{f(t)} dt \quad (4)$$

RESOLUTION DE (4):

$$\frac{dk}{dt} + \frac{k f'(t)}{f(t)} = V \left(1 - \frac{1}{f(t)}\right) \quad (4 \text{ bis})$$

Posons:

$$\frac{dk}{dt} + \frac{k f'(t)}{f(t)} = 0 \quad (\text{Methode de Lagrange})$$

d'où:

$$\frac{dk}{k} = \frac{f'(t)}{f(t)} dt \text{ et } k = \frac{C}{f(t)} \quad (C = \text{constante d'intégration})$$

et:

$$dk = \frac{dC}{f(t)} - \frac{C f'(t)}{(f(t))^2} dt \quad (\text{en traitant } C \text{ comme une variable})$$

Remplaçons, dans (4 bis),  $dk$  et  $k$  par sa valeur:

$$\frac{dC}{dt} \frac{1}{f(t)} - \frac{C f'(t)}{(f(t))^2} + \frac{C f'(t)}{(f(t))^2} = V \left(1 - \frac{1}{f(t)}\right)$$

il reste:

$$dC = V (f(t) - 1) dt \text{ et } C = V \int (f(t) - 1) dt + k^0$$

donc:

$$k = \frac{V \int (f(t) - 1) dt + k^0}{f(t)} \quad (5)$$

\* \* \*

TAUX DE PROFIT: Le rapport  $\frac{dk}{k}$  est le taux de valorisation du capital  $k$ , c'est donc le TAUX du profit créé pendant le temps  $dt$  et rapporté au capital  $k$ :

$$\pi' = \frac{dk}{k} = \frac{V (f(t) - 1)}{V \int (f(t) - 1) dt + k^0} - \frac{f'(t)}{f(t)} \quad (6)$$

Qui est l'EQUATION GENERALE DU TAUX DE PROFIT.

FORME GENERALE DE L'ACCROISSEMENT DE P: Selon l'hypothèse de Marx, reprise par Engels (Le Capital livre III tome 6 page 274) *la productivité croît suivant une progression géométrique.*

Dans cette hypothèse, la forme générale de l'accroissement de P peut s'écrire:

$$P = A t^i + 1$$

où  $A$  et  $i$  sont des coefficients et  $t$  le temps compté à partir de  $P = 1$ . Cette forme est à rapprocher de la loi de l'évolution du produit par tête  $Y = b C^a$ , établie par HD. DICKINSON dans son article: « The

Falling Rate of Profit in Marxian Economics. » (R. Econ. Stud., fév. 1957, p. 120).

Dans la formule  $P = At^i + 1$ , il apparait trois formes caractéristiques:

si $i > 1$	$P$ croît de façon progressive
si $i = 1$	$P$ croît de façon constante
si $i < 1$	$P$ croît de façon dégressive

(Fig. I)

Nous pouvons écarter l'hypothèse de  $i < 1$  qui ne peut être vraie que sur très petit segment historique. Il nous reste donc  $i \geq 1$  en considérant  $i = 1$  comme un cas limite utile à étudier.

Portons  $P = f(t)$  dans (5) et (6):

— Pour (5):

$$k = \frac{VA}{(i+1)} \frac{t^i + 1}{At^i + 1} + \frac{k^0}{At^i + 1} \quad (7)$$

Quand  $t = 0$ ,  $k = k^0 =$  Capital initial (qui peut être nul), si  $t \rightarrow$  infini,  $k$  tend vers l'infini.

Cas limite:  $i = 1$ , il reste:

$$k = \frac{VA}{2} \frac{t^2}{At + 1} + \frac{k^0}{At + 1}$$

— Pour (6):

$$\pi' = \frac{At^i}{A} \frac{i A t^{i-1}}{t^{i+1} + k^0} - \frac{A t^{i-1}}{A t^i + 1} \quad (8)$$

Si  $t$  tend vers l'infini,  $\pi'$  tend vers zéro.

Pour  $t = 0$ , deux cas à considérer:

1°  $k^0 = 0$ ,  $\pi'$  tend vers l'infini

2°  $k^0 = 0$ ,  $\pi' = 0$  (cas le plus probable)

Pour  $i = 1$

$$\pi' = \frac{At}{A} - \frac{A}{\frac{1}{2}t^2 + k^0} - \frac{A}{A + 1}$$

Dans tous les cas, si  $t = 1$   $\pi' = \frac{A}{\frac{A}{2} + k^0} - \frac{A}{A + 1}$

(voir fig. II)

\* \* \*

*Remarque:* A est de l'ordre de  $10^{-2}$  et i est compris entre 1 et 2. La figure II ne donne que l'allure générale de l'évolution du taux de profit, l'étude complète de cette fonction reste à faire.

\* \* \*

Les formules (5) (6) (7) (8) qui précèdent déterminent les limites théoriques du développement du capital sur la base étroite de l'aspect mathématique de la loi de la valeur. Pour étudier les conditions réelles du développement du capital, la formule (4) présente un intérêt certain:

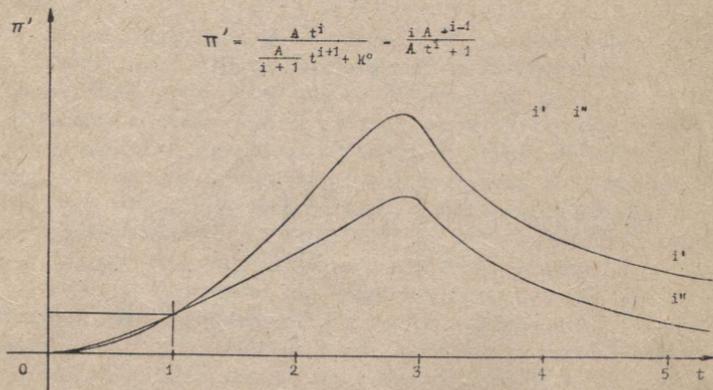
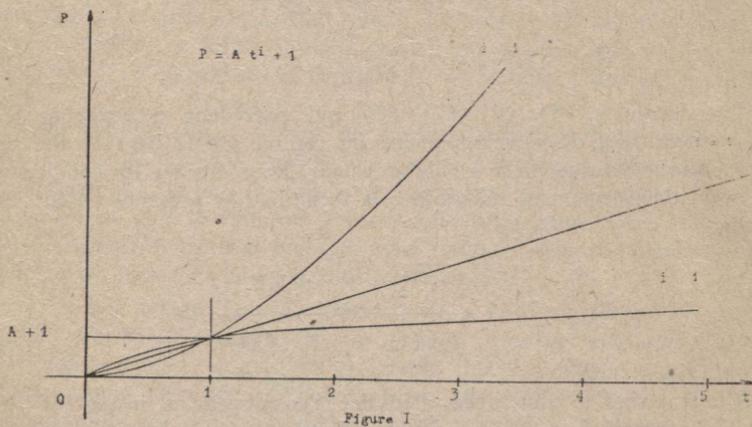
$$dk = V \left(1 - \frac{1}{f(t)}\right) dt - \frac{k f'(t)}{f(t)} dt$$

Il est en effet plus utile d'étudier l'accroissement instantané du capital et à partir de (4) on écrit immédiatement l'accroissement dK du capital social en faisant intervenir X, le nombre de producteurs de plus value et r le facteur ou taux de réalisation de plus value:

$$dK = X r p l dt - \frac{K}{P} dP$$

soit:

$$dK = (XVr \left(1 - \frac{1}{f(t)}\right) - \frac{K f'(t)}{f(t)}) dt = f(X, r, t)$$



Argelès le 15. Octobre 1971

Très cher Jacques,

...  
 1° Lorsque page 6 je délire sur la définition conceptuelle de Mp et de Mc mon seul but est de poser le problème de la production sous un angle nouveau et ce que j'oublie de dire explicitement c'est qu'à partir de ces conditions bien précises toute représentation de la production est abstraction théorique, c'est-à-dire que la dichotomie, au niveau du procès de production, qui fait apparaître d'une part les producteurs de Mc et d'autre part les producteurs de Mp est toute *théorique* et que bien malin serait celui qui, à partir d'une telle représentation, pourrait me montrer le capitaliste Mp ou le capitaliste Mc! Je sens bien toutes les remarques que l'on pourrait me faire à ce sujet et je suis même étonné que tu n'en fasses pas.

2° Ceci étant dit, il est évident que les Mc de mes schémas ne contiennent pas que des moyens de subsistances pour les ouvriers et des moyens de jouissance pour les capitalistes et les sycophantes mais contiennent également les moyens de l'accumulation productive. Aussi lorsque tu dis que 200 de moyens de consommation ne peuvent pas être échangés je constate que ces 200 sont justement les moyens de l'accumulation en I! soit 160 de futurs Mp et 40 de futures subsistances pour les ouvriers. Les  $II_c$  ne s'échangent pas, comme tu l'écris, avec  $1000 I_v$  et  $800_{p1}$  mais bien avec les 2000 ( $1000_v$  et  $1000_{p1}$ ). La section I possède la *valeur* à accumuler mais non les moyens matériels de cette accumulation puisqu'aussi bien je dis page 2 que les moyens matériels de l'accumulation, c'est-à-dire les produits qui sont échangés contre de la plus-value SONT DES MOYENS DE CONSOMMATION. Toute la discussion devrait tourner autour de ce point.

3° Tu dis qu'il peut être faux de partir théoriquement de la reproduction simple pour expliquer l'accumulation. Admettons! Mais dans les hypothèses formulées page 6 et 1 il apparaît bien que le concept de reproduction simple est lui-même transformé autrement je ne me serais pas amusé à jouer le Bauer car, d'ailleurs, je ne pense pas en avoir les moyens! J'entends bien que ces moyens sont ceux qui permettent une discussion sur les schémas de Marx, ce qui est hors de mes intentions. Si Marx avait tout dit sur ces schémas il y a des chances que nous ne discuterions pas de ce sujet actuellement et, pour ne pas lui faire dire ce qu'il aurait dit si..., je préfère changer de coordonnées. Dans ma représentation il est alors difficile de dire si je pars effectivement de la reproduction simple pour montrer la reproduction élargie ou si je pars d'une production déjà élargie! Ci-gît le problème qui ne manque d'ailleurs pas d'intérêt.

...

Je ne tiens pas à représenter le capital sur le mode catastrophique car je ne vois aucune catastrophe dans l'histoire de son développement

quand bien même les hommes, eux, aient eu à subir toutes les catastrophes qu'il soit possible d'imaginer; c'est pour cela que je ne traite pas des crises cycliques ou autres car elles n'ont jamais été catastrophiques pour lui jusqu'à maintenant; c'est également pour cela que le mode de représentation que permet la « reproduction simple » est intéressant, en ce sens qu'il montre le développement du capital dans son résultat et non dans la somme des résultats de capitaux individuels qui eux sont certainement souvent catastrophiques.

*Jean-Louis*

\* \* \*

28.11.71

Cher Jacques,

Je repense à ce que j'ai dit en novembre sur la nécessité de comprendre la crise actuelle du capital par les rapports de la concurrence et du monopole. Je n'entendais pas ces termes au sens « économiques ». Le problème est celui des rapports entre l'existence du capital sous forme de quanta, et son existence sous forme de communauté matérielle. Et je persiste à croire, bien que ce soit entièrement à fonder, que cette formulation de la contradiction fondamentale entre la nature sociale des moyens de production et la nature individuelle de l'appropriation est essentielle. C'est-à-dire qu'elle est supérieure à toute vision mécanique de la crise vue à travers des cycles de production. Il faut voir aussi quelles sont les conséquences sur la « contradiction fondamentale » de la constitution en communauté par le capital fictif.

*Gérard*

#### SCHEMA SUR LE TRAVAIL PRODUCTIF

01. - Diminution des immédiatement productifs.
02. - Constitution d'une vaste force de travail collective.
03. - D'où dissolution des caractères du travail productif en ce sens que cette notion perd la portée qu'elle avait au 19<sup>e</sup> siècle: quand les travailleurs productifs avaient un rôle dans le capitalisme et son dépassement.
04. - Mais passage des « improductifs » hors du capital (artisans, petits paysans) aux improductifs du capital, qui lui sont soumis, confrontés, et qui y ont un rôle, parce que la consommation et la circulation sont incluses dans la production.  
Si, comme il semble dans les « Théories sur la plus-value », le capital crée des éléments qui n'ont pour raison d'être que de consommer, tout en étant soumis au capital, donc potentiellement opposés, et même éléments de la force travail collective, ils sont improductifs.

05. - Cette prise en considération de la consommation, qui n'est possible que dans la constitution du capital en communauté matérielle serait la signification profonde de la théorie de Keynes, et du développement à la fois du marketing et des politiques de la consommation et des revenus.
06. - Ainsi, même si le capital individuelle quantum, ne voit, ne considère que l'extraction de plus-value, le capital communautaire matérielle considère aussi la réalisation de la plus-value, d'où des tensions, des contradictions, qui amènent à des crises quand l'organe chargé de veiller à la réalisation de la plus-value, l'Etat expression de la communauté matérielle se trouve en difficulté dans sa tâche sous les coups conjugués et liés de la concurrence entre communautés matérielles et nationales, elles-mêmes quant du point de vue de la communauté matérielle mondiale, et de la concurrence interne entre pôle travail et pôle capital du capital.

Gérard

\* \* \*

30.11.71

Chère Daniele, Cher Gérard,

A propos du « Schéma sur le travail productif », au point 02 (j'ai numéroté les points), la force de travail collective, l'ouvrier collectif a une importance considérable pour la question de la disparition, de la dissolution des caractères du travail productif. Il faut analyser un travail immédiat et un travail médiatisé par ce travail collectif. D'autre part, c'est celui-ci qui devient élément fondamental de la communauté-travail englobée dans la communauté capital, plus exactement l'autre face de la même communauté. Arrivé à un certain stade ce travailleur collectif est despote sur les travailleur parcellaires immédiats et, en quelque sorte, les hommes devront pouvoir s'autonomiser par rapport à lui. D'accord pour le 03. Au point 04, ils sont improductifs en ce qui concerne la production de plus-value. Dès lors le capital se trouve devant une situation fort dangereuse étant donné que le nombre d'improductifs devient ou tend à devenir prépondérant (dans ce cas, dit Marx, on doit avoir la révolution). Il surmonte cette contradiction parce qu'il considère en fait comme produisant du profit (donc de la plus-value) n'importe quel quantum de capital, donc aussi n'importe quel quantum de temps de travail, de ce fait il faut envisager le rapport au procès de valorisation total condensé dans la formule  $K \rightarrow K + \Delta K$ . Dès lors aussi le signe monétaire prend de plus en plus le symbole, le signe d'un pouvoir sur quelque chose. Au cours du procès de valorisation, dès lors, la valeur peut varier, même s'annihiler à la façon d'un quantum de matière lorsqu'on atteint une certaine vitesse. 05. Je pense que c'est en partie vrai, mais je pense aussi qu'il faut voir le rapport à la domination du travail productif, domination du prolétariat dans son être immédiat

c'est une expression de la domination réelle du capital au moment de son accession (théorie de Keynes). Il est bien évident que la domination des hommes — parce que la domination de la loi de la valeur — nécessite celle de la consommation. Par elle, l'homme était un antagoniste du capital, il lui imposait une fin qui n'était pas la sienne; faire de la consommation une consommation pour ou du capital aboutit à faire de l'homme un capital; donc celui-ci doit voir dans la représentation du capital sa propre réalisation, et voir la projection de sa consommation. 06. d'accord; il faudra bien faire attention pour la plus-value ou profit: bien situer le moment de leur affirmation; peut-être vaudrait-il mieux, ici, employer le mot profit.

*Jacques*

\* \* \*

01.12.71

Chère Boite Postale,

Si tu as lu « Le Monde de l'économie » d'hier tu comprendras ma hâte à t'écrire alors que nous venons à peine de nous quitter!

Ainsi nos hypothèses se concrétisent très rapidement et il va falloir s'accrocher aux branches si on ne veut pas pédaler à côté du vélo. In l'« Economic World » du 30 voir l'article de Abdel Fadil sur l'école de Cambridge (1).

D'emblée, dans cet article, le cadre de la « future » Théorie est délimité tant dans ses possibilités de représentation du capital que dans ses impossibilités de saisir ce même capital dans son « être »: le rejet de toutes théories marginalistes et l'orientation des nouvelles analyses mettent en évidence le fait qu'il est possible de théoriser la TOTALITE, mais la non résolution du problème des « dimensions » différentes des facteurs de production (capital et travail) ferme à tout jamais à nos idéologues la porte de la connaissance du « Bien et du Mal ». Comment pourraient-ils en effet savoir que cette contradiction est née d'un long processus historique qui d'un travail mort, matérialisé dans un produit du travail vivant, a tiré la substance de la valeur qu'il a ensuite autonomisée et rendue indépendante dans le capital fictif, de toute forme de travail vivant. Le capital fictif, point d'arrivée de la valeur autonomisée, est justement le point de départ de la nouvelle représentation proposée!!!

« Plus importante encore chez les économistes de Cambridge est l'idée qu'une "quantité de capital", exprimée soit en termes monétaires, soit en temps de travail, ne peut être évaluée indépendamment du taux de profit. C'est dire que la valeur d'un certain "stock de capital" varie

---

(1) Il s'agit de l'article « L'école de Cambridge fait une critique radicale de la théorie économique officielle ». « Le Monde » 30-11-71.

nécessairement avec les variations du taux de profit. Comment peut-on, dans ces conditions, déterminer le taux de profit à partir de la productivité marginale du capital alors que la valeur de ce même capital ne peut être déterminée indépendamment de ce même taux de profit? »

Toute la théorie « relativiste de la valeur » est ici posée!

Cette « quantité de capital exprimée en termes monétaires soit en temps de travail » ne montre aucune ambiguïté sinon en apparence; ces deux formes ne sont en effet que deux moments différents du « capital global » (cf. suite de l'article), formes particulières sous lesquelles le capital peut se matérialiser! Mesurer une quantité de capital par un temps de travail n'offre pas plus d'ambiguïté car le capital dont il est question apparaît sous la forme d'équipement physique (sic) dont la grandeur peut être mesurée par le temps de travail nécessaire à sa production, il s'agit alors d'une mesure physique! la valeur de ce capital, en termes monétaires, s'obtient alors en multipliant la valeur monétaire d'une heure de travail par la grandeur physique du capital!!! sans oublier bien sûr d'ajouter le profit immanent, attribut du capital « global » quelle que soit sa forme. Le problème ne surgit évidemment qu'au moment d'appliquer le « taux de profit » qui présuppose la connaissance pour sa détermination, du résultat de son application! De même que la théorie relativiste de la matière passe nécessairement par la connaissance du « référentiel » de Lorentz, de même la théorie relativiste de la valeur passera nécessairement par la connaissance d'un référentiel économique de la valeur; nous pouvons supposer pour l'instant que ce référentiel a pour base le dollar.

Plus caractéristique est encore l'affirmation selon laquelle « le taux de profit n'est pas lié à la technique de production choisie »! Le profit devient alors détaché sinon indépendant du procès social de la production matérielle donc de la production de plus-value non parce que l'on reconstruit la théorie de Marx sur l'égalisation du taux de profit, mais bien plutôt parce que l'on accorde une place prépondérante au capital fictif désigné sous le terme ambigu de capital « global ». Cette nouvelle terminologie signe « la faillite des théories marginalistes de la répartition ». Le capital « global », cette valeur « relative », cet être évanescent, ne peut dans son immatérialité avoir une productivité physique d'où l'écroulement de la marginalité et sa théorie de la répartition. C'est bien plus qu'un dépassement, c'est une destitution, et force sera de trouver les racines de la nouvelle théorie chez Marx et chez Ricardo! Le « dépassement » sera sans doute le dépassement de Marx lui-même qui sera loisible de « relire » avec une « lecture coupable » qu'Althusser n'avait pas prévue.

Cet « englobement » de sa propre critique que le capital rencontre comme un « possible » (comme tu le dis justement) entraîne deux conséquences importantes:

1° notre travail devient extrêmement urgent

2° il devient extrêmement difficile car il peut facilement devenir la représentation de ce « possible » c'est-à-dire être le discours du capital, lui-même. A ce propos « 1984 » est le discours du capital, il est représentation de la communauté du capital! La description caricaturale exprime le rejet conscient d'un tel monde mais « l'idée inconsciente » est née de la dictature du capital sur la conscience de l'auteur. Big Brother, le Capital, n'est-il pas le dépassement de Staline, développement accéléré du capital?...

A ce qu'il en paraît dans cet article, la théorie de Kalecki sur la répartition semble monstrueusement absurde malgré un air d'exactitude; il serait intéressant malgré tout de regarder ça d'un peu plus près ainsi que le discours de Robinson.

Jean-Louis

\* \* \*

Argelès le 08.12.1971

Très cher Jacques (Avrillé),

En bref, il m'est apparu que le fil de mes différentes lettres était assez décousu et qu'il n'était pas toujours facile de suivre ce que je disais. Tout d'abord en ce qui concerne les mathématiques et plus précisément les schémas, je dois dire qu'ils ne sont exposés que pour être mieux éliminés. En effet, la proposition selon laquelle le mode d'être actuel du Capital est le Capital fictif implique que Sa représentation ne peut en aucun cas être faite sur le modèle du capital réel, c'est à dire selon les concepts que désigne *la loi de la valeur!* Nous avons là à surmonter une grosse difficulté qui est la théorisation de la négation de la loi de la valeur par le Capital. Si nous ignorerions l'A.B.C. de la pensée de Marx, je ne doute pas que cette tâche nous soit impossible dans l'état actuel du développement du Capital qui domine REELLEMENT la loi de la valeur, c'est à dire que dans l'idéologie du Capital la loi de la valeur est REELLEMENT NIEE. Comment dans une telle situation pourrait-on abstraire les catégories qui permettraient de définir les concepts de valeur, plus value, etc... comment alors procéder « à la reproduction du concret par la voie de la pensée »? (Introd. de 57) Prenant le contre pied d'une attitude qui se voudrait négatrice de la « Théorie », nous devons au contraire affirmer l'invariance de la théorie qui éclaire le Capital par l'intérieur et rend intelligible tous les épiphénomènes qui apparemment la nient. Le cheminement est délicat puisque d'un côté nous risquons d'être nous mêmes englobés par l'idéologie du Capital, et d'un autre côté nous risquons de tomber dans les poubelles de l'histoire en ne sachant pas suivre pas à pas le développement TOTAL du Capital.

Le plan de travail est le suivant: décrire sur la base rigoureuse de la loi de la valeur le développement du Capital sous la seule forme possible de production matérielle sociale, d'où la nécessité des schémas et d'une « rigueur mathématique »; ensuite montrer les limites évidentes du développement du capital sous cette forme trop étroite de la production qui mènerait à la négation du capital lui-même (il suffit en effet de ne considérer que le nombre décroissant des ouvriers producteurs de plus value pour se rendre compte que le capital ne pourrait même pas suffire à la reproduction simple de sa valeur!), cette limite n'apparaissant d'ailleurs pas à un moment précis de l'histoire du capital comme beaucoup ont voulu le théoriser ce qui résolvait le problème de la révolution! Ce qui est remis en cause dans les schémas ce n'est pas le résultat de la production, C.A.D. les marchandises, mais bien plutôt la structure interne qui désigne explicitement une catégorie d'individus sous le terme de producteurs de plus value, puis une catégorie de marchandises appelées moyens de consommation qui laisserait croire qu'il s'agit d'une production aboutissant bon gré mal gré à la consommation des hommes alors que l'homme disparaît totalement dans l'être actuel du capital et que toute consommation devient ou tend à devenir consommation pour le Capital (consommer des Bombes, de l'anti pollution ou des préservatifs voilà qui est indifférent au Capital!); le dépassement par le Capital, de ces limites du développement, entraîne pour nous la démonstration d'une production réelle de capital fictif et ceci peut encore se faire sur la base des schémas puisque c'est au delà de leur limite qu'il apparaît; seulement le mode d'être du Capital, son mode actuel, n'est pas réellement un dédoublement: d'une part le capital réel, d'autre part le capital fictif, mais unité des deux c'est à dire identité de tous capitaux; c'est de cette identité que naît la négation de la loi de la valeur qui, elle, affirme la différence; le procès social de la production « pour le capital », à la lumière de la loi de la valeur, présente la même ambiguïté et son explicitation nécessite que nous « dépassions » nous même cette loi mais sans bien sûr la nier.

Voilà en gros ce que j'ai commencé à ébaucher dans mes lettres, seulement le point le plus important, le « dépassement de la loi de la valeur », n'a pas encore été abordé et voici ce que Jacques et moi en pensons:

Laissant tomber pour le moment le concept de « NEGATION » qui n'apparaît qu'au niveau de la conscience des individus, c'est-à-dire au niveau idéologique, nous pouvons dire que le développement organique du Capital produit le dépassement, dans la réalité, de la loi sur laquelle il a pris naissance: la loi de la valeur; ce dépassement vient de la dimension même qu'a atteint le Capital et des limites géographiques qu'il a rencontrées. L'espace dans lequel le Capital était soumis à la loi de la valeur (bien qu'elle soit déjà niée par les idéologues) est un autre espace que celui dans lequel il fonctionne actuellement. Nous

pouvons définir l'ancien espace comme « CARTESIEN » dans la mesure ou aucune barrière spatiale n'entravait le mouvement du Capital et où l'homme n'était pas lui même considéré comme « dimension » particulière du Capital. Nous pouvons définir comme non-Cartésien le nouvel espace dans lequel se meut actuellement le Capital et considérer l'homme comme « dimension » particulière de son développement. Dans notre espace Cartésien, par rapport et à cause de la loi de la valeur, l'homme apparaissait comme objet du capital; dans l'espace non-Cartésien, l'homme, ou ce qu'il en reste, devient au contraire sujet du Capital en tant qu'il est le capital fait homme et à ce titre, la valorisation du Capital devient affaire de conscience et de représentation, d'où la production d'une loi modifiée de la valeur: la loi relativiste de la valeur. Telles seraient les conditions concrètes d'existence actuelles du Capital. Dans un tel espace, le travail social moyen nécessaire à la production d'une valeur d'usage déterminée, ne correspond plus au temps que consacrerait normalement la communauté pour obtenir cette valeur d'usage, mais correspond au temps de travail nécessaire au Capital pour produire cette valeur d'usage dans les conditions précises de son organisation, c'est à dire que sera compté comme travail nécessaire le travail qui par rapport à la loi de la valeur apparait plutôt comme travail réalisant la plus value; cette même valeur d'usage peut dans certain cas n'apparaître comme telle que face à l'homme réifié du Capital et en ce sens elle n'est valeur d'usage que pour le Capital: le Capital crée ses propres valeurs d'usage d'où *l'apparente autonomie* de la valeur d'usage des marchandises qui sont unité totale de la valeur d'échange et de la valeur d'usage ainsi que la source de toutes les actuelles mystifications! (la société de consommation par exemple).

Je reviens encore sur le fait que cette mutation, ce dépassement, ne s'est pas opéré instantanément mais au cours d'un processus historique qui n'est autre que le développement « ORGANIQUE » du Capital. Toutefois nous pouvons en gros dater de grandes périodes dans ce développement quoique nous n'ayons jamais une époque caractéristique pure; avant de buter irrémédiablement sur une barrière, le Capital a déjà produit les éléments de son englobement car les effets de toute entrave sont ressentis par lui avant qu'il n'ait le blase dessus! c'est pour cela que toute son évolution n'est barrée par aucune «GRANDE CRISE», la der des der! Pourtant nous pouvons considérer la première guerre mondiale comme une étape excessivement importante et comme l'entrée du Capital dans sa « Phase » de domination réelle de la loi de la valeur. Cette période nouvelle et « sensible » entraînera d'ailleurs les Théoriciens du marxisme à produire la théorie de l'Imperialisme avec toujours la même vision catastrophique du développement du Capital. Dès cette époque aucune catégorie particulièrement nouvelle n'apparait mais plutôt la prédominance d'une forme de capital sur une autre; c'est que la mutation est beaucoup plus profonde qu'il n'apparait à la surface et

c'est pourquoi les nouvelles théories économiques ne sont que des replatrages de la négation dans les termes de la loi de la valeur.

Faisons un parallèle très important avec le domaine des sciences physiques. Nous savons que les formes de représentations, ou leurs structures, à un moment donné, ne sont autres que les représentations possibles d'un système de production à un moment donné. Les sciences dites « exactes » n'échappent en aucun cas à cette règle et leurs moyens de représentation ne sont que les moyens de représentation possibles du système à un moment précis. Ainsi au passage du Capital de sa période de domination formelle à sa période de domination réelle de la loi de la valeur, correspond en physique la « véritable révolution » de la RELATIVITE. Einstein donne au Capital sa représentation la plus parfaite et aucune autre théorie n'a, depuis, dépassé cette représentation. Parallèlement, la science économique a été incapable d'une telle vision et ceci est dû au fait de sa trop grande implication « politique », c'est à dire de son retard idéologique de plusieurs générations sur le développement réel du Capital. Aujourd'hui les économistes tentent de produire une théorie « relativiste » de la valeur et ce qui est phénoménal c'est qu'il prétendent devoir retourner aux sources, c'est à dire Marx et Ricardo, afin de trouver les concepts qui leurs sont nécessaires. Ainsi après la théorie de la relativité pour la physique, le structuralisme et l'épistémologie pour la philosophie et la théorie des ensembles pour les mathématiques, le Capital envahit tout « l'espace idéologique » scientifique en introduisant Sa théorie propre dans l'économie! Quelle TOTALITE, ou plus tôt quelle tautologie!!!

...

*Jean-Louis*

\* \* \*

Le 14.01.72

Cher Pier Paolo,

Le voyage de Nixon en Chine, puis en URSS, implique, signifie le débordement du capital qui tend à emplir tout l'espace planétaire non seulement sous la forme matérielle-sachliche, mais formelle, idéale. La crise existe: elle veut l'unité à l'échelle mondiale. Il est évident que ce faisant il y a perte sur le plan démagogique, politique (en considérant la politique comme un élément de la représentation du capital, un spectacle situationniste), car l'opposition en deux blocs irréductibles c'était plus « payant » que cette unification; le jeu est toujours plus difficile lorsqu'il dévoile ses règles.

En Chine on doit passer par l'élimination de Mao; il est allé à moitié chemin et fera donc la fin de tous ceux qui procédèrent ainsi. Il le faut pour que l'orgie de capital puisse se donner libre cours. Mais pour donner à cette phrase un contenu qui ne soit pas une simple métaphore historique, il faut étudier la situation des paysans et leurs

rapports au MPA et, alors, on pourra déterminer les chances qu'a le MPC de se substituer au MPA.

Pour pouvoir envisager cette question il faut tenir compte de ce qu'est le MPA: la communauté centrale qui englobe les petites communautés et tous les éléments, corps du celeste empire, qui le font fonctionner parce qu'ils sont intermédiaires entre les deux, mais n'ont pas existence autonome; en ce sens qu'ils seraient en liaison avec un mode de production en dehors du MPA, ou pouvant le nier. Ils sont immergés dans le corps total communautaire-ethnie représentant pour ainsi dire l'ensemble des chinois. A ce sujet ce qu'on appelle les féodaux parce que grands propriétaires fonciers — faudrait voir les modalités de tenure du sol, de propriété (?) — à mon avis, ne le sont pas. Je pense que dans l'immense Chine, il y a eu, en fait, convergence entre différentes unités importantes du MPA, les différents « royaumes » par exemple de l'époque des royaumes combattants, avant la formation unificatrice par les Tsin qui donnèrent le nom au pays. Dans chacune des unités géo-sociales il y avait un MPA typique, et, peut-être, il y a eu absorption de la fonction de l'unité supérieure de la part d'un de ces éléments, le Tsin en question (opération analogue, en quelque sorte, à celle aboutissant à l'équivalent général). Une fois prouvé la véracité ou non de cette affirmation, il y aurait à étudier évidemment, le fonctionnement précis de toutes ces unités et des intermédiaires. Tiens compte de la superficialité de tout ceci.

Bon, en acceptant cela, une fois que l'unité supérieure est détruite (1911) et que les bouleversements sociaux n'ont pas entamé profondément les unités basales, que, d'autre part, se développe le parasitisme des compradores, celui des étrangers, etc, qu'est-ce qui va permettre à la Chine de fonctionner? Pour qu'il y ait une démocratie il faut qu'il y ait des individus, ce qui implique la destruction des rapports à la communauté... Alors? A mon avis, se posent deux questions strictement liées:

- Comment remplacer l'antique communauté supérieure?
- Comment détruire — dans un premier temps — les unités basales, par quoi les remplacer?

Pour que le MPC se développe, il faut qu'il y ait réponse positive, c'est-à-dire qu'il soit à même de faire quelque chose.

Une remarque tout de suite: étant donnés les rapports internationaux et les catastrophes économiques qui précèdent 1949, il est évident que la Chine ne peut pas voir le développement du MPC par le pôle valeur, mais cela sera peut-être possible par celui du travail-capital.

Avec la destruction de l'unité supérieure, au fond tous les chinois deviennent égaux; ils étaient esclaves de la communauté supérieure (le fameux esclavage généralisé indiqué dans lez Grundrisse), ils sont libres; libres le sont surtout les petites unités, car il ne faut jamais perdre de vue ce point qui implique la non-autonomie de l'individu (celui-ci peut apparaître au sein de l'élément intermédiaire; voilà pourquoi les lettrés

purent apparaître libres; l'élément intermédiaire a toujours plus de chance de s'autonomiser). Cependant quel peut être l'élément commun à tous ces êtres? C'est là, encore une fois, qu'on bute contre les unités basales. D'où, à mon avis, l'élément suivant: la dissolution des communautés basales implique que le phénomène aille jusqu'au bout: la prolétarianisation totale de la population, la réalisation de la communauté travail.

Il faut donc détruire les anciens rapports sociaux et faire pénétrer simultanément une nouvelle représentation, des nouvelles catégories de pensée avec les fondements mêmes du capital: travail aux pièces, importance du temps quantitatif, émulation, importance de la technique et de la science. Dès lors on a les éléments qui pourront se connecter à la communauté; ils sont implantés même s'ils sont assez faibles, même si on n'a pas un développement prodigieux de la production, de l'industrialisation. La greffe est dès lors possible, la greffe du MPC sur la société chinoise. Il fallait inhiber les forces de rejet provenant du vaste corpus humain jadis enserré dans les petites unités — est-ce cela le sens de la révolution culturelle, en ce qui concerne son mouvement basal, gauchiste comme ils disent — et celles-ci dans celle supérieure?

Mais il faut brancher l'ensemble sur le système mondial (la communauté matérielle du capital) qui renforce le greffon en apportant la sève du capital mondial au corps social chinois — sens du voyage de Nixon à Pékin. Autrement dit, il y a certaines potentialités de développement capitaliste en Chine, à la base, mais pour qu'elles deviennent effectives le secours de l'Etat (comme ce fut le cas en Occident) n'est pas suffisant, il faut celui du capital en tant que communauté mondiale; ce n'est pas pour rien que la Chine a été acceptée à l'ONU. Nous vivons donc le moment suivant: la greffe va-t-elle prendre réellement? Je crois que pour répondre à cette question il faut au minimum cinq ans.

Ainsi, Mao, en éliminant la gauche, permet la victoire de Chou En Lai, représentant du processus indiqué plus haut. Encore une fois le voyage de Nixon à Pékin n'est pas exclusivement un voyage stratégique: équilibrer la puissance de l'URSS, ou celle du Japon; car les soviétiques pourraient reprendre un certain avantage et marchander leur aide aux E.U. (résolution de la crise), contre une position ferme de ceux-ci vis-à-vis de la Chine. En fait il y aura une intervention de Nixon afin de faciliter la greffe en Chine (à ce propos Amadeo disait que les russes s'étaient vendus aux USA pour quelques millions de dollars, à mon avis il y a eu objectivement intervention de la communauté capital non encore parvenue réellement à sa domination pour faciliter le développement du MPC en URSS et c'est un point à préciser).

Le MPC dans son ensemble en tant que communauté matérielle n'a pas intérêt à une lutte URSS-CHINE qui pourrait enrayer le développement du MPC dans ce dernier pays, une fois que les anciens rapports sociaux sont détruits car, il est vrai que, tant que ceux-ci son en place,

le MPC peut avoir, au contraire, un intérêt à son non-développement dans des aires données. Il faut préciser que je parle des tendances objectives et que cela a une faible importance de savoir s'il y a conscience des processus en acte. Ainsi il se peut donc que l'URSS veuille faire une guerre préventive à la Chine afin de s'assurer définitivement main-mise et puissance sur l'Asie (cf Rapport de la Russie à son exigence militariste), mais le système capitaliste dans son ensemble risquerait de graves secousses, d'où l'on voit les USA prendre en quelque sorte partie pour la Chine, tout en restant hostiles, en maintenant la guerre du Vietnam — raisons de valorisation, mais aussi raisons militaires et économiques vis-à-vis de la Chine.

Sans oublier l'effet énorme que cela pourrait avoir sur l'Inde. Dans les discussions Chine-USA, USA-URSS la nécessité d'éviter un bouleversement dans le sous-continent sera peut-être un élément fondamental.

Ceci a été rédigé en notes rapides en octobre 1971. Il est évident que la guerre indo-pakistanaise a apporté des éléments nouveaux. Il y a affirmation de ce rapprochement sino-étasunien dans le sens indiqué plus haut; l'hostilité des USA à l'Inde c'est aussi celle à la révolution par le haut en ce pays. La victoire des hindous les met à mon avis dans l'obligation de prendre au sérieux la révolution par le haut amorcée par Indira Gandhi, car Gandhi et Nehru ne firent que l'effleurer. Voilà pourquoi à mon avis ces événements ont une grande importance.

J'ajoutais dans mes notes de cette époque des considérations sur les possibilités de pression sur l'URSS, la Chine et l'Inde de la part des USA, en ce qui concerne la politique monétaire mondiale. Cependant, là, on a affaire à une question très peu dévoilée et donc très délicate.

\* \* \*

Quelques commentaires à des articles de GUILLAIN.

Si l'on peut se fier aux données fournies par Guillain, il est correct de dire qu'on a réellement une dictature du prolétariat en Chine, même si le prolétariat classique est minoritaire. Ceci évidemment en ce qui concerne le contenu; mais on précisera.

En France et en Allemagne le prolétariat aussi était minoritaire. Il y avait une paysannerie abondante au moment où Marx et d'autres auteurs socialistes parlaient de dictature du prolétariat. Le cas de la Russie peut servir aussi de référence.

Un des points importants est la question de l'argent, de la monnaie. Guillain semble croire qu'on aille vers l'abolition de l'argent en Chine. Or, là, il ne faut pas être pressé dans un sens comme dans l'autre. Est-ce que Marx prévoyait une élimination immédiate de la monnaie en 1848? Même le bon de travail dont il est question dans la Critique du programme de Gotha n'est pas une suppression immédiate, en ce sens qu'on est encore sur un plan mercantile et, d'autre part, les conditions

étaient certainement plus mûres dans les années 70 du siècle dernier en Europe que dans les années 70 de ce siècle en Chine. Cette remarque uniquement pour rejeter tout a priori et essayer de voir ce qu'il y a. Considérons quelques points mis en évidence par Guillain:

- refus de la voiture, de la publicité, etc.,
- limitation des naissances et éviter l'exode rural, avec essai de mobiliser les paysans libérés vers des entreprises implantées à la campagne (sauver les paysans),
- éviter les megalopolis,
- énorme pression de l'endoctrinement.

Il en conclut que la Chine fait quelque chose de tout à fait nouveau autre chose que ce qui se fait ailleurs. Il en vient presque à penser à une troisième voie autre que capitalisme ou communisme. Or, ici il y a un point important: la théorie structuraliste postule justement qu'il n'est pas obligatoire que l'humanité passe au communisme, qu'il peut y avoir autre chose entre communisme et capitalisme, non d'un point de vue diachronique car cela ne ferait qu'éloigner l'échéance du communisme mais du point de vue synchronique. Ainsi il y a une exigence profonde de tous les théoriciens à quelque niveau que ce soit de nier le passage du MPC au communisme; c'est l'argument du futur venant compléter symétriquement celui du passé: le marxisme ne peut pas rendre compte des sociétés sans écriture. Cependant si nous nions qu'il puisse y avoir une autre issue, nous ne pouvons pas nier qu'il y ait des particularités originales et ce pour le passage au MPC comme pour celui au communisme. Le cas de la Russie nous a montré à quelles conneries et quelles paralysies peut conduire la volonté d'appliquer un matérialisme historique d'autant plus caricatural qu'il est déjà caricature de ce qu'il veut exprimer.

Si on généralise la condition de prolétaire en donnant un salaire uniforme, donc en détruisant la hiérarchie (en fait, pour le moment, les chinois la réduiraient grandement) en imposant un travail manuel pour tous, on réalise le programme proposé par les communistes au siècle dernier.

En ce qui concerne les paysans (pour en revenir aux propositions de Guillain) Marx n'a jamais parlé de leur extinction immédiate, ou de leur expropriation immédiate; la question de maintenir des hommes dans un certain univers naturel est délicate. Une certaine liaison industrie agriculture n'est pas non plus en contradiction avec le programme du siècle passé.

Autrement dit on a toujours affirmé assez mécaniquement qu'étant donné l'absence de mouvement prolétarien, les aires non blanches devraient connaître des révolutions anti-formes précapitalistes, donc des révolutions capitalistes mais, et ici, hypothèse, par suite de la maturation sociale mondiale, n'y aurait-il pas possibilité de révolutions évoluant déjà dans un au-delà des formes capitalistes, les court-circuitant sans

pouvoir les réaliser et donc réellement les dépasser. Le fait qu'elles ne puissent pas être des révolutions communistes n'implique pas obligatoirement qu'elles doivent être des révolutions capitalistes pures, provoquant une récapitulation, à quelques données près, des vieilles révolutions bourgeoises; on aurait simplement remplacé la bourgeoisie par le prolétariat comme classe support de la transformation sociale (ce qui je dis là est d'ailleurs critique envers moi-même et ne vise pas uniquement les méchants autres). Il faut, à mon avis, individualiser en quelque sorte un caractère d'irrationalité historique de ces révolutions, leur porte-à-faux. Et cela ne peut dériver que de ceci: énorme difficulté du développement du capital, corrélative à la persistance de modes de production puissants autre que le MPC; énorme défaite du prolétariat occidental qui seul pouvait réaliser la greffe d'une société communiste et donc de quelque chose de pur (pas de données mixtes) dans ces pays...

Reprenons en faisant une citation de Guillain:

« La participation ouvrière peut même aller plus loin. Les conceptions maoïstes revigorées par la révolution culturelle, encouragent les travailleurs à être les créateurs mêmes de leurs entreprises, les initiateurs de ses transformations, les inventeurs de ses machines. »

Ceci fait inévitablement penser aux organisations d'entreprise, aux conseils; les ouvriers ont leurs entreprises qu'ils ont même créées!

En reprenant ce qui est dit plus haut: le développement du capital doit se faire par le pôle travail, il est possible de comprendre cela. En outre, si la communauté supérieure est le capital (aidé avoûs-nous dit, peut-être même représenté, par la communauté mondiale) alors on comprend que cette dictature du prolétariat est inhibée dans son mouvement de devenir possible au communisme. Mais alors il faut aussi remarquer toute l'inversion par rapport à l'Occident: la dictature du prolétariat posée en fin de course du capital, ici, au début, et ce, de façon plus nette qu'en URSS (là, la phrase de Milioukov que tu cites, vient inévitablement à l'esprit: en Occident les classes ont produit l'Etat, en Russie l'Etat a créé les classes). Mais alors on voit une possibilité du triomphe du structuralisme: on fonde le développement social est celui d'une combinatoire de rapports sociaux et on peut faire une analyse structurale (grâce à la mathématique moderne, en particulier la théorie des catégories dont parle Lévi-Strauss) de tous les modes de production possibles et surtout on peut le faire en étudiant la combinatoire des rapports actuels en démontrant la non-possibilité du communisme. Il y a là un point extrêmement délicat et que j'avoue n'avoir pas vu quand j'ai abordé l'étude du structuralisme. Il y a évidemment une réponse car la combinatoire ne peut s'opérer qu'en faisant appel non à des éléments purs homogènes comme ceux d'un ensemble défini de façon mathématique; ceux-ci sont définis selon la loi du oui ou non (fait partie d'un ensemble tel élément s'il a telle propriété, il n'en fait pas partie s'il ne la possède pas). Ainsi il ne peut pas y avoir structurel-

lement des éléments qui puissent à la fois être du MPC et du communisme; pour les structuralistes, notre affirmation que le capital dépasse ses limites n'aurait aucun sens. Alors, et c'est là le point intéressant, qu'avec la théorie du capital intégral, cela est possible. Mais ceci ne serait qu'un argument de méthode sur leur propre terrain. Il faut montrer la possibilité d'une telle analyse et par là même expliciter toute l'insuffisance.

En revenant à Guillain, la question de la démocratie ne serait pas non plus antagonique à dictature du prolétariat; le manifeste parlait bien d'une conquête de la démocratie...

Cependant à la lecture de ces articles, on a l'impression que se dégagent en Chine les éléments qui permettront la domination d'une dictature impersonnelle, la communauté capital. Sinon, ce sera une situation confuse, grosse de possibilités révolutionnaires sans pour cela réellement déboucher dans la révolution.

*La lutte des classes en Chine bureaucratique. P. Brune. S.B. n° 24.*

Tout d'abord les réquisits théoriques de Brune: bureaucratie et capitalisme d'Etat avec une variante bureaucratique. Il y a tout d'abord une petite contradiction entre l'affirmation donnée page 37: « La Chine n'est pas une exception historique » et « La nature de la révolution qui en 1950 a abattu le pouvoir de Tchang-Kai-Shek défie en effet toutes les analyses marxistes traditionnelles. »

Mais ceci n'a pas beaucoup d'importance, ce qui l'a plus c'est l'imprécision initiale qui commande le reste du travail. En effet, après la première phrase inquée plus haut, on a ceci:

« Au contraire, son développement ne fait que reproduire dans ses lignes fondamentales un processus plus général qui, dans son cheminement contradictoire, tend d'abord à substituer de nouvelles formes d'exploitation aux anciennes pour déboucher ensuite sur une mise en question radicale des ces nouvelles formes d'exploitation par le prolétariat et les paysans. » Ceci est une formulation presque de révolution permanente; sa généralité dans toute la première partie est telle qu'on n'a rien à redire, mais dès que Brune parle d'action du prolétariat et des paysans, on peut se demander dans quel milieu social ils interviennent; d'autre part, est-ce que partout cela s'est fait ainsi?

Je signale cela uniquement pour mettre en évidence la faiblesse fondamentale, structurale selon moi, de ces articles, en dépit de certains points intéressants.

On entre de plein pied dans une société chinoise dont on ne précise pas la nature sociale, on parle de bouleversements capitalistes. D'autre part, et c'est essentiel, quel fut le caractère de la révolution de 1911, quels furent les rapports de production après la révolution? Comment se fait-il que la Chine semble démarrer avant la Russie et qu'en fait elle semble avoir pris un chemin de développement beaucoup plus long?

Brune dit qu'il s'est formé un capitalisme d'Etat; il parle de monopoles; puis, il y a ceci qui me semble déterminant non pour sa thèse, mais pour la mienne:

« Quelques années ont suffi pour que le grand capitalisme chinois devienne une organisation de trusts monopolistes reliés entre eux par des alliances familiales — les fameuses quatre grandes familles — qui on fait de l'appareil de l'Etat nationaliste leur instrument docile et leur quasi-propriété. Ruinée par les monopoles, la bourgeoisie chinoise s'est fonctionnarisée. » p. 37.

Ceci montre à mon avis l'impossibilité de développement du capital en Chine. En effet rappelons que le capital usuraire et le capital commercial sont des formes anté-diluviennes du capital, qui sont comme des formes sans contenu parce qu'elles ne dominent pas le procès de production. Sans modification profonde des rapports sociaux, il n'était pas possible d'avoir une formation du MPC, c'est-à-dire formation de procès de production élémentaires qui soient procès de production du capital; il fallait fondamentalement séparation des travailleurs de la terre, de leur moyen de production. C'est pourquoi il n'y eut en fait dans ce que décrit Brune qu'une domination toute formelle qui, au bout d'un certain temps, régresse et le fit vers les formes classiques du capital usuraire et commercial; intéressant à ce sujet l'importance des compradores qui sont effectivement des éléments possibles uniquement parce que le mode de production capitaliste n'a pas réussi à s'implanter. Ils commercialisent, livrent, dans la circulation générale des marchandises, des produits qui ne furent pas engendrés en tant que marchandises: il y a récupération de plus-value, mais non production.

Jé mets ceci en liaison avec une affirmation que j'ai souvent faite: peut-être que le capitalisme ne pourrait se développer en Chine que lorsque le capital s'est constitué en communauté matérielle. Il fallait détruire l'ensemble des unités englobées dans l'unité supérieure. Celle-ci disparaissant, d'autres pouvaient la représenter. Mais il n'y avait plus dès lors de rapports organiques avec les unités inférieures comme lorsque le MPA était sain.

La formation d'unités élémentaires ou leur reformation, leur résistance à la transformations sous-tendait la réalité de cette unité supérieure devenue factice (depuis 1911) maintenue grâce à des rapports avec l'étranger.

La tendance à l'auto-subsistance, donc à former des unités se manifeste après la révolution en 1950.

« Cette tendance des paysans à se replier sur une économie purement familiale a du reste été accentuée par la disproportion croissante des prix agricoles et des prix industriels. » p. 46.

« En fait le fonctionnement du grand capital est devenu complètement indépendant de la production industrielle chinoise; c'est dans la

spéculation financière et le marché noir des produits américains que les quatre grandes familles ramassent leurs derniers milliards. » p. 39.

Il est intéressant de noter que l'usure se fait aussi bien sur le dos de paysans chinois qu'aux dépens en quelque sorte du capitalisme (ici étasunien) il est évident que là il rejoint la spéculation active durant la phase développée (peut-être la fameuse phase finale où il est en même temps fleurissement du gangstérisme) du capital. Ce phénomène s'est d'ailleurs répété plusieurs fois dans d'autres pays que la Chine. Car, il ne faut pas l'oublier le capital usuraire et le capital commercial non fondé sur la production capitaliste tendent inévitablement à faire comme s'il n'y avait pas de procès de production.

De façon concordante il note que: « les forces de révolution prolétarienne déclinent et se désagrègent... » p. 39.

Ailleurs: « Une nouvelle couche de paysans riches se reconstitue qui se subordonne les plus pauvres par l'intermédiaire de l'usure et du commerce des grains. »

Je crois qu'il faut comparer ce prénomène à celui de la formation des koulaks en Russie comme je te l'indiquais dans ma dernière lettre.

À partir de là on comprend cette remarque, à mon avis, absurde « Cette contradiction entre le capitalisme bureaucratique et la production bourgeoise ou marchande se manifeste avec une acuité particulière dans les rapports entre la ville et la campagne. »

Même la remarque suivante:

« Augmenter les traitements sans arracher la production à sa stagnation c'était retomber dans les anciennes ornières et marcher droit vers un conflit avec les masses populaires. Il n'existait pas d'autre issue pour les couches sociales, dont les caractères particuliers de la crise et de la révolution chinoise avaient fait une nouvelle classe dirigeante, que de se lancer à corps perdu dans une politique d'industrialisation pour se donner les moyens d'exister comme classe privilégiée. » (p. 44), va encore dans le sens de ma thèse; car cette couche sociale n'a pas plus d'impact socio-économique que ne pouvait l'avoir les classe des lettrés-mandarins (classe mis ici pour groupe ou couche) et il n'est possible pour elle d'avoir existence — il ne s'agit pas uniquement de traitements plus ou moins élevés — que si elle se branche sur un corpus nouveau où, avec un autre contenu en quelque sorte, elle va jouer le rôle des mandarins, etc...

Pour que ceci prenne toute sa validité il faut reporter ce passage — très intéressant — sur le passage des fonctionnaires à la révolution:

« Dans les villes, les fonctionnaires qu'on ne paie plus, les bourgeois exaspérés par les pillages du KMT sabotent les mesures de défense et se mettent au service du nouveau pouvoir dont l'implantation suit pas à pas l'avance de l'armée rouge. Loursqu'en 1950 celle-ci atteint les frontières du Vietnam, elle n'a pas vaincu la Chine nationaliste en écrasant ses armées. Elle a intégré et absorbé son appareil, province par

province, ville par ville. Au moment où Tchan-Kai-Shek et sa clique fuient à Formose la presque totalité des armées nationalistes y compris des généraux et quelques millions de fonctionnaires du KMT se sont ralliés au nouvel Etat. » p. 41.

Ce passif, reliquat d'une impasse antérieure sera déterminant pour le développement ultérieur. Selon moi, une fois l'unité supérieure détruite on ne peut reformer quelque chose de stable, de capitaliste (puisque le mode de production dominant est le MPC à l'échelle mondiale), qu'en réalisant à la base un égalitarisme féroce, et en mettant au travail tout le monde pour réaliser l'accumulation, donc le développement du capital, pôle travail. Il faudra mâter coûte qu'il coûte cette couche... sans pour autant aller trop loin, sinon le capital ne peut même plus se développer. Des groupes de gauche ont dû toujours opérer en Chine et étaient peut-être sur la base de positions qui pourraient être proches des nôtres.

*La Chine à l'heure de la perfection totalitaire. n° 29. de S.B.*

Il y a un point important dans cet article c'est la militarisation du travail. Quoi qu'en pense Brune, il y a ici quelque chose qui n'est pas en contradiction avec ce que dit Marx dans le Manifeste puisqu'il parle lui aussi d'organiser des armées du travail, et Trotsky reprit cela... Mais ce qu'il y a de plus intéressant dans la question des brigades et de la militarisation du travail dans l'agriculture c'est que ce n'est peut-être qu'au travers de rapports frustes comme ceux de l'armée qu'il était possible de réduire les anciens rapports sociaux et de créer quelque chose à la place, d'inhiber le plus possible cette reconstitution d'unités s'autosuffisant; Cf. en particulier les pp. 76-77 et 80, voici un échantillon:

« Cependant si la tendance à transformer les travailleurs en soldats de la production est commune à tous les régimes capitaliste, la rupture des liens familiaux a été en Chine plus brutale que partout ailleurs et la subordination de la vie quotidienne de chacun à la production y est plus systématique et plus cruelle que dans n'importe quel pays. »

La militarisation du travail concernait surtout l'industrie et, d'autre part, elle ne touchait pas la vie privée; ce que Brune appelle peut-être la vie quotidienne. Celle-ci avait été remodelée par le développement du MPC. Plus il est nécessaire d'accélérer le processus et de se substituer au processus social lui-même, plus il devait y avoir militarisation, despotisme, totalitarisme (cf. le cas de l'URSS). Je dois ajouter une précision: il y eu militarisation du travail dans l'industrie, mais Marx l'envisageait pour l'agriculture. Là on peut dire que c'est une revendication purement capitaliste, non pas parce qu'elle fut réalisée par le Capital, mais parce que nous ne voyons pas apparaître une nouvelle communauté intégrant industrie et agriculture au sein d'une nouvelle répartition des hommes dans la nature.

Cette donnée explique la nécessité d'une volonté intransigeante et pour ainsi dire inhumaine. On a souvent rappelé les propos de Mao disant que les chinois étaient une page blanche et qu'il fallait y écrire le « nouveau ». C'est un volontarisme excessif qu'on a reproché au bolchevisme et à Staline (cf. introduction des Cahiers du Communisme de Conseil n° 3).

Je pense qu'il faudrait en profiter pour situer la donnée totalement dépassée du programme de 1848, son aspect réformiste révolutionnaire et enfin que, maintenant, décidément, il ne s'agit plus de construire mais de détruire; donc il ne s'agira pas de créer des armées... Cela correspondait à une immaturité des rapports sociaux qu'il fallait en quelque sorte créer en en créant les conditions à leur manifestation. Maintenant ils se manifesteront directement.

Il semblerait en tenant compte de toute l'évolution (c'est une note d'octobre 1971) au cours de la période démocratique: les 100 fleurs, les Communes, la révolution culturelle (1966-70) qu'il y ait un double mouvement entre ouvriers-paysans d'un côté et le parti de l'autre avec comme élément déterminant au cours de la révolution culturelle: l'armée. Ce double mouvement aboutit à une dictature du prolétariat; malgré elle la couche dirigeante tendait à s'autonomiser et à singer le capital occidental mais elle est obligée de niveler et de se mettre plus ou moins (à l'exception des plus élevés) dans la masse. Au fond n'est-ce pas l'impossibilité d'une classe, au sens classique du terme, à se former; il y aurait une domination impersonnelle de l'unité supérieure devenant de plus en plus le capital. A nouveau on aurait l'esclavage généralisé! Ici une certaine convergence avec l'Occident où l'on a, mais avec des déterminations et un contenu différent, la même chose. Pourquoi dire: pas de classe au sens traditionnel du terme? parce que pour parler de classe il faut qu'il y en ait au moins deux; la société est divisée en classes! Voilà pourquoi pour sauver la théorie des classes sous sa forme classique tout le monde sent le besoin de créer une classe qui fasse l'opérateur logique, le complémentaire nécessaire: la bureaucratie.

Dés lors le prénomène de restauration qu'on a connu après diverses révolutions se manifesterait en Chine avec le retour du despotisme asiatique, mais en ayant un autre contenu; et, enfin, il ne faut pas oublier la convergence essentielle entre cela et le despotisme du capital.

On a donc un devenir du capital par l'intermédiaire de la domination du travail. Il y a ainsi des éléments de la domination formelle du capital telle qu'elle se manifesta en Europe: prépondérance du Capital variable, par exemple, prépondérance du travail vivant sur le travail mort. Or, ceci est exacerbé par l'énorme population.

La figure du paysan telle qu'elle a été modelée par les communes et la révolution culturelle (en se méfiant toutefois des informations fournies) apparaît très différente de celle des paysans d'Occident en ce sens qu'il devient prolétaire et paysan; il est salarié et a un lopin de

terre (selon les conditions générales une des figures peut l'emporter). La formation de ces communes n'est-elle pas liée à la résistance communautaire des paysans? D'autre part le kolkhoze lui-même ne participe-t-il pas de ces données?

Maintenant quelques remarques de moins grande amplitude:

— importance de Liu-Chao-Chi dans le grand bond en avant, alors que l'historiographie a souvent présenté le contraire (cf. p. 69,72,85,88);

— énorme mouvement des ruraux vers les villes: fuite devant les mauvaises conditions de vie à la campagne; d'où, réponse des autorités: limiter ce phénomène; empêcher la formation de grandes villes pour éviter les perturbations provoquées dans les campagnes par ces départs massifs;

— empêcher les concentrations révolutionnaires.

En Russie la fixation des paysans dans les kolkhozes freina aussi un mouvement similaire. A l'heure actuelle, encore, il faut accomplir des formalités très compliquées pour pouvoir quitter la campagne (nécessité d'un passe-port). Il y a certain aspects de la kolkhozianisation qu'il faut revoir.

Ici c'est le moment de faire remarquer que ce que Guillaïn considérait comme un acte révolutionnaire conscient, tendant à faire en sorte que la Chine ne fasse pas les mêmes conneries que l'Occident, est en fait un acte contre-révolutionnaire, visant à empêcher l'extension des mouvements révolutionnaires. D'où, les chinois ne feraient-ils pas du réformisme? peur de développer impétueusement un prolétariat et de ne pas pouvoir le contenir, par suite d'une impossibilité immédiate d'intégration. Alors il y a freinage du procès d'expropriation d'autant plus qu'au niveau chinois il y aurait vite des villes de 80 millions d'habitants; comment nourrir ces hommes? nécessité d'un gigantesque travail de construction de routes, de chemins de fer en des lieux précis sans avoir encore organisé un véritable réseau de communications pour tout le pays. Ce que je dis pour la Chine est valable pour l'Inde (de là, à mon avis, cette révolution par le haut comme indiqué au début de cette lettre). Il y a donc un réformisme style japonais. Le Japon n'a pas procédé (plus précisément n'a pas connu) une destruction énorme des rapports sociaux, de telle sorte que les rapports de type féodal ont servi de porte-greffe au procès de production capitaliste. Ce n'est que maintenant que ceci est remis en cause, mai cela a permis la greffe du capital sur la société féodale japonaise (ici cela pose un éclaircissement à donner pour le passage d'un mode de production à l'autre qui peut se faire sans révolution violente).

— Chine et manque de bras au moment de la mise en place des communes et du grand bond en avant; Amadeo avait développé le même point.

« Manquant de tout, les communes se replient sur elles-mêmes; essayent de vivre par leurs propres moyens et ce glissement vers l'autarcie achève de désorganiser la circulation des produits. » p. 87.

Ceci confirme ce qui est dit précédemment sur la tendance à la reformation des unités basales s'autosuffisant. Cependant encore une remarque: s'il n'y a pas d'expropriation, rejet des paysans de leur milieu, donc non séparation draconienne de l'agriculture de l'industrie, il ne peut y avoir un vrai développement du MPC; or la puissance de la population et la peur des troubles inhibent le mouvement de séparation. Mais le capital arrive à refaire unité agriculture-industrie médiatisée par un développement énorme des échanges: première phase; seconde phase (se qui se manifeste surtout aux E.U.) remplacement total des produits agricoles par des produits de synthèse, ex: fabrication de protéines à partir du pétrole; c'est l'industrialisation totale de l'agriculture. En Chine ce dernier stade est impossible à réaliser même avec une intervention massive du capital mondial; ce ne peut être qu'une solution lointaine. Cependant pour être complet il est nécessaire de soulever cela, pour être à même de mieux situer le devenir probable...

L'article de Brune est plus une description qu'autre chose. Il finit sans conclusion, sans remarque essentielle. Il y a une constatation-interprétation: le régime a été ébranlé pour la deuxième fois. Cependant son analyse me confirme dans l'idée que le rôle des paysans sera plus important en Chine qu'en Occident et qu'avec les ouvriers, ils ont joué à un niveau plus élevé un rôle semblable à celui des sans-culottes.

Il me faut revenir toutefois sur l'intégration du prolétariat. Brune et S. Leys (« Les habits neufs du président Mao ») présentent les prolo comme des révolutionnaires assaillis par des gardes rouges lancés par Mao Ze Dong; on parle qu'ils luttèrent pour une augmentation de salaire, etc... Or, je me pose la question suivante: dans les diverses révolutions anti-coloniales, dans la phase d'après la seconde guerre mondiale, on a souvent vu le prolétariat classique, celui des villes, rester impassible alors que la révolte bouleversait le pays et ce n'est qu'à la fin, lors de l'imminence de la victoire de la révolution, qu'ils se rallièrent à elle. Le cas le plus typique est celui de Cuba; mais ce fut vrai aussi en Algérie, et dans tous les pays d'Afrique. On peut dire qu'à ce niveau (surtout en Afrique) ils participaient en fait d'une autre société; ils étaient les prolétaires d'un capital étranger, d'une nation étrangère et pouvaient, dans certains cas, avoir une situation plus favorable; ils pouvaient être totalement déconnectés de la société qu'ils avaient quittée. En abandonnant la brousse ils faisaient un saut; ils atteignaient un nouveau mode de production. Pour la Chine, on ne peut pas dire absolument cela bien que le phénomène du capital soit étranger, c'est-à-dire édifié par des étrangers; dans tous les cas, il se peut qu'il y ait une promotion de la campagne à la ville, qu'il y ait une discontinuité même au niveau mental. Alors il n'est pas impossible que les ouvriers aient défendu une position particulière, comme un privilège. Il y eut au sein d'autres révolutions la tentative des féodaux par exemple de montrer que les bourgeois exploitaient les ouvriers et, ainsi, de les faire opérer pour leur

compte; il se peut que les augmentations de salaires furent démagogie mais que cela a suffi à mobiliser le prolétariat (en effet j'ai lu au sein de la littérature concernant la révolution culturelle que la « clique à Liu » aurait augmenté les salaires; il ne faut pas oublier que ce dernier aurait été lié aux syndicats) ce qui fait que pendant un certain temps on a représenté la révolution culturelle comme lutte campagne-prolétariat; ce n'est que vers la fin que ceci fut escamoté; mais même là une remarque encore: Mao peut bien avoir été « plus paysan » et utilisé les paysans pour reprendre le pouvoir, cela n'empêche qu'il ne peut triompher et faire triompher ces derniers qu'avec une idéologie prolétarienne (cf. rapport au nivellement basal); le prolétariat assumant dès lors un rôle réactionnaire par *blocage* du développement économique-social de la Chine, empêchant la généralisation du système. En effet, des salaires plus élevés pouvaient faire obstacle au nivellement nécessaire tant sur le plan économique qu'idéologique. Je crois que c'est un aspect dont il faut tenir compte. On pense trop: prolétariat=révolution. Or celui-ci peut-être intégré et ceci peut prendre, dans les différentes ambiances historico-sociales des aspects divers. D'autre part ce ne serait pas le seul exemple où le prolétariat bloque un processus: cf. l'action des syndicats étasuniens contre l'automation, leur rôle au sujet de la guerre du Vietnam, de celle de Cuba, leur position vis-à-vis de noirs et de la jeunesse. Or, les syndicats n'ont une efficacité que si les prolétaires la leur donnent (à noter que Brune parle d'ailleurs d'un clivage dans la classe ouvrière et la difficulté de son unification. n° 24. p. 77).

A l'appui de ce que je viens de dire, je voudrais faire noter la présence de gardes rouges venant des campagnes, et, en sens inverse: « L'envoi au travail prend l'aspect d'une véritable émigration intérieure qui a déplacé des millions de personnes, en particulier des jeunes venus des villes. Leur implantation au loin peut être faite pour plusieurs années, ou de façon définitive. » Guillain.

En conclusion, il faut nuancer les remarques: il se peut fort bien qu'il y ait une forte activité prolétarienne révolutionnaire, mais on ne peut pas l'envisager à la façon des auteurs précités; d'autre part, je suis persuadé qu'il y eut aussi une importante fraction de la classe qui se heurta aux révolutionnaires, dont les plus virulents furent peut-être parmi les étudiants et les paysans (en tenant compte de ce que recouvre ce mot en Chine).

« Par centaines de milliers, les gardes rouges et les étudiants récalcitrants durent se porter volontaires pour être rééduquées par le travail jusque dans les provinces les plus éloignées: le Sinkiang, en Asie centrale, le Hilungkiang, proche de la Sibérie, la Mongolie, le Yunnan. Comme le dit le rapport Lin Piao « les gardes rouges et jeunes intellectuels étaient partis avec enthousiasme s'installer dans les régions montagneuses et rurales » Guillain. Il est remarquable qu'on ne précise pas l'origine sociale de ces gardes rouges.

Il y a un point intéressant chez Brune, c'est celui du rapport entre le mouvement des Cent fleurs et les mouvements dans l'Est européen surtout le mouvement hongrois de 1956, intéressant surtout parce qu'il pose le rapport car ce qu'il traite ne me convainc pas. Peut-être qu'une étude plus détaillée montrerait la véracité de ce que Brune avance: « Dés lors la révolution hongroise agit comme un puissant accélérateur sur la montée de l'opposition à travers toute la Chine. » p. 86. n° 24.

Brune'escamote la position de Mao (intéressante surtout pour maintenant); on ne sait pas s'il était vraiment pour ou contre le bond en avant et quelle fut sa position lors de l'échec de ce dernier (cf. pp. 101-102. n° 24).

De tous ces articles et des événements postérieurs se dégage une question non résolue: rôle de l'armée: ne jouerait-elle pas celui d'un corps de liaison souvent nécessaire dans ce pays de MPA? surtout lorsque le parti ne « joua » plus. D'ailleurs ce parti lui-même n'est pas le même qu'en URSS et n'a peut-être pas le même rôle. Une armée aussi politisée ayant un rôle aussi imporant, je crois qu'il n'y eut que celle des « têtes rondes » lors de la première révolution anglaise.

...  
 Dans les « Cahiers du Communisme de Conseil » juillet 1969, n° 4, parurent « Thèses sur la révolution chinoise » de Cajo Brendel qui reprend une perspective Pannekoekienne: révolution russe = révolution bourgeoise, le parti est une organisation bourgeoise. Il parle de féodalisme en Chine et n'effectue aucune analyse sérieuse des rapports de production avant comme après la révolution de 1911; il dit seulement que Sun Yat Sen voulait un compromis entre Chine ancienne et développement du monde moderne (là il aurait pu se poser la question du pourquoi de la non réussite des chinois, alors que les japonais parvinrent à un résultat tangible); il décalque la révolution chinoise sur la révolution russe; plus précisément, avant Mao, c'est une copie de la révolution française, après, c'est celle de la révolution russe.

A propos de la commune de Canton:

« Il n'est pas question qu'ils soient entrés en action pour des buts de classe. L'insurrection de Tchang Hai de mars 1927 est une insurrection populaire qui a pour but de soutenir l'expédition militaire de Tchang Kai Chek vers le nord. Que les ouvriers y jouent un grand rôle, s'explique par le fait que Tchang Hai est par hasard la plus grande ville industrielle de la Chine, et qu'environ un tiers des ouvriers y habitent. Le caractère du mouvement n'est pas prolétarien mais radical démocrate. Tchang Kai Chek l'étouffe dans le sang non parce qu'il craint une variante prolétarienne de la révolution mais parce qu'il méprise le jacobinisme » (ne pas oublier que « C'est la période girondine qui commence avec la défaite de Sun Yat Sen et de la gauche », ceci aux alentours de 1927, ndr). Quant à la soi-disant commune de Canton, elle n'est rien d'autre

qu'une aventure sans perspective provoquée par les bolcheviks chinois qui essaient — sans avoir aucun atout politique — de gagner le jeu qu'ils ont déjà perdu à Wu Han. L'insurrection de Canton de décembre 1927 n'exprime pas une résistance prolétarienne tout comme le Koeng Tsiang Tang (PCC) n'exprime pas des aspirations ouvrières. » pp. 25-28. Il y a une part de réalité là dedans mais quand il dit que c'est pour une « idée, pour des idéaux politiques que le KTS se bat » il déraile ou alors il pêche par un manque d'explications profondes qui pourrait étayer cela.

« La période des "Cent fleurs" est un combat spirituel contre le capitalisme d'Etat. La révolution culturelle qui vient plus tard est, comme nous le montrerons plus loin, un combat entre le parti et la nouvelle classe » (p. 37). Cette nouvelle classe = groupe qu'on peut caractériser comme des "managers", qui a une puissance financière, qui dispose des produits de la production industrielle (de la nourriture et des marchandises) et qui peut fixer (évidemment) le volume des salaires et des avantages fiscaux. » (p. 51).

Il explique donc la révolution culturelle par une lutte, entre cette classe et les couches sociales, pour le parti (et dans ces couches il y a Mao); la perspective est la victoire de la nouvelle classe.

Enfin G. Brendel ne pense pas qu'il y ait autre chose qu'une simple coïncidence entre les événements de Hongrie et ceux des Cent fleurs en Chine.

Autres questions:

La colonisation des terres vierges au Kazaksthan ne peut pas être considérée uniquement comme ayant été nécessitée par la crise agraire des années 60 (début) mais, déjà, par le conflit soviéto-chinois; en effet cette province se trouve juste à proximité du Sinkiang où les chinois ont leur industrie nucléaire, militaire.

D'autre part, il semble bien que la crise de 1929 profita à l'URSS, est-ce qu'une chose similaire ne peut pas se produire pour la Chine? La crise monétaire 68-71 n'a-t-elle pas facilité le rapprochement USA-Chine? On voit alors que la question de l'Asie ne peut être envisagée uniquement dans ses limites géographiques.

Enfin la montée de l'Inde et la possibilité — indiquée au début de cette lettre — d'une révolution par le haut, phénomène qui ne peut pas être limité à l'Inde proprement dite, car dès maintenant la secousse de la guerre provoque une nécessité similaire au Pakistan et au Bengla Desh; d'autre part il y a le mouvement de Ceylan qui impose un réformisme, si les dirigeants veulent conjurer la révolution.

Ce qui est sûr c'est que l'indépendance du Bengla-Desh ne résoud rien, sinon de réduire pour un moment l'agitation naxaliste et celle des différentes tribus du nord de l'Inde, la question du Bengale semble bien être unitaire, c'est-à-dire englober la partie hindoue. Mais je préfère arrêter

ces considérations ici c'est superficiel. Tout ce que je puis dire c'est une intuition que désormais le mouvement révolutionnaires est en acte (révolution en tant que remise en question de l'antique statu quo) et que, finalement la société hindoue a peut-être reçu un ébranlement tel qu'elle ne puisse plus se rééquilibrer dans son ordre ancien.

Encore un point tout de même: l'URSS joue un grand rôle dans ces pays et on doit se demander dans quelle mesure elle n'est plus apte à conserver une grande influence dans la péninsule indochinoise, ce qui expliquerait ce forcing en Inde, et, corrélativement, l'essai d'encercler la Chine pose l'alliance avec le Japon! Mais le plus important c'est la question intérieure: peut-on considérer les mouvements d'opposition en URSS comme étant le point de départ de la révolution comme Marx considéra la convocation des nobles par le tsar comme le début de celle-ci au siècle dernier. Si oui on comprend bien l'engrenage à l'extérieur, la fuite en avant qui caractérise la Russie.

...  
 Dans un autre domaine, je voudrais indiquer quelques remarques qui furent faites à Paris, au sujet de l'Allemagne. On a dit que Lénine s'était illusionné sur le fait que la reconstruction de l'Allemagne serait celle du prolétariat; on a indiqué aussi le rôle de la S.D dans l'avènement du fascisme; plus précisément, la S.D soutenue par les étasuniens se propose justement de réaliser pleinement le capitalisme organisé dont parla Hilferding et, soi-disant à partir de là, d'arriver au socialisme; la faillite de la S.D est triomphe du nazisme, en même temps que la défaite des étasuniens (cf. la lutte contre le capital étranger effectuée par les nazis), les bolcheviks avons-nous dit eurent tendance à soutenir les nazis et ce n'est qu'au dernier moment qu'on eut le heurt (d'autre part après 1933 la Russie flirtera à nouveau avec Hitler). Ces contradictions est-ouest affectaient l'Allemagne entière, aujourd'hui les contradictions sont extériorisées avec l'existence des deux Etats allemands. Mais, n'existent-elles plus? non, on a justement le mouvement nécessaire à leur manifestation; simultanément il ne peut pas y avoir un néo-nazisme. Mais alors la question intéressante est justement celle-ci: est-ce que étasuniens et russes ne s'illusionnent-ils pas avoir résolu la question en divisant l'Allemagne? Le deux Etats allemands sont des puissances industrielles de première importance et il est clair déjà dans le déroulement des événements mondiaux que la poussée allemande de l'avant-guerre s'est encore renforcée; n'y aurait-il pas tendance à l'unification? Il est certain que cela ne peut pas se poser dans les termes anciens, ni même que cela se posera nettement et clairement, mais ce sera un « problème » qui pourra venir offusquer la compréhension de la situation.

*Jacques*

## REMARQUES

La lecture postérieure de « La bureaucratie celeste » N.R.F. 1968, d'Etienne Balazs confirme qu'il n'y a pas de classe en Chine, surtout pas de bureaucratie-classe. Toute l'analyse du rôle, de l'importance de la couche des mandarins lettrés, de ses rapports avec le fils du ciel est remarquable, mais ne permet pas de dire que ceux-ci forment une classe. L'auteur met en évidence le caractère de totalité organique de la société chinoise, sa dimension totalitaire où rien ne peut s'individualiser. Le fils du ciel lui-même est soumis à la même dure loi. Il est rappelé à l'ordre s'il commet la moindre faute. C'est la communauté autonomisée qui fonde la vie des chinois, théorisée de façons diverses par les confucianistes, les légalistes qui mettent en avant le droit de retirer le mandat celeste. C'est la communauté despotique, autonomisée qui domine et qui gère. Pas simplement la communauté immédiate matérialisée par une génération donnée, mais la communauté en tant qu'ethnie pérennante; ce dont témoignait fortement le culte des ancêtres qui prouve en même temps qu'il n'y a pas de religion chinoise; culte qui ne semble par avoir été remis en cause avant la révolution du début de ce siècle.

Le corollaire est que l'Etat ne s'autonomise pas à cause des rapports particuliers entre le fils du ciel et la couche des mandarins lettrés. Le fils du ciel représente la communauté et il n'y a pas besoin d'une autre médiation.

Les mandarins lettrés semblent former l'élément déterminant parce qu'ils matérialisent-personnalisent la ratio de la communauté despotique. En fait, ils sont tout autant dominés que dominateurs. Une remarque de Balazs (p. 144) éclaire bien cet aspect:

« Or les fonctionnaires lettrés sur qui repose l'administration de l'empire, fondé par le "Premier Empereur" "Quin Shihangdi" (221-210 av. J.C.) et continué par la dynastie des Han, sont en général aussi des propriétaires. Seulement, et c'est très important pour la compréhension de la Chine impériale, la source de leur pouvoir n'est pas la propriété privée mais la fonction, dont l'exercice effectif détermine les privilèges. »

D'autre part, il relève une autre donnée capitale: l'opposition des mandarins aux grands propriétaires fonciers dont l'accroissement de puissance ruinerait l'empire.

Le MPA n'était pas opposé à un développement du commerce dans la mesure où celui-ci pouvait être contrôlé par l'Etat-communauté, l'Etat représentant de la communauté. D'où sa floraison avant l'arrivée en force des européens dans le sud-est asiatique. Mais cet Etat était un gros obstacle dans la mesure où il inhibait l'autonomisation de l'individu; de là l'impossibilité de l'essor du commerce sinon en tant que simple intermédiaire. Comme disait Marx l'argent n'est pas parvenu à sa troisième fonction qui implique qu'il tende à s'emparer et à dominer les extrêmes qu'il mettait en relation.

Divers éléments pouvaient se développer dans le cadre du MPA jusqu'au moment où cela devenait invivable, provoquant une espèce d'engorgement du système accélérant un processus de décomposition dont on ne pouvait sortir qu'à la suite d'une révolte puissante qui balayait tout et permettait de redémarrer sur les mêmes bases. Rajeunissant le système, la révolte pouvait venir réellement de la base où être lancée par le haut (comme en grande partie la révolution culturelle). Le MPA était une impasse. Cela explique également l'énorme difficulté d'implantation du MPC en Chine. Comme je l'ai déjà affirmé, il ne peut réussir cette dernière que dans la mesure où il a convergence dans la réalisation de la communauté despotique.

La position des mandarins lettrés dans la communauté du MPA nous fait comprendre pourquoi il n'y a pas eu d'intelligentsia en Chine; pourquoi aucun populisme n'y était possible.

Le livre plus récent de Simon Leys « Ombres chinoises » Ed. 10/18, 1974, apporte une autre confirmation à la thèse soutenue dans la lettre qui précède. Relevons, en particulier, ceci:

« s'il est vrai que l'univers chinois a toujours représenté les caractères d'une entité organique, *ce n'est qu'à dater de l'époque des Ming que cette civilisation de la totalité a commencé à se faire totalitaire.* » (p. 304)

Or, ce qui est intéressant c'est que Balazs situe approximativement durant le règne de cette dynastie (1368 à 1644) les origines du capitalisme chinois. Sans entrer pour le moment dans une étude sur la validité d'une telle affirmation, sur le plan historique et sur le plan économique (parler du capitalisme pour la Chine!), je veux signaler ce point car il est essentiel pour la compréhension de la Chine actuelle.

En outre, il est possible de considérer avec Simon Leys que l'orthodoxie communautaire est posée comme moyen de sortir de l'animalité, que les mandarins étaient les garants de celle-ci (maintenant les hommes du parti; ceci a une certaine similitude avec l'URSS). Quand il n'y a par orthodoxie, il y a chaos, anarchie, etc... Il faut reformation de l'unité supérieure, restructuration de la communauté despotique pour que réapparaisse la civilisation.

Le thème de la « sortie de l'animalité » est peut-être encore plus important en Chine qu'en Occident. Il faudra y revenir.

Le livre de Pasqualini, enfin, « Prisonnier de Mao - Sept ans dans un camp de travail en Chine » Ed. Gallimard. 1975 apporte, à partir de l'étude d'une autre réalité, une pleine confirmation à la thèse de la communauté despotique autonomisée.\*

Ces quelques remarques simplement pour indiquer que l'étude de la Chine telle qu'elle est annoncée dans le n° 2.II. 1972 (cf. « Aperçu

---

\* D'autres confirmations nous les trouvons dans l'enthousiasme pour ainsi dire unanime que la Chine suscite chez les chrétiens à la recherche de la communauté que l'Eglise n'est plus capable de leur fournir!

sur les travaux ultérieurs: de la négation à l'affirmation ») est en cours, mais qu'il faudra beaucoup de temps pour qu'on puisse produire quelque chose de convenable. (Camatte. Novembre 1975).

\* \* \*

Le 20.01.72

Cher Jean-Louis,

Dans un livre de L. Coletti: « Il marxismo e Hegel » Bari 1969, j'ai trouvé une tentative de réfutation de l'objection de Böhme-Bawerk, marginaliste. Il expose d'abord l'objection de B.B.:

« En traitant de la valeur d'échange qui est un rapport entre les choses échangées et donc une valeur relative, Ricardo et après lui Marx, ont commis l'erreur « typiquement scolastique » de supposer — derrière la valeur d'échange — une valeur réelle, non relative mais absolue, c'est-à-dire existant dans les choses mêmes mises en rapport. En d'autres mots Ricardo et Marx ont oublié qu'étant un rapport la valeur d'échange ne pouvait pas avoir une existence propre, elle ne pouvait être valeur réelle, existant à la différence des valeurs d'usage ou « utilité » mises en rapport. De là l'erreur d'identification de la valeur qu'ils ont commise ».

Coletti rappelle justement que Marx reprochait à Ricardo que la valeur existait et qu'il n'y avait pas seulement la forme: la valeur d'échange (à ce sujet il est curieux de constater que le socialiste Graziadei faisait même reproche à Bordiga que B.B. à Marx); Coletti fait de magnifiques citations sur la valeur en procès, mais il ne répond pas à la critique en la disséquant, donc et allant à l'intérieur d'elle. Il se contente de dire: « Cette société des marchandises et du capital est, donc, la métaphysique, le fétichisme, le monde mystique; elle l'est bien avant que ne le soit la logique de Hegel. » Puis:

« L'objectivité de la valeur est une objectivité immatérielle; cette objectivité n'existe pas, justement comme n'existe pas l'âme immortelle du chrétien. »

Et il se fonde sur une citation de Marx qui parle d'un monde purement imaginaire de la marchandise, c'est-à-dire purement social.

Le point important est qu'il ait compris que le renversement, le fameux Hegel sur la tête, existe dans la réalité, donc que la question ne peut pas se résoudre sur le plan de la philosophie mais dans la praxis d'où l'affirmation de Marx: le prolétariat réalisateur de la philosophie, etc... Mais Coletti ne l'aborde pas.

Cependant il n'a opposé qu'une affirmation à une autre. Il existe bien une question de la valeur relative; celle-ci fut importante pour le mouvement de la valeur et elle s'est développée corrélativement à la valeur équivalente; il faut donc expliquer le mouvement d'autonomisation

de la valeur d'échange qui seul permet la réalisation de la valeur absolue, cette objectivité immatérielle dont parle Colletti (bien que sa comparaison avec l'âme du chrétien ne me satisfasse pas).

Cependant avec le développement du capital, avec la formation de la loi des prix de production, il y a une certaine relativité qui opère; le prix de production est relatif aux quanta à composition organique moyenne et il y a variation avec celle de ces quanta car c'est le capital qui valorise. L'école marginaliste se développe sur une société où règnent les prix de production; le prix est le prix du capital; l'utilité est déterminée par le prix, c'est dont l'utilité du capital. C'est de cette seconde relativité que traite en définitive l'école marginaliste (selon moi!)

Jacques

\* \* \*

Le 17.02.72

Cher Jean-Louis,

« Au contraire si le capital produit naturellement du profit, s'il fonctionne comme un automate, toute limite qualitative est supprimée et la production du profit paraît suivre les lois d'une progression géométrique. D'où l'ingénieuse découverte par laquelle Price croyait résoudre tous les problèmes de trésorerie des Etats... » J. Rancière « Le concept de critique... » in « Lire le Capital ». I. p. 200 (édition de 1965).

Le gars frôle toutes les questions essentielles et s'enferme parce que son problème n'est pas de comprendre correctement le capital mais celui des conditions d'un discours scientifique, d'une économie politique en tant que science. Voilà pourquoi il effleure l'autonomisation de la forme, l'anthropomorphose du capital, et qu'il pense que Marx inclut dans son espace théorique scientifique les concepts de son espace idéologique, anthropologique, parce qu'il n'est pas parvenu à penser la coupure, à en produire le concept. Voilà pourquoi il ne comprend pas qu'il y a réellement *Verkehrung* = renversement, que je désigne comme anthropomorphose du capital et capitalisation de l'homme, l'homme réifié mais mis en mouvement par le capital; encore une fois il pense que *Entfremdung* = extranéisation qu'il traduit par aliénation n'est qu'une retombée du discours de Marx (p. 196). Il ne peut pas penser le capital comme un être.

Ceci a certes son importance, mais ce n'est pas l'essentiel. Avec le capital fictif le capital semble ne plus avoir que des limites quantitatives, il semble avoir aboli toute limite qualitative; notre volonté de formuler une théorie relativiste non de la valeur mais du capital, correspond à cette nécessité de préciser ce phénomène. Cependant dans la polémique de Marx contre Price, on voyait encore, opérante, la limite donc par

là-même la gènèse d'une contradiction fondamentale, la production de plus-value, donc le rapport du travail nécessaire au travail en surplus; la limite était l'homme dans sa détermination économique, dans sa domestication en tant qu'être du capital; autrement dit ce n'est pas l'homme en tant que totalité vivante qui s'oppose; et il le faisait même passivement, sans conscience, en dépit de lui-même, cela dépend de ses propres caractéristiques biologiques. A l'heure actuelle la limite n'est plus un temps de travail que depuis fort longtemps le capital a dominé, mais l'homme en tant que totalité aussi minable soit-elle à l'heure actuelle. Cela veut dire qu'il faut préciser encore cette question. Dans tous les cas le texte de Rancière est de loin le plus intéressant du recueil. Mais comme je l'ai dit il s'enferme dans une « problématique » et ne peut en sortir parce qu'il veut poser une scientificité de Marx que Marx n'aurait pas pensée alors qu'il s'agit de comprendre comment le capital a dépassé ses limites et par là poser un certain dépassement de Marx, le Marx du marxisme = développement du capital en domination formelle sur la société, ce qu'il faut mettre en liaison avec le réformisme révolutionnaire de Marx, etc. Ce qui pose donc le véritable moment communiste de Marx, synthétiser tous les apports pour penser la domination réelle du capital et son dépassement. C'est-à-dire préciser et étoffer ta conclusion brillante: le capital est discours, le non-dit de son discours est son immatérialité, le contenu un matérialisme qui veut dépasser le mécanisme. Puis pourront se voir les conflits réels...!

Dans cette perspective je te soumetts quelques citations d'un article paru dans « les Temps modernes » n° 209 - Octobre 1963 « Bons et mauvais usages de la théorie des jeux » de Anatol Rapoport (en tenant compte d'un point, selon moi, déterminant: l'ouvrage « Théorie des jeux et comportement économique » parut en 1944 et fut écrit par Von Neumann et O. Morgenstern ce dernier étant un économiste (économétrie!))

« La théorie des jeux, quand on dépasse ses formulations élémentaires et non paradoxales, nous apprend ce que nous devons savoir faire pour appliquer scientifiquement notre intelligence aux conflits humains. Pour analyser scientifiquement un conflit, il faut que nous puissions nous mettre d'accord sur des valeurs relatives (leur attribuer des « utilités »). Là le problème est posé « Il faut que nous apprenions à comprendre (évaluer le classement des valeurs de l'adversaire). De plus pour nous engager dans un conflit ainsi formalisé, nous devons être capables de communiquer (savoir faire comprendre à l'autre de quelle façon nous attribuons des valeurs aux résultats) ». Le second élément essentiel ici c'est le concept d'attribution; rappelons-nous Engels: la société n'attribue plus de valeur! La société post-capitaliste attribuant un quantum de produits à chacun de ses composants. « En même temps il nous faut apprendre ce qu'est la confiance, ou bien nous et nos adversaires perdront invariablement dans les jeux du type Tosca-Scarpia. (double

trahison, n.d.r.» ». Autre élément essentiel: la confiance, dieu a besoin des hommes, c'est-à-dire que le capital doit avoir la confiance des hommes afin de perdurer. « En même temps il nous faut savoir convaincre l'autre qu'il devrait jouer suivant certaines règles, ou même qu'il devrait jouer un jeu différent. Pour convaincre l'autre, nous devons l'amener à nous écouter, ce qui est généralement impossible si nous ne nous écoutons pas nous-mêmes. C'est pourquoi il nous faut apprendre à écouter dans le sens le plus large du mot: faire nôtre pour un moment la conception du monde de l'autre, car c'est seulement ainsi que nous pourrions comprendre ce qu'il nous dit. » pp. 706-707. C'est-à-dire le capital est discours. Tout cela évidemment peut sembler tiré par les cheveux, cependant voici le point de passage où ce qui pouvait sembler fantasmagorique sombre: que sont les DTS et plus spécialement à quoi doivent-ils tendre? pas uniquement à être des éléments de compensation mais des quanta de valeurs relatives, plus précisément de capital relatif permettant de *mesurer* la capitalisation dans des secteurs déterminés. Le jeu, le hasard semblent relever profondément de l'immatérialité, pourtant on mesure. Or, le capital du fait même de son essence, de son concept 1. valeur en procès, 2. capital en procès, a besoin fondamentalement de se mesurer; la mesure est sa représentation achevée parce que (et ce n'est pas une simple figure de style) il est démesure (celle-ci évidemment jugée du lieu de la représentation encore humaine).

Ce sont ces deux éléments: représentation et mesure, qu'il s'agit de bien exposer. D'autre part, cette théorie permet d'expliquer la concurrence telle qu'elle se manifeste dans la période de domination réelle du capital car elle se caractérise par un autre élément: l'industrie de la découverte, l'innovation. Il est très intéressant de constater que recherche et développement ont d'abord pris naissance aux E.U. après le lancement du Spoutnik et que cela s'est ensuite généralisé dans toutes les entreprises importantes (celles qui ne peuvent pas avoir un poste R & D peuvent acheter l'invention à des entreprises spécialisées) et l'innovation est la matérialisation du processus de concurrence. Mais par ce déplacement du domaine militaire au champ économique il y a eu aussi transfert de la stratégie au procès de production total. La stratégie suppose un terrain de manœuvre; celui-ci c'est le marché qui a été intériorisé par le capital; d'où le développement en amont comme en aval du procès de production immédiat de procès de production essentiels pour la domination du marché qui ne peut plus être considéré comme une variable absolument indépendante. D'où l'importance fondamentale, primordiale de l'information (à noter d'ailleurs la façon dont les capitalistes définissent l'invention = une information nouvelle!). Et là encore en faisant une escapade je dirai que c'est encore une confirmation que le capital est un discours!

« Les joueurs d'échec admettent deux philosophies des échecs: jouer l'échiquier, jouer l'adversaire. »

« Jouer l'échiquier appartente les échecs à la guerre psychologique » p. 687.

« On appelle jeux à information complète les jeux de cette catégorie. Dans ces jeux il est impossible d'avoir des secrets militaires. Les échecs en font partie. » p. 689.

« Les jeux ne sont pas tous des jeux à information complète. Le poker n'en est pas un. » p. 689.

« La théorie des jeux montre que, chaque fois qu'un point d'équilibre existe, aucun joueur ne peut obtenir un résultat meilleur pour lui, ou pire pour l'autre. Le résultat est déterminé d'avance, comme au morpion. » p. 691.

De ce point de vue dans les années 68-71 n'est-on pas arrivé à un tel pont de selle?

« Pour y parvenir, la meilleure chose est de renoncer à prendre une décision, et de laisser le hasard décider pour vous. Tirer à pile ou face pour la stratégie à adopter n'est pas, dans ce cas précis, un acte de désespoir, c'est une politique rationnelle. » p. 693. Ceci justement dans les cas où il y a autant de chance d'un côté que de l'autre. Cependant cela implique, encore une fois, il ne faut pas l'oublier, l'acceptation d'un terrain (comme l'échiquier) où il y a compatibilité des informations, donc des décisions. Dès lors il faut définir le terrain même de la révolution. D'autre part, cela implique — lorsque le hasard devient personnage central — que les possibilités du système sont épuisées.

« Ce qui nous pouvons dire, c'est que la théorie des jeux n'a fait que mettre à nu les traits essentiels du conflit stratégique. » p. 694.

Cette remarque aussi est fort intéressante surtout en fonction de ce qui suit: « Qui plus est, le jeu Tosca-Scarpia, et le jeu "partageons un dollar" nous prouvent qu'une décision basée sur l'intérêt personnel peut mener à des catastrophes. » p. 700 (Notons que ces jeux impliquent des coalitions).

« L'histoire de la science nous permettra de comprendre l'importance de la théorie des jeux dans le domaine des décisions et dans celui des sciences sociales. Grâce aux savants, beaucoup d'efforts inutiles ont pu être évités: le fondement de la science, en effet, c'est la formulation catégorique de ce qui ne peut pas être fait. Par exemple, la thermodynamique démontre que les machines à mouvement perpétuel sont impossibles. Les principes de la biologie affirment l'impossibilité de la génération spontanée et la transmission des caractères acquis; le principe d'incertitude assigne des limites absolues à la précision de certaines mesures effectuées simultanément; de grandes découvertes mathématiques ont révélé l'impossibilité de résoudre certains problèmes. »

« Si absolues que soient ces impossibilités, elles ne sont pas absolument absolues: elles ne le sont que dans certains contextes spécifiques. Le progrès scientifique consiste à généraliser les contextes. Ainsi la loi de conservation de l'énergie peut être tournée en convertissant d'autres

formes d'énergie en énergie mécanique. La simple loi de la conservation est violée, mais rétablie dans un contexte thermodynamique plus général. Sous cette forme, elle peut encore être violée en apparence, mais elle est rétablie à nouveau dans le contexte plus vaste  $E=MC^2...$  » 700.

Ceci est important à mettre en parallèle avec la question de la loi de la valeur; cependant et c'est ici le point de rupture essentiel c'est que pour passer au communisme il faut changer de terrain, de champ, donc la loi de la valeur ne peut plus, même seulement en tant que forme, opérer. Car, là est le point important, même si la loi de la valeur du point de vue du contenu n'est plus valable, c'est-à-dire du point de vue du quantum de travail, elle l'est du point de vue de la forme; ceci se manifeste au fond dès le moment où le capital se manifeste: on passe de la loi de la valeur à celle de la valorisation. On a un moment où il y a encore un contenu qui est déterminant d'où la contradiction valorisation-dévalorisation qui implique une forme et un contenu (une matérialité); maintenant, avec la domination réelle du capital, il ne reste plus que la forme, le contenu n'est que formel puisque c'est le capital; on a une loi de capitalisation: comment un certain quantum de capital s'accroît de façon concrète ou fictive mais, dans tous les cas, réelle.

« Pour choisir la meilleure stratégie dans un jeu comportant un point d'équilibre, il faut seulement classer les résultats possibles selon un ordre de préférence. Pour choisir la meilleure combinaison de stratégie, il nous faut graduer nos préférences selon une certaine échelle, analogue à celle de la température. Si l'on ne peut pas attribuer une valeur quantitative aux préférences de cette façon plus précise, il ne saurait y avoir de décisions rationnelles dans un jeu sans point d'équilibre. » pp. 702-703. Il met ceci en action pour la question des guerres chaudes ou froides. Ensuite il montre qu'on ne peut sortir en définitive d'un conflit en respectant les règles de celui-ci car cela pourrait aboutir à une destruction des deux protagonistes, d'où: « La théorie des jeux toutefois l'envisage sous un nouvel angle (l'importance de l'honnêteté, etc... ndr). Elle montre comment l'analyse « positive » des conflits (point de départ de la théorie des jeux) aboutit à une impasse, comment on ne peut éviter les conclusions paradoxales à moins de reformuler la situation dans un autre contexte et de faire appel à des concepts différents, étrangers à cette théorie. La prise de conscience de ces aspects les plus profonds de la théorie des jeux montre que le jeu de poker ne fournit plus le modèle de conflit le plus général ou le plus sophistiqué, ni celui qu'il convient d'appliquer le plus souvent contrairement à ce que présument fréquemment les stratèges professionnels. » p. 705.

Il est important de voir cette prise de position: la morale n'est qu'un moyen de solutionner les conflits sans se mettre sur le plan de ceux-ci, cela implique que l'individu humain s'avoue battu et qu'il fasse

un compromis, la morale doit solutionner tous les conflits. Ici se trouve le contenu « réactionnaire » de la proposition de Rapoport. Sans entrer dans la considération que la morale est toujours celle de la classe dominante, il est important de montrer qu'ici on veut faire agir un élément du passé pour solutionner des conflits actuels. Il faut trouver quelque chose de transcendant en quelque sorte et, de ce fait, cela ne peut aboutir qu'à la mystique et à une mystification; cependant ce qui reste de valable c'est qu'à un moment donné l'évolution du MPC ne peut se produire sans faire appel à des données extra-économiques; par là-même il se met sur un terrain dangereux. Il est dès lors possible de changer de domaine, de poser la production non plus pour le capital, mais pour l'homme; seul ce changement permet de résoudre tous les conflits. Ce point d'impasse du capital, est un point hasardeux dans tous les sens du mot (point qui admet comme dirait Bordiga aucune ou une infinité de tangentes) c'est donc celui d'une irrationalité; car c'est le point de développement d'un autre mode de production qui ne respecte en rien la rationalité de celui qu'il détruit.

Jacques

\* \* \*

Argelés le 27.02.72

Cher Jacques,

« Au contraire si le capital produit naturellement du profit, *s'il fonctionne comme un automate...* »!!! c'est sur cette expression malheureuse de Rancière que nous devons baser notre accusation contre lui. Le capital n'est jamais apparu et n'a jamais été un automate et maintenant moins que jamais! Le capital est doué d'intelligence, il s'est approprié, intériorisé l'intelligence des hommes et à ce titre il diffère totalement de l'automate qui ne peut être que logique. Mieux! le capital produit l'intelligence en ce sens que sous ce terme il désigne et développe chez l'individu une « qualité » qui n'est qu'un « possible » du cerveau. Pour l'individu réifié seule l'intelligence est valeur; la rentabilité de ce même individu se mesurera en dernière instance en sa possibilité de concevoir dans sa tête le capital sur un mode toujours plus large!

Une affirmation importante: *le capital réalise la philosophie de Hegel!*

Dans le capital la valeur apparaît comme étant l'idée absolue de Hegel. Aussi doit-on retrouver dans le discours du capital l'affirmation selon laquelle le développement des forces productives n'est que le reflet du développement de la valeur en soi (l'idée!) qui s'était aliénée dans les choses (marchandises). Dans sa forme dernière de capital fictif le capital permet la conscience de soi achevée de la valeur. La substance de la valeur n'est que cette conscience de soi, le valeur est l'idée absolue se réfléchissant en elle-même!! En tant que rapport social, le capital est le moyen de cette réflexion puisqu'elle s'opère d'individus

à individus qui forment d'autre part la conscience sociale, la conscience de *soi* de la valeur. Ceci n'est certes pas l'affirmation de la réalité objective de la valeur, ce n'est que l'expression de la forme en laquelle elle est vécue par le cerveau *pensant et se représentant* de l'individu réifié du capital; ce qui est pur produit du cerveau, pure représentation, apparaît comme révélation d'une idée absolue.

Bien sûr Marx produit théoriquement le renversement, mais Hegel dit la réalité du capital, car le capital ne peut lui-même réaliser pratiquement ce renversement. Là est la « coupure »!

Thèse 2 sur Feuerbach: « La question de savoir si la pensée peut aboutir à une vérité objective n'est pas une question théorique mais une question *pratique*. C'est dans la pratique qu'il faut que l'homme prouve la vérité, c'est-à-dire la réalité et la puissance, l'en deçà de sa pensée. La discussion sur la réalité ou l'irréalité de la pensée, isolée de la pratique, est purement scolastique. »

Si nous remplaçons « pensée humaine » par conscience de soi de la valeur, nous avons la clé de l'autonomisation de la forme; c'est dans la pratique que le capital a prouvé la vérité de la valeur c'est dans la pratique qu'il a prouvé sa réalité et sa puissance. Le communisme sera la pratique de l'Homme, le capital n'est que la pratique de l'homme réifié.

Parce que Hegel théorise l'illusion que fait naître le capital, c'est sans doute à partir de Hegel qu'il est le plus facile de saisir le mouvement général de l'autonomisation de la forme au niveau de la représentation; c'est en ce sens que je tente de lire la Phénoménologie de l'Esprit...

De tout ceci il ressort que je désigne la valeur comme sujet du développement et à ce titre je me dois d'affirmer que notre volonté est de formuler une théorie relativiste non du capital mais de la valeur. Le capital ne reste que la forme et parce que la substance est conscience, cette forme est discours: le discours étant bien la seule forme immédiate sous laquelle s'exprime la conscience. Il ne faut pas toutefois en conclure hâtivement que nous sommes en désaccord sur un point fondamental mais plutôt que nous commettons la même erreur: vouloir formuler une « théorie » relativiste de n'importe quoi! Formuler des théories est le propre du capital discours! et en cela nous sommes bien d'accord: « Ceci est important à mettre en parallèle avec la question de la loi de la valeur; cependant, et c'est ici le point de rupture essentiel, c'est que pour passer au communisme, il faut changer de terrain, de champ, donc la loi de la valeur ne peut plus, même en tant que forme seulement, opérer. » Le terrain à partir duquel nous pouvons *affirmer* le communisme n'est certainement pas celui de la logique et de la raison pure car ce sont là deux catégories caractéristiques du discours du capital, un tel terrain est celui de la polémique! c'est effectivement le

champ d'application de la stratégie de la théorie des jeux. Notre terrain serait plutôt celui des Manuscrits de 1844, c'est-à-dire du Marx qui n'a pas fini de poser des problèmes aux idéologues du capital: le Marx « jeune », le Marx « hegelien », le Marx « d'avant la coupure » etc... pour nous il s'agit du géant Marx bien campé dans la société du capital mais dont le haut du corps émerge dans le communisme, d'où son discours qui semble une profession de foi.

Mon problème est peut-être purement métaphysique mais il n'en reste pas moins qu'il a des répercussions importantes, notamment en ce qui concerne la rédaction de ce travail que tu attends avec impatience. Je répugne à utiliser un raisonnement par trop mathématique qui en fait n'aboutit à rien de véritablement révélateur du communisme. Le problème acutellement n'est pas tant d'être « révolutionnaire » mais d'être communiste! C'est le seul moyen de nier le capital.

*Jean-Louis*

\* \* \*

Le 13.07.72

Cher Jean-Louis,

...le capital réalise le moment positif, l'affirmation, en devenant capital fictif; ce faisant il va au-delà des limites et englobe le mouvement négatif. Nous devons souhaiter et aider la reformation du mouvement négatif qui en quelque sorte détruira l'affirmation, donc annihilera la mystification mais risque, s'il reste sur ce terrain, de demeurer un mouvement purement passéiste ou en suspens, attendant que quelque chose, un imprévu, vienne cristalliser son affirmation, lui permettre de dépasser le mouvement dialectique; voilà pourquoi est-il nécessaire, simultanément, de poser le positif: l'affirmation. A la fictivité du capital s'oppose la réalité du communisme, mais ici le terme de réalité a une connotation de anti-mystification, anti-fétichisme. En un autre sens on peut dire que le mouvement du capital réalise l'irrationnel et que donc il est la folie généralisée et dans sa démesure, une paranoïa. Je n'emploie pas le terme de réalité dans le sens classique car, à mon avis, la fictivité du capital est réelle...

*Jacques*

\* \* \*

Argeles le 21 Septembre 1972

Très cher Jacques,

Le problème que je pose est le suivant:

Sur une période déterminée du développement du capital quel est le devenir d'un capital unitaire K:

1° si sa valorisation est maximum, c'est-à-dire si aucune limite ne lui est imposée dans son accumulation,

2° si sa valorisation est limitée par le nombre des ouvriers disponibles sur le marché (le manque de débouchées est quasiment inclus dans ce dernier cas).

Dans cette étude la notion de dévalorisation est déterminante. La structure du calcul est la suivante:

K est déterminé d'après l'équation différentielle

$$dK = \frac{V}{T} \left(1 - \frac{1}{P}\right) dt - \frac{K}{P} dP \quad (\text{cf Dévalorisation 1970}) (*)$$

mais comme je le remarquai déjà cette équation ne rend pas compte de la valorisation du  $dK$  (incrément), aussi, pour l'étude du premier cas considéré, il est nécessaire d'introduire le nombre d'ouvriers, considéré comme fonction du  $K$  déjà accumulé et de la composition organique du capital  $G$ ; le nombre d'ouvriers ( $x$ ) est déterminé de la manière suivante:

Soit  $k$  le capital productif  $c + v$  nécessaire pour un ouvrier, le nombre d'ouvriers  $x$  nécessaire à la valorisation maximum de  $K$  sera évidemment  $x = K/k$  mais:

$$k = c + v = Gv + v \text{ soit } k = (G + 1)v$$

mais d'autre part d'après (2) (cf Invariance n. 2-II p. 46)  $v = \frac{V}{P}$  donc:

$$x = \frac{K P}{(G + 1) V}$$

d'où la valorisation maximum de  $K$ :

$$dK = \frac{V}{T} \frac{K P}{(G + 1) V} \left(1 - \frac{1}{P}\right) dt - \frac{K}{P} dP$$

Mais dans cette équation  $P$  et  $G$  sont tous deux fonction de la variable  $t$  et si le problème est résolu en ce qui concerne  $P$  en posant  $P = A t^i + 1$ , le problème reste entier en ce qui concerne  $G$ . Toutefois, je peux montrer que  $G$  croît proportionnellement à  $P$ , c'est à dire que tout accroissement de  $P$  entraîne un accroissement proportionnel de  $G$ ; d'autre part, il m'est apparu très clairement que ce  $G$  qui m'était jusqu'à maintenant assez indéfinissable, ne représentait spécifiquement pas autre chose que la division sociale du travail! c'était trop simple pour le voir immédiatement; (ceci apparaît d'ailleurs clairement dans l'expression

(\*) Cf. également: *Invariance* n° 2. Série II. p. 47.

$M_p = M_c \frac{G}{P}$  de la reproduction). Pour cette raison je considère que

$G$  varie plus que proportionnellement à  $P$  au cours du développement historique du capital et je propose la forme générale d'évolution de  $G$ :

$G = a P^2 + b$  et comme  $G$  doit être nul pour  $P = 1$  il vient:  
 $G = a P^2 + 1$ .

En remplaçant  $P$  par  $At^i + 1$  et  $dP$  par  $iAt^{i-1} dt$  l'équation devient:

$$dK = K \left( \frac{At^i}{G + 1} - \frac{iAt^{i-1}}{At^i + 1} \right) dt \quad (\text{avec } T \text{ et } V \text{ égal à l'unité}) \text{ qui a}$$

pour solution:

$$K_b = K_a \frac{P_a}{P_b} e^{\int_{t_a}^{t_b} \frac{At^i}{G + 1} dt} \quad (\text{avec } e = 2,718)$$

équation dans laquelle une intégrale est encore à résoudre.

Nous pouvons déjà considérer qu'une partie de la plus-value est consommée improductivement, nous introduisons alors un facteur  $T_{acc}$ , taux d'accumulation, dont la valeur sera comprise entre 0 et 1; l'équation différentielle devient:

$$dK = K \left( T_{acc} \frac{At^i}{G + 1} - \frac{iAt^{i-1}}{At^i + 1} \right) dt$$

d'où la solution intégrale:

$$K_b = K_a \frac{P_a}{P_b} e^{T_{acc} \int_{t_a}^{t_b} \frac{At^i}{G+1} dt} \quad (e = 2,718)$$

avec  $P_a = At_a^i + 1$  et  $P_b = At_b^i + 1$ ;

Dans cette dernière forme on constate que si le taux d'accumulation est nul il reste:

$$K_b = K_a \frac{P_a}{P_b}$$

qui correspond à l'équation (21) cf. Invariance n. 2-II p. 46.

J'ai mis au point un programme général de calcul sur la loi de la valeur ayant pour base l'équation ci-dessus.

Les résultats calculés sont les suivants:

Pour chaque  $t$ :

P (productivité)

K (capital réel)

G (composition organique du capital réel entièrement considéré comme capital productif)

$x$  (nombre de producteurs)

$\pi'$  (taux de profit)

avec option (!)

Mc (moyens de consommation)

IIc

IIv

IIpl

Mp (moyens de production)

Ic

Iv

Ipl

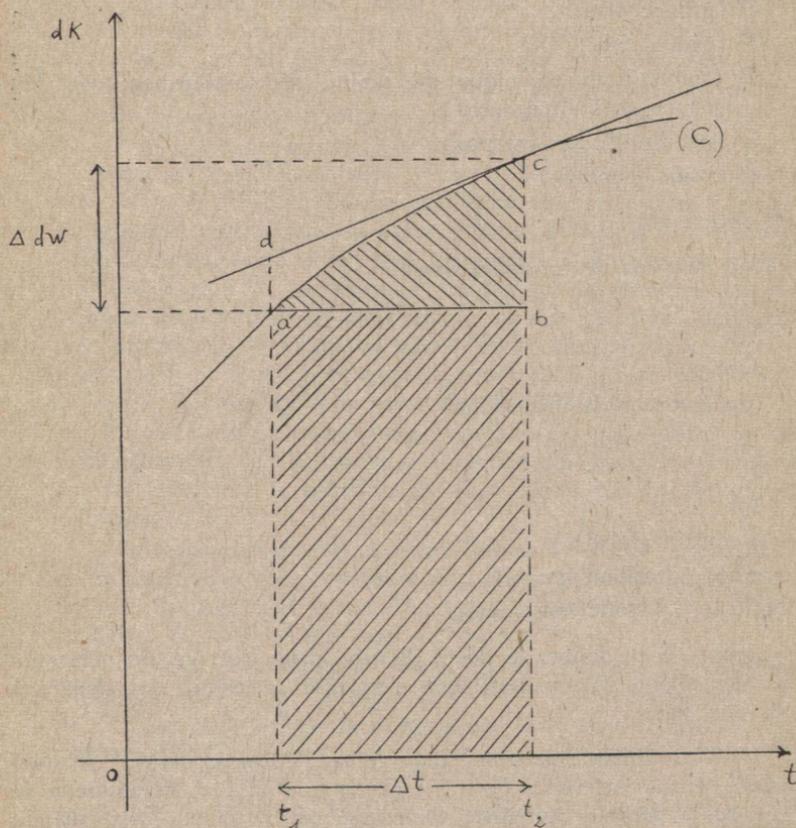
$\pi$  (profit global)

$\pi$  acc (profit accumulé)

et enfin  $\pi C$  (profit consommé).

Avant de te donner le détail de ces calculs (ce qui est nécessaire pour contrôler) voyons comment s'organise le calcul des deux cas posés plus haut:

1°) *Valorisation maximum*: Dans ce cas j'utilise la dernière solution intégrale,  $t$  pouvant varier de 0 à  $t$  ou de  $t_a$  à  $t_b$ ;  $t = 0$  représente le début de la période capitaliste caractérisé par  $p = 1$ , étant entendu que ce  $t = 0$  est une borne théorique et non représentatif d'un moment historique réel. Si l'année est utilisée comme unité de temps le capital est alors exprimé en années de travail. Année travail d'un ouvrier matérialisé et le taux de profit un taux de profit annuel; Mc correspond dans ces conditions au produit annuel, soit PNN. Toutes les valeurs calculées sont des valeurs instantanées; ainsi le taux de profit calculé au point  $t = 60$  par exemple n'est pas le taux de profit vraiment réalisé au cours de l'année 59 à 60 mais le taux de profit qui aurait été réalisé dans l'année si la production (ou valorisation) s'était effectuée dans l'année sur les mêmes bases que celles calculées précisément pour  $t = 60$ ; c'est ici le résultat de notre calcul « analytique » qui d'ailleurs diffère très peu de la réalité; voici une explication graphique de ce phénomène:



soit C la courbe représentative de  $dK = f(t)$ , (soit notre équation différentielle de départ). L'accroissement du K ou valorisation entre  $t_1$  et  $t_2$  est exactement égal à la surface  $t_1 t_2 a c$ ; le taux de profit entre  $t_1$  et  $t_2$  sera donc la surface  $a t_1 t_2 c$  divisée par K de  $t_1$ ; le calcul exact de  $\pi'$  exige donc le calcul d'une intégrale supplémentaire, soit

$\int_{t_1}^{t_2} f(t) dt$ ; si la période sur laquelle le taux de profit est calculé est

d'une année  $t_1 = t_2 - 1$ ; la programmation du calcul est alors plus

compliquée et je me contente pour le moment d'assimiler la ligne ac à une droite dc tangente à la courbe au point  $t_2$  (dérivée de  $f(t)_2$ ). L'erreur est représentée par la surface adc qui en pratique est très petite par rapport à  $t_1 t_2 a c$  pour  $t_2 - t_1 = 1$ . L'erreur est par excès si la concavité de la courbe est tournée vers le bas, par défaut dans le cas contraire. (Ces remarques sont également valables pour le second cas).

2°) *Limitation du nombre des ouvriers disponibles sur le marché du travail.* Pour traiter ce cas je fais la supposition suivante: au temps  $t_A$  de la vie du capital K le nombre des ouvriers productifs devient constant, il n'y a donc plus valorisation de l'incrément dk; le calcul s'effectue donc en deux temps, un temps pendant lequel la valorisation est maximum et un temps pendant lequel la valorisation est limitée. Soit l'intervalle de calcul:  $t_a t_b$  dans lequel  $t_a < t_A < t_b$  avec  $t_A =$  temps à partir duquel le nombre d'Ouvriers est constant. Sur l'intervalle  $t_a$  à  $t_A$  le capital  $K_a$  sera devenu:

$$K_A = K_a \frac{P_a}{P_A} e^{T_{acc} \int_{t_a}^{t_A} \frac{At^i}{G+1} dt}$$

(le A de  $At^i$  est  $\neq$  de A de  $t_A$ )

Ceci en accord avec notre premier cas. Sur l'intervalle  $t_A$  à  $t_b$  le calcul est différent et il faut appliquer la solution intégrale de la première équation différentielle donnée plus haut sans oublier le nombre fixe d'ouvriers  $x_A$  soit:

$$dK = x_A T_{acc} \left(1 - \frac{1}{P}\right) dt - \frac{K}{P} dP$$

dont la solution est: (intégration de Lagrange)

$$\text{pour } t_a \leq t \leq t_b \quad K = \frac{T_{acc} x_A}{i+1} \left( \frac{At^{i+1} - At_a^{i+1}}{At^i + 1} \right) + K_A \frac{P_A}{P}$$

Il serait certainement intéressant de traiter également le cas d'une diminution du nombre des ouvriers mais là il n'existe aucun cas mathématiquement et logiquement caractéristique alors nous verrons plus tard.

Finalement les résultats fournis par le programme sont les suivants: (dans l'ordre d'impression)

P (productivité) =  $At^i + 1$  ou A et i sont les paramètres

A = environ 0,01 et i = environ 1,2

K (capital) = défini comme décrit ci-dessus

G (composition organique) =  $\alpha P^2 - 1$

$\alpha$  est un paramètre qui vaut environ 0,25

$$x \text{ (nombre d'ouvriers)} = \frac{K P}{G + 1}$$

(je n'ai pas jugé utile d'arrondir le nombre d'ouvriers car au bout de quelques années l'erreur est déjà inférieurs à 0,01%)

$$\pi' \text{ (taux de profit)} = \frac{dK}{K} \text{ (valeur instantannée au temps } t).$$

Pour n'importe quelle valeur du temps  $t$  le programme peut fournir sur demande:

$M_c$  (moyens de consommation annuels si  $K$  est le capital productif social)  $x$  (si  $t$  en années) car  $M_c = I_v + II_v + I_{pl} + II_{pl} = x.V$  avec  $V = 1$ ;

$II_c, II_v, II_{pl}, M_p, I_c, I_v, I_{pl}$  calculés à partir de la formule générale de la reproduction

$$\pi \text{ (profit global)} = I_{pl} + II_{pl}$$

$$\pi \text{ Ac (profit accumulé)} = \pi \text{ Tacc (Tacc = taux d'accumulation)}$$

$$\pi \text{ C (profit consommé)} = \pi - \pi \text{ Ac.}$$

Ces derniers résultats ne sont intéressants que pour une étude statique de la production au temps  $t$ .

Les résultats les plus intéressants sont évidemment ceux qui concernent l'évolution du taux de profit. Je te joins à ce sujet un graphique qui représente la variation du taux de profit (trait plein) lorsque le capital peut se valoriser librement de l'année 0 à l'année 200; il est remarquable de constater que dans les conditions les meilleures de la valorisation le taux de profit atteint rapidement un maximum, vers l'année 60 puis décroît. Cette courbe du taux de profit ne dépend pas du capital initial  $K^0$ . La courbe en trait pointillé qui prend naissance à l'année 50 représente l'évolution du taux de profit lorsque le nombre d'ouvriers ne peut plus croître; la chute est quasi catastrophique, le taux tend vers zéro. Si le nombre d'ouvriers diminuait, il ne fait aucun doute que le profit serait négatif.

Plus remarquables encore sont les valeurs atteintes par le capital et le nombre des ouvriers. Dans la bande n° 1 par exemple le capital initial est de 100 au temps  $t^0$ , le nombre d'ouvriers est évidemment 100; au bout de 40 années ce capital est déjà devenu 8,5 millions ( $8,53736 \dots \times 10^6$  sur la bande — car le dernier nombre représente la puissance de 10 par quoi il faut multiplier le premier nombre, il ne serait pas possible sans cette notation de faire rentrer les nombres trop élevés sur la bande), le nombre des ouvriers atteint le chiffre de 10,6 Millions! 20 ans plus tard  $K$  atteint 2,8 Millions de Millions!!! et le nombre d'ouvriers nécessaires 3,46 M de M!!!! Toujours en années travail d'un ouvrier.

Le cas de la valorisation maximum est donc un cas impossible sur une longue période et le nombre nécessaire d'ouvriers dépasse toujours le nombre d'ouvriers disponibles. Sur les bandes 2, 3, 4 les conditions sont identiques sauf en ce qui concerne le taux d'accumulation  $T_{acc}$  qui est respectivement de 0,75, 0,5, 0,25; le taux de profit suit la même évolution mais les valeurs atteintes par le  $K$  et le nombre d'ouvriers diminue.

La bande 5 est celle qui m'a permis de tracer les courbes. Au temps  $t = 50 = t_A$  le nombre maximum d'ouvriers est atteint. Dans ce calcul  $\alpha$  est de 0,5 plutôt que 0,2 dans les autres exemples (il s'agit du  $\alpha$  de l'équation  $G = \alpha P^2 - 1$ ), il s'en suit que le nombre d'ouvriers croît moins vite que le capital.

Il va sans dire que le calcul à la main de ces résultats demanderait plusieurs mois sinon plusieurs années! Sur la bande n° 6 tu remarqueras au temps  $t = 120$  l'ensemble des résultats sur le procès de production.

Il me reste donc maintenant à mettre ce programme au point et surtout à rédiger un organigramme suffisamment simple pour que chacun d'entre nous puisse se servir du programme si c'est nécessaire.

...

*Jean-Louis*

\* \* \*

(Afin que le lecteur puisse comprendre le plus nettement possible l'exposé contenu dans la lettre de Jean-Louis, nous publions un texte inachevé de celui-ci, sans titre, qui devait reprendre tout le travail antérieur (en particulier ce qui fut publié dans *Invariance*) et donner les conclusions fondamentales déjà, brièvement indiquées à la fin de l'article du n° 2.II. sur le dépassement de la loi de la valeur).

#### *Question de méthode:*

Nous ne nous défendons pas d'employer ici une méthode typiquement structurale pour présenter le système qui semble seul répondre au modèle que Marx a pu se donner du capital régi par la loi de la valeur. Même si par ailleurs nous nous opposons au structuralisme, notamment en ce qui concerne ses ouvertures dans le champs philosophique (!), nous lui reconnaissons une efficace certaine en ce qui concerne la réalité actuelle du Capital: une représentation tentant de se saisir elle-même dans sa totalité, la tautologie achevée dans la représentation. Le non-dit du projet scientifique de Marx n'est-il pas justement le structuralisme de Levi-Strauss contenant également le structuralisme de Von Neumann?

Notre projet n'est pourtant pas une application magistrale du structuralisme au marxisme mais simplement l'exposé des conséquences mathématiques du modèle « mathématique » implicite dans toute l'oeuvre de Marx, (et c'est justement sur cet aspect mathématique de son modèle que Marx fonde sa scientificité). La méthode employée ne sera donc structurale que dans la mesure où les mathématiques sont devenues Le Mathématique, où tout modèle est devenu modèle structural etc... mais nous tenons à préciser que tout ceci nous dérange peu car il serait bien illusoire de croire parler du capital sans être piégé par lui dans notre propre discours! Au reste, nous laissons à Althusser le soin de se noyer dans la coupure (qu'il finira bien par repousser dans les écrits posthumes!) et à Balibar la recherche de la dernière instance.

### LE MODELE?

« ...le meilleur sera toujours le modèle vrai, c'est à dire celui qui, tout en étant le plus simple, répondra à la double condition de n'utiliser d'autres faits que ceux considérés, et de rendre compte de tous ».

C. Lévi-Strauss - Anthropologie Structurale

et MM Lipiansky d'ajouter: « Le modèle efficace se caractérise donc par sa conformité au réel, sa simplicité, et son caractère explicatif ». (Le structuralisme de Lévi-Strauss).

Sans toutefois sortir de l'ornière creusée par le Réel nous préférerons la définition de Von Neumann:

« Des modèles sont des constructions théoriques qui supposent une définition précise exhaustive et pas trop compliquée: ils doivent être aussi pareils à la réalité sous tous les rapports qui importent à la recherche en cours. Pour récapituler: la définition doit être précise et exhaustive, pour rendre un traitement mathématique possible. La construction ne doit pas être inutilement compliquée, au point où le traitement mathématique pourrait être poussé au-delà du stade de la formalisation et donner des résultats numériques complets. La ressemblance à la réalité est requise pour que le fonctionnement du modèle soit significatif. Mais cette ressemblance peut être habituellement restreinte à quelques aspects jugés essentiels pro tempore. Sinon les conditions ci-dessus énumérées deviendraient incompatibles. »

La faille structuraliste (euphémisme qui comme dirait Badiou ne sert qu'à masquer l'abîme épistémologique) naît bien de ce rapport du modèle au réel et sans doute est-ce à ce tournant crucial que nous attend le philistin!

Précisons tout d'abord que notre ultime projet est de démontrer cette banalité: la représentation de l'objet n'étant pas l'objet lui-même, toute représentation est sujette à caution!!

Certes lorsque la représentation devient elle-même objet de la représentation le problème peut se corser; tel est le cas par exemple lorsque Lévi-Strauss se donne pour projet l'étude des mythes, ou comme Jakobson l'étude du langage. Et il semblerait que notre propos soit justement de se donner une telle représentation car notre affirmation première est celle-ci: «la loi de la valeur est une représentation que, à une période déterminée de l'histoire, les hommes se sont donnée de la réalité (Ricardo, Marx, etc...). Mais le réel dont il est question pour nous n'a pour l'instant rien à voir avec la réalité des rapports que Marx ou Ricardo ont représenté mais n'a trait qu'à la réelle existence de cette représentation et, par là, nous pouvons atteindre à l'identité de notre modèle et de celui de Marx et Ricardo.

Le problème essentiel est que Marx (il ne s'agit que de lui dans cette étude) n'a jamais donné la totalité de son modèle sous une forme explicite et ceci tend à prouver qu'en fait son projet n'était pas de produire un tel modèle. Cela ne prouve cependant pas qu'il ne soit pas tombé dans l'erreur d'un système structural, qu'il ne soit arrivé qu'à une simple solution combinatoire qui seule garantissait la scientificité de toute son œuvre (il ne fait aucun doute pour nous que c'est bien par la science que Marx a pêché!...) et bien des passages du Capital sont à ce sujet très révélateurs:

« A la confusion provoqués par la conversion des valeurs en prix de production, s'en ajoute une autre: celle qui résulte de la conversion de la plus-value en différentes formes particulières du revenu, rente et profit, indépendantes entre elles et qu'on rapporte aux divers éléments de la production. Mais on oublie ceci: les valeurs des marchandises constituent la base fondamentale; la décomposition de cette valeur en éléments particuliers qui revêtiront dans le cours ultérieur de leur développement, des formes de revenu, la transformation de ces éléments de valeur en rapport entre les différents propriétaires des divers instruments de la production et ces éléments de valeur, leur distribution enfin entre ces propriétaires, suivant des catégories et des titres déterminés, tout cela ne change absolument rien à la détermination de la valeur et à sa loi. Cette loi n'est pas davantage modifiée du fait que la péréquation du profit, c'est-à-dire la répartition de la plus value totale entre les différents capitaux, et les obstacles que la propriété foncière oppose partiellement (dans la rente absolue) à cette péréquation, déterminent des prix régulateurs moyens des marchandises qui s'écartent des valeurs individuelles de celle-ci. Ce phénomène affecte seulement l'addition de plus value aux divers prix des marchandises, mais n'abolit ni la plus-value elle-même ni la valeur

totale des marchandises, qui demeure la source de ces différents composants du prix. »

Le Capital, tome 8, p. 222 (E.S)

Telle est la combinatoire sous-jacente dans tout Le Capital! Une telle problématique ne laisse aucune place pour la « Dialectique », tout au moins pour ce que Marx entendait par dialectique car le projet structuraliste de Lévi-Strauss prétend contenir la dialectique alors même que cette dialectique n'est que l'artifice permettant de résoudre l'opposition toute formelle entre synchronie et diachronie, elle n'a trait qu'à l'évolution des systèmes et non à leur révolutionnement! Mais nous instruirons le procès de la Dialectique en d'autres lieux!...

Notre propos sera donc de rendre compte, d'une manière exhaustive, de ce système à partir duquel Marx fonde toute sa critique de l'économie politique et du capital. L'énoncé de la loi de la valeur rend compte à la fois du modèle lui-même et de sa structure; Il apparaît alors que notre cheminement est l'inverse de la méthode structurale, à savoir que nous ne cherchons pas un modèle à partir des relations structurelles duquel nous déterminerions les lois générales du développement réel, mais que, bien au contraire, à partir d'une loi générale à priori (la loi de la valeur), nous reconstruisons le seul modèle qui soit en adéquation avec elle.

Il est donc clair que pour nous la loi de la valeur sera considérée comme un postulat dans le cadre de notre démonstration; mais c'est bien le rôle qu'elle joue également dans la théorie de Marx bien que ce soit à son corps défendant.

#### ENONCE DE LA LOI:

« La valeur d'une marchandise est mesurée par la quantité de temps de travail qui est nécessaire à sa production ou reproduction sociale ».

Si donc le TRAVAIL est la substance de la valeur, le TEMPS DE TRAVAIL en mesure la grandeur.

#### MODELE ELEMENTAIRE:

Puisque, comme Marx, nous partons de la marchandise, il est évident que la base de notre modèle sera le procès de production des marchandises qui est à la fois le procès de valorisation du capital:

$$c + v + pl = M$$

et cette équation constitue déjà un modèle; ce modèle élémentaire a l'avantage de nous avoir été donné par Marx lui-même. A partir de ce modèle il nous est immédiatement possible de définir une structure plus vaste car il contient en fait toutes les déterminations d'un modèle global, social.

La seule existence de « c », capital constant, présuppose déjà l'existence d'autres procès qui fourniront les moyens matériels de la production dans notre procès élémentaire, ce en quoi le capital constant c se matérialisera. Il en est de même de « M » qui suppose la consommation, productive ou improductive selon que M apparaît, en première approximation, sous la forme de moyens de production ou de moyens de consommation.

D'autre part, le rapport de c et v définit une liaison structurale ne dépendant pas immédiatement de ce procès; c'est la composition organique du capital qui dépend pour une bonne part de la division sociale du travail. De même pour le rapport de v à pl qui signifie un certain degré de productivité ne dépendant pas non plus forcément de ce procès mais dépendant plutôt de la facilité avec laquelle la société produit les moyens de subsistance des ouvriers. Le degré de valorisation du capital (c+v) engagé dans ce procès dépend à la fois de la composition organique et de la productivité du travail.

Nous voyons que l'élaboration d'un modèle global n'est pas arbitraire mais est déjà déterminée a priori à partir de l'énoncé de la loi de la valeur et de ses développements.

Pour établir les structures de notre modèle nous ferons appel aux développements mathématiques publiés dans le numéro II de cette revue.

Le modèle doit répondre à deux choses bien précises: d'une part rendre compte de la production sociale totale, d'autre part, parce que cette production est une production capitaliste, il devra rendre compte de la valorisation totale du capital engagé dans le procès.

#### ÉTABLISSEMENT DES RELATIONS FONDAMENTALES (structures)

Soit:

- G: Une composition organique du capital socialement moyenne,
- P: Une productivité du travail socialement moyenne,
- K: Un capital productif social initial.

Si, à la suite de Marx, nous faisons pour l'instant abstraction du capital fixe, un capital productif K se décompose en capital constant et en capital variable. Pour un K déterminé, c'est la composition organique G qui déterminera la part du capital constant et la part du capital variable. D'après l'équation (8) (Cf Invariance 2. Série II, p. 35) nous pouvons écrire:

$$K = C \left( 1 + \frac{1}{G} \right) \quad (27)$$

avec C = capital constant; d'où:

$$C = K / \left( 1 + \frac{1}{G} \right) \quad (28)$$

et  $v$ , capital variable:

$$v = C / G = K - C$$

Pour plus de clarté nous préférons garder la lettre  $v$  pour désigner le prix d'une force unitaire de travail aussi, si  $x$  désigne le nombre de forces de travail engagées dans le procès social, il vient:

$$xv = K / (G + 1) \quad (29)$$

Si  $V$  représente la valeur produite par un ouvrier pendant une journée de travail socialement moyenne, à partir de  $P$  et de l'équation (2) nous pouvons également déterminer le nombre  $x$  de producteurs engagés dans le procès social de production; en effet si:

$$P = \frac{V}{v} \quad (2)$$

alors:

$$x = K.P / V (G + 1) \quad (30)$$

équation dans laquelle  $V$  représente une unité de valeur.

D'autre part, à partir de l'équation (3), nous pouvons également déterminer la plus value produite socialement:

$$\text{Plus value totale} = x.V (1 - 1 / P) \quad (31)$$

Cette expression correspond bien au second terme du second membre de l'équation (5) pour l'intervalle de temps  $dt$ ; c'est la première expression de la valorisation  $dK$  du capital productif  $K$  pendant le temps  $dt$ . Mais nous avons vu que tout capital  $K$  subissait une dévalorisation  $-dK$  lors de tout accroissement de la productivité sociale du travail; il en va de même pour notre capital productif  $K$  qui subira une dévalorisation à chaque variation positive de  $P$ , c'est à dire que les éléments matériels du capital constant auront une valeur moindre.

La valorisation de notre capital  $K$  aura donc la forme de l'équation (23) mais pour  $x$  producteurs, soit:

$$dK = x \frac{V}{T} \left(1 - \frac{1}{P}\right) dt - \frac{K}{P} dP \quad (32)$$

donc, si nous remplaçons  $x$  par l'expression (30):

$$dK = \frac{K.P}{(G + 1) T} \left(1 - \frac{1}{P}\right) dt - \frac{K}{P} dP \quad (33)$$

où  $T$  représente la durée d'une journée de travail; si la journée de travail est choisie comme unité,  $T = 1$ .

Si une partie de l'incrément de valeur  $dk$  est transformée en capital productif nouveau nous avons une accumulation de capital qui, si  $T_{acc}$  représente le taux d'accumulation de  $dK$ , suit la loi:

$$K = K^0 + T_{acc} dK \quad (34)$$

A chaque rotation du capital il est donc nécessaire de déterminer les nouvelles composantes du capital productif et ceci fait l'objet de l'étude dynamique du modèle. Evidemment se pose ici le problème de la réalisation matérielle de cette accumulation de capital productif, et l'on ne manquera certes pas de polémiquer éternellement sur ce sujet qui a fait les belles veillées d'hiver de toutes les générations de marxistes conséquents! Quand à nous nous en resterons à la forme exposée dans le n° 2 série II de la revue.

De l'« amas » de marchandises déversé journellement sur le marché par la production capitaliste, il est possible de déterminer deux grandes catégories; 1° la section I, comportant tous les éléments matériels nécessaires au renouvellement de la production à la même échelle, et toutes les marchandises de cette section ne s'échangent qu'avec du capital constant; 2° la section II, comportant des marchandises qui ne s'échangent que contre ce que nous désignerons sous le terme générique de « revenu » c'est à dire l'ensemble des salaires et des plus-values, cette plus-value pouvant apparaître sous la forme de profit, d'intérêt, de rente etc... Pour garder les mêmes catégories que Marx nous appelons moyens de production (Mp) les produits de la section I et moyens de consommation (Mc) les produits de la section II. Toute accumulation de capital productif est une accumulation de plus-value (du moins en ce qui concerne le présent modèle) donc nécessairement les éléments matériels nécessaires à l'élargissement de la production entrent dans la section II, autrement dit dans la catégorie des moyens de consommation (l'accumulation reste en soi un moyen pour le capitaliste de consommer son « revenu » c'est à dire son profit, alors qu'il ne consomme jamais son capital constant mais le renouvelle régulièrement — dans le cas contraire il ne resterait pas capitaliste longtemps!).

Il nous est dès lors possible de rendre compte d'une manière plus précise de la structure de la production sociale à partir des sections I et II. Nous pouvons représenter ces deux grandes sections de la production de la manière suivante (cf. Le Capital, livre II):

$$\begin{array}{l} \text{Section I} \quad I_c + I_v + I_p = Mp \\ \text{Section II} \quad II_c + II_v + II_p = Mc \end{array}$$

Dans cette forme nous avons:

$$K = I_c + II_c + I_v + II_v$$

et:

$$\begin{array}{l} C = I_c + II_c \\ x.v = I_v + II_v \end{array}$$

Mais d'après les équations (11) (cf. Invariance 2.II) nous pouvons écrire:

$$II_c = I_c (P/G) \text{ et } C = I_c + I_c (P/G)$$

d'où les relations importantes:

$$I_c = C / \left(1 + \frac{P}{G} P\right) \quad (35)$$

$$II_c = C - I_c \quad (36)$$

$$I_v = I_c / G \quad (37)$$

$$II_v = II_c / G \quad (38)$$

$$I_p = I_v (P - 1) \quad (39)$$

$$II_p = II_v (P - 1) \quad (40)$$

$$M_p = I_c + II_c \quad (41)$$

$$M_c = I_v + I_p + II_v + II_p \quad (42)$$

avec  $(P - 1) =$  taux de la plus value, cf. (3 bis).

Mais le but premier de la production est pour le capitaliste la recherche d'un profit, et le capital n'est capital que s'il se valorise (le capital est la valeur en procès, la valeur se valorisant, cf. Fondement). Le taux de valorisation du capital ou taux de profit est de ce fait l'objet central de l'étude dynamique de ce modèle, et nous verrons que la thèse importante de Marx sur la baisse tendancielle du taux de profit est largement vérifiée.

Si la production se déroule sans dépense improductive le profit est évidemment  $dK$  pour la période  $dt$ , d'où le taux de profit:

$$\pi' = dK / K \quad (43)$$

### MODELE SIMPLIFIÉ:

Une première figure représente le modèle le plus simple de la production sociale avec ses interactions structurelles entre les différentes sphères. Dans cette représentation nous faisons l'hypothèse simpliste qu'il n'existe que des capitalistes et des ouvriers productifs; il s'en suit que les conditions du développement du capital sont idéales dans la mesure où il n'a pas à supporter tous les frais inhérents à son procès et à la société qui l'entoure, tels par exemple les frais de réalisation de la plus value ou les impôts.

Nous faisons également abstraction pour l'instant de la population et de la limite qu'elle pose à l'accroissement du nombre des ouvriers producteurs. Dans de telles conditions le développement du capital n'a pour limite que le taux d'accumulation de la valorisation  $dK$  du capital productif  $K$ . Ce taux d'accumulation  $T_{acc}$  peut varier de  $T_{acc} = 0$ , accumulation nulle et consommation improductive de la plus-value par les capitalistes, à  $T_{acc} = 1$ , accumulation totale de la plus-value et grève de la faim des capitalistes!

## ETUDE DYNAMIQUE DU MODELE:

*Hypothèses fondamentales:* Productivité et Composition Organique du capital.

La productivité du travail semble jouer, dans le « matérialisme historique », le rôle inverse de l'entropie dans le monde de la thermodynamique; en effet, de même que pour le monde des physiciens l'entropie de l'univers est appelée à diminuer sans cesse, de même la productivité pour les matérialistes marxistes, est ou devrait s'élever sans cesse, et l'on comprend que si la productivité, ou les forces productives qui en, sont l'expression, se traduit d'abord par une connaissance technique et scientifique, cette dernière ne peut que s'accroître. Mais alors que la productivité du travail joue un rôle déterminant dans le capital, il est bien difficile à partir de lui de déterminer ou dégager une loi qui présiderait à cette évolution. Il est d'autre part difficile d'aborder la question par une étude statistique car il semble qu'aucun des renseignements d'ordre économique accumulés depuis plus d'un siècle et demi ne recouvre suffisamment précisément le concept que nous avons de la productivité du travail. A la suite de Marx et d'Engels nous pouvons toutefois admettre comme première approche que la productivité croît selon une progression géométrique dans le temps. Pour faire cette hypothèse il est certes nécessaire de rejeter l'affirmation trotskyste selon laquelle actuellement les forces productives ont cessé de croître!...

Nous pouvons donc représenter l'évolution de la productivité par une fonction exponentielle du temps de la forme:

$$P = A t^i$$

équation dans laquelle A et i sont des paramètres. Toutefois, et ceci est une fiction mathématique, nous devons logiquement admettre qu'au temps « zéro » du capital la productivité ne pouvait être inférieure à un car les hommes devaient bien produire pour vivre, ou tant au moins dans notre problématique, produire pour que le capital apparaisse. Ceci étant il est plus correct d'écrire:

$$P = A t^i + 1 \quad (44)$$

Si  $t = 0$ , P est bien égal à 1.

Cette représentation a l'avantage de se prêter avec facilité à pas mal d'hypothèses sur la forme d'accroissement de P, le tout étant de choisir judicieusement les paramètres A et i (ce à quoi on ne manquera pas d'objecter que le modèle est plus complaisant que le réel! Mais alors, de quel réel s'agira-t-il?).

Nous devons toutefois avouer que lors de notre recherche nous n'avons trouvé aucun critère à partir duquel nous pourrions qualifier une quelconque hypothèse de « raisonnable », aussi préférons-nous définir un domaine (qui, en soi, n'a rien de limitatif bien sûr) dans les limites duquel nous étudierons nos différents modèles.

La figure 2 montre quelques cas de variation de P en fonction de choix différents des paramètres A et i; dans tous les cas nous supposons qu'en 200 ans la productivité a crû de 1 à 15:

- Courbe 1 :  $A = 7 \cdot 10^{-2}$      $i = 1$   
 » 2 :  $A = 3,5 \cdot 10^{-4}$      $i = 2$   
 » 3 :  $A = 1,75 \cdot 10^{-6}$      $i = 3$   
 » 4 :  $A = 1$                  $i = 0,5$   
 » 5 :  $A = 0,2632$          $i = 0,75$

Les courbes 1, 4 et 5 ne sont données qu'à titre d'exemple car elles ne vérifient pas notre hypothèse d'une montée toujours plus rapide de la productivité.

Le domaine de variation de P que nous utiliserons sera compris entre les courbes pour lesquelles P atteint respectivement 5 et 15 pour  $t = 200$ , avec les paramètres:

- 1° -  $A = 3,5 \cdot 10^{-4}$ ,     $i = 2$     si  $t = 200$      $P = 15$   
 2° -  $A = 5 \cdot 10^{-7}$      $i = 3$     si  $t = 200$      $P = 5$

Ces courbes sont représentées par le graphique de la page 85.

#### *Composition organique du capital:*

Toutes les relations que nous avons établie à partir de la loi de la valeur sont plus ou moins des fonctions de G et de P, et dans la première partie de cette étude (cf. Invariance n° 2.II) nous avons considéré P et G comme variables indépendantes; mais dans la « note sur la composition organique du capital » (cf. Invariance n° 3.II) nous avons établi que G dépendait de P et de D, avec D = division sociale du travail, et nous avons montré d'autre part que P et D étaient immédiatement des variables indépendantes, c'est à dire qu'elles ne sont pas liées de façon « mathématique », alors même qu'une organisation différente du procès de travail peut avoir pour but un accroissement de la productivité.

Nous avons défini la division sociale du travail comme étant:

$$D = c / V$$

avec c = capital constant employé dans le procès de production et V valeur ajoutée par les ouvriers au capital constant, ceci se traduisant également, et de façon beaucoup plus significative, par le rapport du travail mort (c) au travail vivant (V). Mais comme  $G = c / v$ , d'après (2) nous pouvons écrire:

$$G = D \cdot P \tag{45}$$

Un accroissement de D entraîne donc nécessairement une augmentation de G, mais cela entraîne également plus ou moins rapidement une augmentation de P donc de G par la même occasion; il semble donc que G soit lié à P par une fonction de la forme:

$$G = B P^2$$

relation dans laquelle B serait un coefficient de proportionnalité. Mais d'autre part, rien ne prouve que la division du travail serait nulle au temps  $T^0$  pour lequel  $P = 1$ , cela nous entraîne donc à écrire:

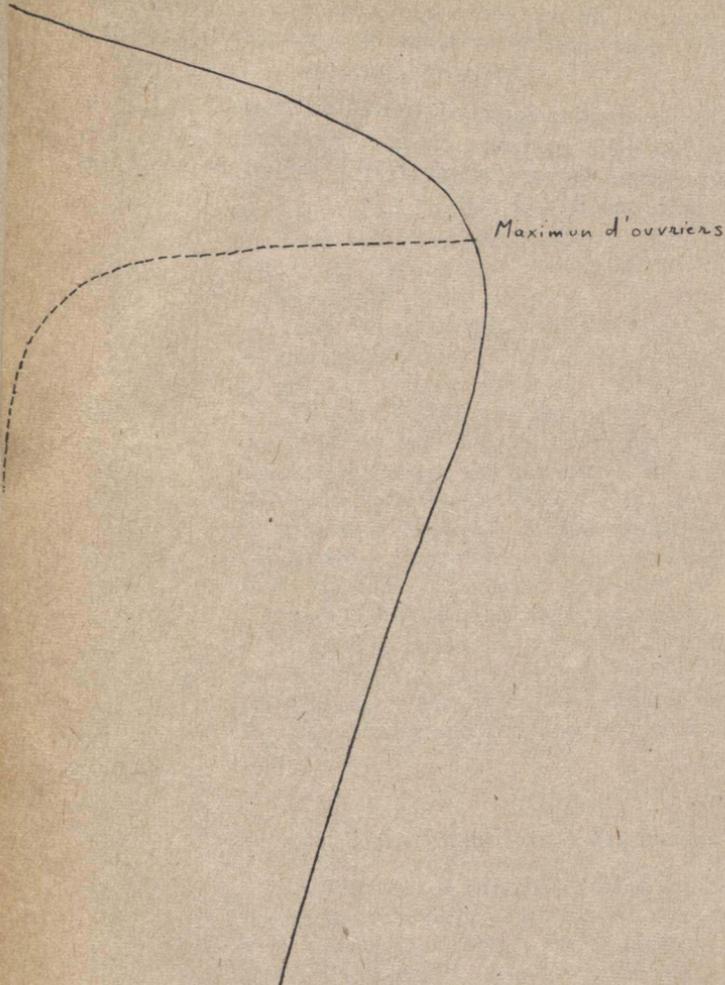
$$G = B (P - 1)^2 + D^0 \quad (1)$$

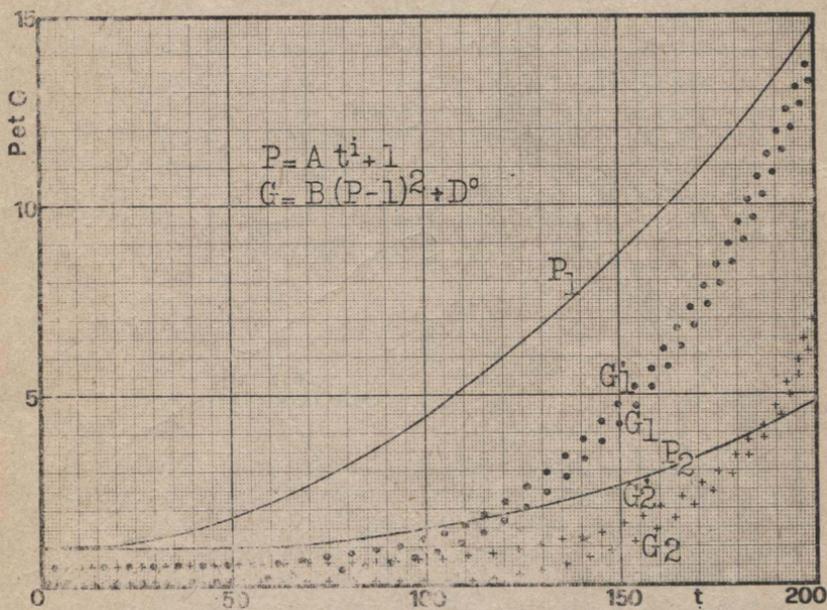
avec  $D^0$  = division sociale du travail au temps  $T^0$ .

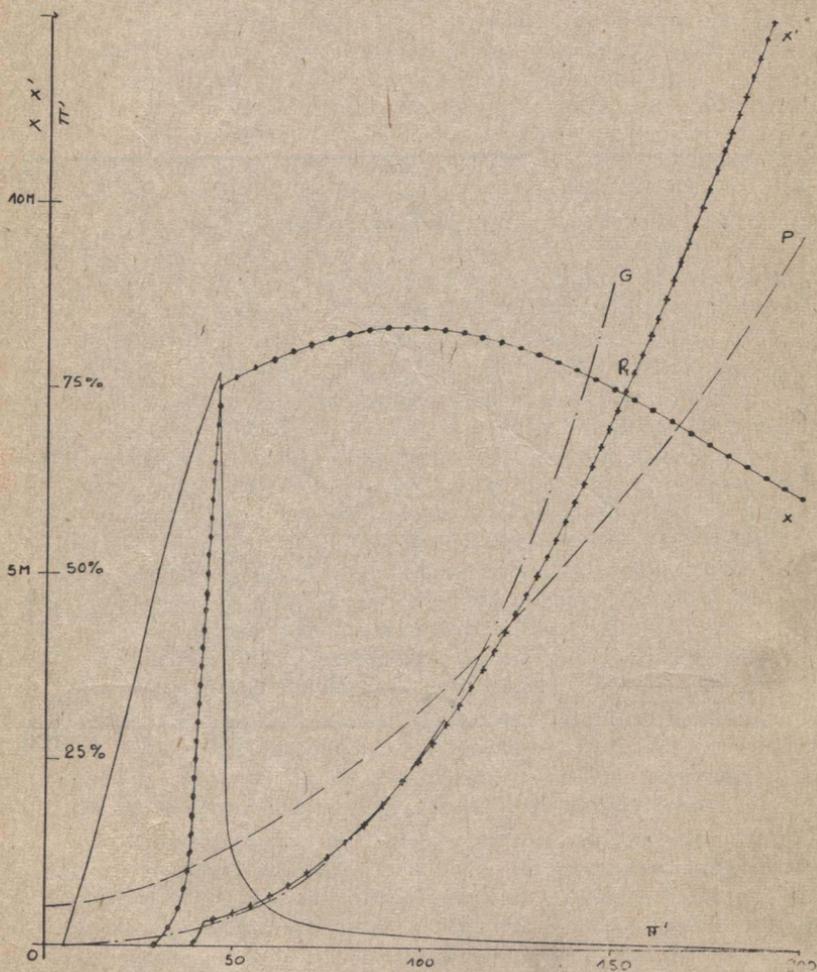
G est relié au temps t par la productivité P et il est possible de représenter la variation de G par rapport au temps sur le même diagramme que  $P = f(t)$ .

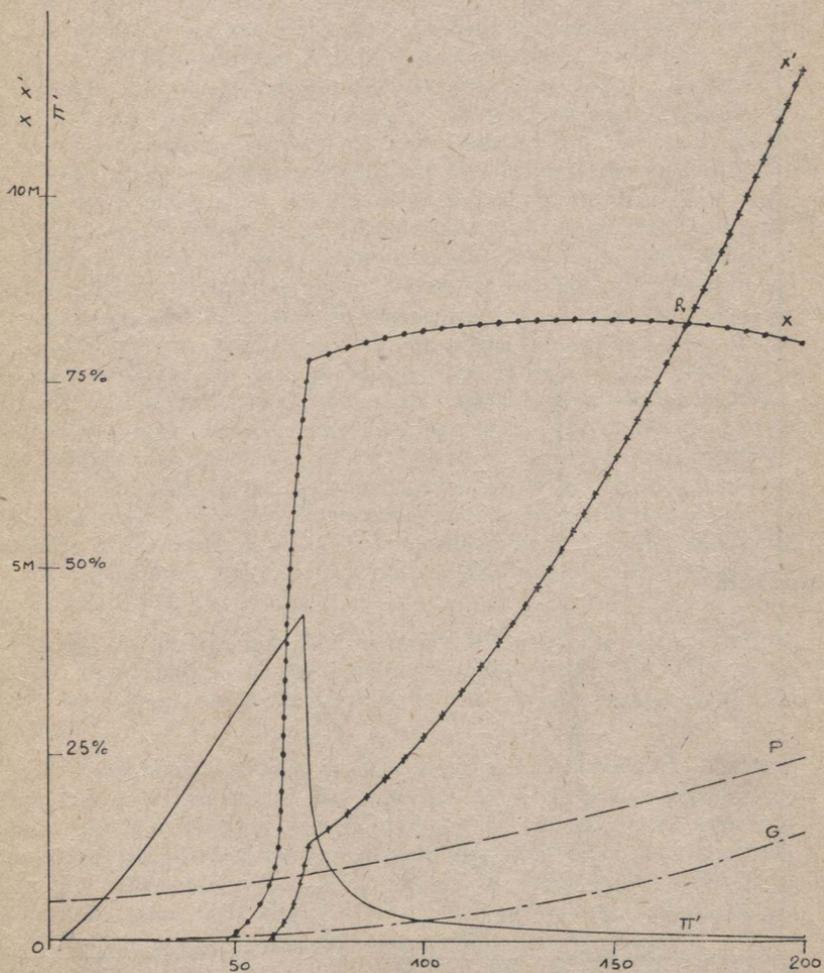
30%

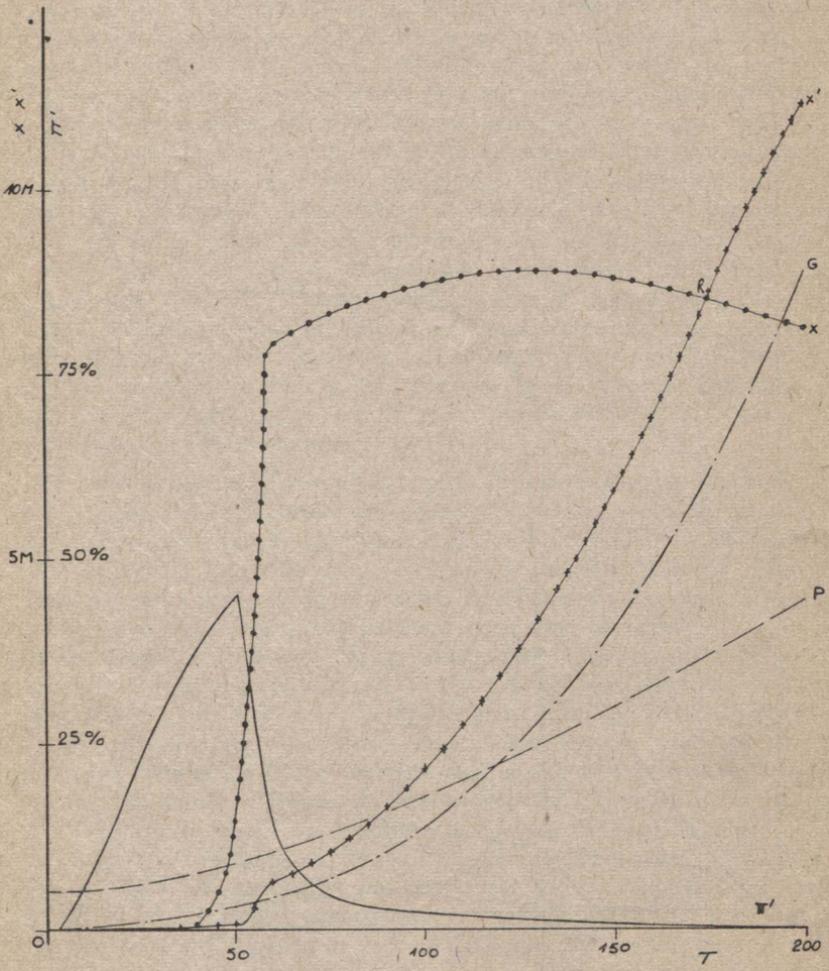
40%  $\pi'$  (taux de Profit) en %











## REMARQUES

Parmi les courbes tracées par J.L. Darlet à partir des formules par lui établies nous avons publié ci-dessus :

1. Une courbe indiquant l'évolution du taux de profit ( $\pi'$ ) et du nombre des ouvriers au cours du temps.
2. Des courbes montrant différentes évolutions possibles de P (productivité du travail) et de G (composition organique du capital) en fonction du temps.
3. Des courbes indiquant l'évolution du taux de profit, du nombre des productifs X, du nombre des improductifs X', en fonction du temps et en faisant varier les paramètres P et G.

En ce qui concerne les dernières courbes, elles montrent de façon fort limpide que sur la base de la loi de la valeur il faudrait un nombre considérable d'ouvriers, mais surtout un nombre encore plus conséquent d'improductifs. D'autre part, on constate que ceux-ci continuent de croître en nombre alors que celui des productifs se stabilise ou tend à diminuer. Autrement dit, il se manifeste ici une impossibilité: le capital se heurterait à un manque de main d'œuvre (pour les deux catégories) et il n'y aurait plus de valorisation puisque plus de productifs. Toutefois cela ne veut pas dire que ce phénomène n'ait pas joué: le MPC se caractérise par une exaltation de l'accroissement de la population humaine; c'est un aspect de sa démente du point de vue de l'humanité et de toute la vie. Mais il y a dû y avoir un autre phénomène qui a permis au capital de se développer sans passer par cette fabuleuse multiplication d'êtres humains. Ce qui implique qu'à partir d'un certain moment la loi de la valeur n'a plus joué. Marx a abordé cette question dans les Grundrisse lorsqu'il montre que le développement de la science apporte au capital une force productive qui, venant à lui être incorporée, fait qu'il devient lui-même une force productive, moment de la socialisation de la production où le capital fixe devient force productive et les hommes usagers.

Les trois derniers graphiques présentent un point particulier, que je nomme R, où la courbe des improductifs coupe celle des productifs, ce qui indique que les premiers deviennent plus nombreux que les seconds. Marx avait prévu un tel phénomène mais, pour lui, son advenue ne pouvait être que concomitante à la révolution. Or, aux USA, depuis 1956, on a dépassé le point R; dans d'autres pays on s'achemine rapidement vers lui. Il n'y a pas eu de révolution ni aux USA ni dans le monde. Nous ne pouvons pas en rester à ce simple constat, pleinement valable, mais superficiel parce qu'il escamote toutes les perturbations qui secouèrent l'économie étasunienne et mondiale depuis le début de ce siècle.

Analysons de plus près ces graphiques. Tout d'abord on constate qu'il y a une première période (variable selon le mode de variation de

G et de P) où il y a parallélisme entre accroissement du taux de profit et le nombre des producteurs, ce qui est en pleine concordance avec la loi de la valeur. Puis, on peut constater qu'il y a diminution du taux de profit en dépit de l'accroissement des productifs; ce qui est encore compatible avec ce que Marx expose au sujet de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. L'augmentation des improductifs est aussi explicable sur la base de ces deux lois. On peut considérer que le moment où le taux de profit commence à fortement baisser correspond, dans la réalité historique, à la période du début de ce siècle, plus précisément à la crise qui s'ouvre en 1913 et se clôt seulement en 1945, à la fin de la seconde guerre mondiale (en ne conférant pas, cela va de soi, un caractère absolu à ces dates).

1913, c'est le moment diagnostiqué par Marx et surtout par R. Luxembourg: la crise catastrophique. Dans la phase antérieure on a eu accroissement du taux de profit et des productifs, donc production d'une masse énorme de plus-value. On se heurte maintenant au problème de sa réalisation, étant donné que toutes les parties du monde ont été conquises par le capital. Celui-ci est placé devant les limites spatiales (passage à un développement intensif et non plus extensif). R. Luxembourg n'a donc pas théorisé dans le vide; elle a exprimé une réalité profonde.

Cependant comme nous l'avons exposé en d'autres endroits elle n'a pas tenu compte du crédit et du capital fictif parce qu'elle avait un concept réduit du capital. Elle ne fut pas la seule. Tous les hommes qui furent placés aux lieux où ils devaient intervenir dans l'économie, ne comprirent absolument pas le phénomène et leurs diverses interventions ne firent qu'aggraver la crise.

Or ce qui se posait c'était le passage de la domination formelle à la domination réelle du capital sur la société qui se caractérise, en particulier, par l'intériorisation des mécanismes du capital, par ce que certains appellent la colonisation intérieure. Il n'y a plus fondamentalement à détruire de vieux modes de production et il y a affranchissement par rapport au référentiel humain (temps de travail, besoin, etc...) qui fut déterminant pendant plusieurs siècles. Ceci ne peut pas se faire rapidement puisqu'il faut changer la mentalité des hommes; ce qui explique l'histoire tourmentée de 1913 à 1945.

La solution keynesienne: plein emploi, intervention de l'Etat, etc... reste sur le plan de la loi de la valeur puisque le référentiel est humain. Or, nous voyons par les courbes (en particulier le point R) que ceci conduisait à une absurdité puisque le nombre des improductifs s'accroissait démentiellement et que la course devait indéfiniment s'engager entre accroissement des hommes et création d'emplois!!

À partir du moment où le point R est atteint toute réflexion sur la base de la loi de la valeur est devenue impossible. Or, c'est après 1956 que se produisent aux USA les attaques les plus virulentes contre celle-ci non seulement théoriquement mais pratiquement en s'en prenant

à ce qui la matérialise-symbolise le mieux: l'étalon-or.

Le phénomène de la crise catastrophique s'est bien présenté historiquement, mais à ce moment-là, le facteur révolutionnaire, le prolétariat, n'a pas accompli ce que les divers révolutionnaires escomptaient de lui (d'où une remise en question de sa mission sur la base des faits historiques); il a en fait contribué à la réalisation de la domination réelle du capital sur la société.

Après la guerre on a eu ce que j'ai appelé le rajeunissement du capital (cf. Invariance n° 6.I); le plein emploi est réalisé. Mais le phénomène de baisse du taux de profit réapparaît rapidement. Cette fois les mécanismes du capital sont plus élaborés et les déséquilibres sont facilement surmontés. Il reste tout de même que c'est après 1956 que se manifeste aux USA la première récession importante et, surtout, c'est approximativement à partir de cette date que se manifeste là-bas et dans les pays atteignant le plus près leur stade d'évolution (la Suède par exemple) la révolte de la jeunesse. Celle-ci certes ne peut pas s'expliquer en termes d'économie selon la théorie marxiste, mais on peut comprendre la désorientation de toute une population exclue du procès de production qui, pour la société en place, est un procès de vie. Le MPC n'a pas encore été à même de créer des procès qui, au regard de la loi de la valeur ne sont pas productifs, mais qui sont déterminants pour sa survie, car ils permettent sa reproduction totale. Ce qui est en faillite c'est avant tout la représentation régnante. Elle est incapable de permettre aux jeunes de concevoir leur place dans le corpus social, de la justifier, voire de l'exalter. C'est toute la vieille idéologie du travail sur laquelle s'est bâtie la société bourgeoise (première époque du MPC) qui s'écroule. A la faveur de cet écroulement et des déséquilibres dans le procès de production lui-même la critique radicale des jeunes étasuniens peut se développer. Le phénomène de la récupération dont on parle de plus en plus à partir de cette époque — ce qui est vraiment hautement significatif — n'est qu'une tentative de mettre en adéquation le mécanisme du développement du capital avec la représentation. Celle-ci est un élément bien matériel puisque c'est du mouvement du capital qu'elle naît (cf. « A propos du capital » n° 1.II). C'est, en d'autres termes, le mouvement de l'anthropomorphisation: pour intégrer totalement les hommes, le capital devient homme lui-même, homme collectif, communauté idéelle-réelle, les deux étant inséparablement liés.

Revenons aux courbes pour constater qu'elles indiquent un décalage dans le temps entre le moment où se manifeste la chute du taux de profit et le moment d'atteinte du point R. Or pour que celle-ci soit effectivement réalisée, il faut que les vieilles représentations au sujet du travail soient abolies. Cela suppose un bouleversement total des mentalités, une espèce de révolution. Ce qui s'est produit et se produit encore de nos jours. Ainsi Marx n'avait pas tellement tort lorsqu'il parlait de révolution au moment où le point R est atteint. Mais elle se fait dans

le cadre du mouvement de développement des forces productives avec remplacement de la force productive humaine par celle des machines de plus en plus automatisées. Ce n'est pas une révolution apte à conduire à la communauté humaine.

C'est avec ce moment où les improductifs surpassent en nombre les productifs que nous avons la manifestation de l'échappement du capital. La loi de la valeur n'est plus une représentation adéquate au phénomène capitaliste; les hommes ont perdu toute importance du point de vue du référentiel.

Enfin, à partir du travail précédent de J.L. Darlet, deux possibilités:

1 - La valeur-travail, c'est-à-dire le travail substance de la valeur, le temps de travail mesure de la valeur, est une représentation déjà inadéquate du temps de Marx. Celui-ci serait la conscience a posteriori d'un phénomène révolu. Le mot valeur désignerait en réalité une certaine visée-appréhension humains du monde, mais en étant incapable d'en exprimer la totalité. Marx n'aurait fait que réduire encore le phénomène.

Il ne pourrait pas y avoir d'échappement du capital. Ce dernier étant une forme particulière de la valeur et celle-ci n'ayant pas été saisie dans sa totalité, il se peut que le capital réalise la valeur et donc une totalité que nous n'avons pas perçue. A la base de cette perception du phénomène-valeur il y aurait l'idée d'un projet humain tout à fait inconscient qui se réaliserait à travers le capital.

En outre la représentation de la valeur selon l'école classique de Petty à Ricardo et selon Marx serait une réduction telle qu'elle empêcherait la compréhension du surgissement du phénomène valeur. Ainsi il serait impossible de comprendre la dissolution des communautés primitives en faisant intervenir le mouvement de l'autonomisation de la valeur d'échange.

2 - La valeur travail est une réduction qui est liée à une réalité historique: la parcellisation de l'activité totale et la tentative de ressaisir celle-ci au travers de l'activité productive (l'argent monétaire apparaissant comme le moyen de tout conquérir, avoir — aliénation de l'être à l'avoir).

Marx voit bien qu'en dehors de cette activité il y a d'autres domaines; mais il la juge déterminante et c'est essentiel pour son projet révolutionnaire, parce qu'il est possible à partir d'elle de faire œuvre scientifique, prévisionnelle (prévoir les crises, la révolution).

Il constate aussi que le capital tend à englober toute l'activité des hommes.

Il ne perçoit pas pleinement l'échappement du capital qui est effectif avec, en même temps, la réalisation d'un « projet » humain avec l'utopie-capital. Quand on dit cela on pose quelque chose à la fois externe aux hommes (qui les opprime) et qui leur est interne, car c'est quelque chose en lequel ils se retrouvent: volonté de dominer la nature, de se poser seigneur et maître (qui ne fait que détruire); avec le capital,

les hommes pensent pouvoir, enfin, échapper à la nature, sortir de l'animalité.

Avec le capital l'autonomisation est effective, tandis qu'avec la valeur les hommes ont une présence efficace, car leur agir était déterminant.

C'est cette seconde approche que, personnellement, j'expose (cf. « Ce monde qu'il faut quitter » et « C'est ici qu'est la peur, c'est ici qu'il faut sauter! »). Le reproche le plus important que je puis faire à l'autre « possibilité » c'est d'entériner une vision structuraliste. Tout le phénomène historique est escamoté. Ce qui paradoxalement fait ressortir, simultanément, la nécessité de préciser la genèse de la valeur. Ce que Marx a écrit à ce sujet est nettement insuffisant.

Camatte (octobre 1975)

\* \* \*

Argelès le 08.10.1972

Cher Jacques,

Lorsqu'il prétend qu'il y a plusieurs définitions de la productivité je suis bien forcé d'être d'accord puisque moi même j'en propose deux! Seulement j'affirme que dans le capital et dans le cadre de la loi de la valeur il ne peut exister qu'une définition de la productivité; par contre il peut exister plusieurs démonstrations de cette définition quoique je n'ai sans doute pas trouvé la plus claire.

Quant à la discussion que tu entames sur P (productivité) et le capital constant tu ne pouvais pas mieux tomber puisque je viens de rédiger une note sur la composition organique du capital qui réfute tes propositions\*. Je te demanderai donc de lire attentivement cette note

---

\* Cf. Invariance n° 3. Série II: « Notes au sujet de la composition organique du capital ».

Notons que la formule:

$$\text{division sociale du travail } D = \frac{M_p}{M_c}$$

a une grande importance car elle exprime comment le capital domine et détermine la société. Il n'y a plus, comme dans les modes de production antérieurs, adjacence de deux phénomènes: la division du travail et le mode de produire, avec les interactions entre les deux. Le capital est déterminant. Il impose une répartition des éléments mêmes de son être et les hommes sont affectés à cette division. A la limite ceux-ci, refoulés du procès de production pourraient très bien ne plus être utilisés par le mécanisme productif si ce n'est en tant que surveillants! (note de novembre 1975).

et de me dire rapidement ce que tu en penses. Pour couvrir toutefois l'ensemble de la question que tu poses j'ajouterai quelques explications complémentaires:

Je crois que lorsque tu introduis cette notion de capital constant dans la valeur du produit tu vises essentiellement le produit en tant que marchandise dans la sphère de la circulation lorsque celle-ci est étudiée sur le plan de la reproduction (cf. *Le Capital* livre 2); dans ce cas précis le capital constant revêt une importance considérable, mais dans le cas traité nous n'avons pas à nous préoccuper pour le moment de reproduction mais seulement de production; et c'est bien sur le plan d'une production en général (quoique capitaliste!) que nous devons nous placer. Lorsque, sur le marché des Mc, l'ensemble des marchandises fait face à l'ensemble des producteurs, peu importe à ces derniers la quantité de capital constant contenu en elles et la quantité de « valeur ajoutée » au dernier stade de leur fabrication! ils sont en face d'une seule réalité: leur produit aliéné; la somme des valeurs successivement ajoutée à ces marchandises n'est que la somme de leurs travaux successifs et le capital constant ne peut rien y changer car ils n'ont pas à privilégier tel ou tel procès dont le produit se diviserait en capital constant et en travail nouvellement ajouté; tout pour eux est travail ajouté et ils ont raison. Par contre la totalité du travail objectivé qui leur fait face en tant que marchandise n'est pas homogène mais contient une partie de travail pour laquelle on leur a donné un équivalent et une autre partie contre laquelle ils n'ont rien reçu; c'est justement la masse de cet équivalent qui va déterminer présentement la part des marchandises qu'ils vont pouvoir se réapproprier, capital constant ou pas. La productivité n'est que ce rapport dépouillé de toutes autres considérations. Dans la mesure où tous nos calculs ne sont pas une simple tautologie, il apparaît encore plus clairement que rien ne lie la productivité au capital constant lorsque nous formulons la loi de la valeur. Je suis toutefois prêt à reviser entièrement mes démonstrations dans le cas d'une réfutation sérieuse, c'est à dire étayée par une démonstration rigoureuse, et c'est ce que j'attends de Hippe. Dans une telle éventualité je doute fort que la loi de la valeur n'y laisse pas de plumes!

*Jean-Louis*

\* \* \*

Brignoles le 13.10.72

Cher Carsten,

La lettre de Carsten du 10.09.72 (je viens de recevoir celle du 06.10.72) appelle quelques remarques.

1. Je rappelle que pour nous il n'y a pas de groupe. Si des camarades veulent entrer en relation avec les divers camarades qui produisent

Négation, Kommunismen, LMC (Le mouvement communiste) ou tous ceux qui sont sortis récemment du PCI, ou enfin de tout autre horizon non groupusculaire, ils le font directement individuellement. Disons qu'il faut que chacun soit son centre.

2. Je ne considère pas L.M.C. avec scepticisme, mais je considère les positions défendues par cette revue, comme étant le plus souvent ineptes. Ayant lu le livre de Barrot, je puis préciser:

a - Je suis contre tout front unique théorique qu'il propose et expose. Ainsi il cite tous les courants sans aucune remarque critique. Comportement absurde et dangereux.

b - Du point de vue théorique toute l'œuvre de Barrot repose sur la mise en évidence (du moins il y a une tentative!) d'une prétendue autonomisation de la valeur d'usage qui n'est jamais explicitée. On ne sait pas réellement sur quelles bases de la réalité et sur quelles « incomplétudes » de Marx est fondée cette théorisation. On apprend seulement à la fin du livre: « C'est pour cette raison que l'on n'a pas craint ici de développer la notion de valeur d'usage et de forger le concept d'autonomisation de la valeur d'usage, qui unifie un certain nombre de données que Marx ne pouvait saisir dans leur totalité; il en faisait pourtant le projet. » (Page 289). D'autre part l'ordre de présentation est absurde, ainsi valeur d'usage et valeur d'échange sont abordées après le capital et valorisation et dévalorisation (non comprise d'ailleurs) par exemple.

Or ce que ne comprend pas Barrot c'est que les valeurs d'usage sont celles du capital. Celui-ci a fait de l'utilité son utilité (laquelle n'est que la tautologie du capital). D'où la théorie du marginalisme et du néo-marginalisme. C'est parce que le capital valeur en procès, valeur d'échange parvenue à l'autonomie, a englobé puis produit les valeurs d'usage (qui ne restent pas telles quelles), qui se pose lui-même en tant que valeur d'usage, qu'il peut y avoir un mirage de la valeur d'usage où beaucoup se déforment, et ressuscitent un physiocratism.

Barrot dit qu'il va plus loin qu'Invariance cependant il n'est pas arrivé à poser la question du capital fictif et il ne parvient pas à dépasser la question du bon de travail.

On a ici affaire à de la vulgarisation fort mauvaise parce qu'elle déforme les positions point de départ de ce procès de vulgarisation.

Une fois faites les affirmations théoriques on a alors la pratique qui reste toujours la même (cf. le dernier tract de la Vieille Taupe!) A ce sujet la postface est très intéressante (espèce de traité de la justification): « L'important est de tenir le bon bout... » Heureux ceux qui tiennent, ils seront sauvés! « Il en résulte une difficulté de collaborer, et même de se comprendre, liée à la faiblesse du mouvement dans la pratique. » 291 On peut collaborer c'est-à-dire en fait s'entraider pour faire un certain travail, quant à se comprendre j'en ai peur, car perdre

mon temps à prendre en considération des inepties risque de me faire perdre le bon bout... De plus je trouve très dangereux les gens qui attendent la pratique pour leur clarifier les idées ou clarifier celles des autres.

Faisant écho antérieur à cela on peut lire dans le L.M.C n° 3: « L'organisation est le lien que l'on se donne, pour faire quelque chose. » On n'en est plus aux banalités de base, mais à la base de toute banalité. Puis le point XVIII est une sombre scolastique sur la sarabande pratique-théorie.

Je ne veux en aucun cas faire de la polémique contre qui que ce soit mais je veux préciser pourquoi j'ai refusé tout net d'avoir rencontre avec L.M.C, c'est-à-dire avec les gars qui le produisent. Je ne ferai de critiques « externes » à L.M.C que si j'y suis obligé. Il m'importe peu de relever tout ce fatras. D'autre part, il est possible que sous ce fatras, peut-être (ce renfortatif est nécessaire) — sortent quelques compréhensions.

Je trouve dans la lettre de Lucien: « Il faut bien aboutir à la pratique ». Toujours la même incapacité à dépasser l'antique énigme contradictoire! Putain à partir du moment où l'on dichotomise on s'écartèle et tout le vent de la contre-révolution vous entre dans le cul. De plus la référence à la pratique (vue toujours dans son binôme aristotélicien ou hégélien) est conduite justificative.

Où l'on adopte le comportement de se sentir et d'opérer dans un mouvement révolutionnaire en acte — avec toutes ses faiblesses, débilites que vous voudrez — et alors le couple théorie-pratique a terminé ses extravagances obscènes, ou l'on se place encore à l'extérieur et alors il y a toujours un problème de conduite: trouver le bon canal (le bon médium) pour passer de l'extérieur à l'intérieur ce qui implique toujours volonté de séduire, donc la déchéance dans la putainerie racketiste.

Si on ne change pas de comportement on reste englué dans le passé. D'autre part, ne pas rompre avec le comportement antérieur conduit justement à lire les autres en déformant. Il n'y a pas de thèses dans Invariance nouvelle série. Il y a exprimé un comportement théorique vis-à-vis de la réalité actuelle. Il n'y a pas de ce fait d'ultimatum: vous acceptez et vous êtes sauvés, vous refusez et vous êtes damnés. Non, j'admets que dans Invariance peuvent écrire des camarades qui ne partagent pas la totalité de mon point de vue, à condition toutefois qu'ils se placent dans une perspective non groupusculaire.

Vis-à-vis des camarades de Négation, mon attitude est simple: j'attends. En effet ils annoncent une critique dépassement d'Invariance. Quand elle sera extériorisée je verrai, peut-être y aura-t-il des choses intéressantes. Cependant ils — tout comme ceux de L.M.C. — n'ont encore rien produit en ce sens.

Rejeter le racket n'implique aucunement l'embrassade généralisée,

mais réclame la critique ouverte, constante... car le racket réapparaît sous des formes diverses.

De façon générale je pense qu'il est nécessaire de s'aider par transmission de matériel, traductions, indication de livres lus, indications de perspectives même. En dehors de cela je pense qu'il faille être très prudent. En particulier, je suis profondément convaincu qu'il est nécessaire de laisser les camarades sortis récemment du PCI travailler sur les thèmes qui les préoccupent. Toute rencontre risquerait d'inhiber une procès d'éclaircissement qu'il se produise dans le sens de se rapprocher des positions que je soutiens ou de celles de tout autre camarade. La subjectivité est nécessaire.

Voilà l'essentiel, j'espère qu'ainsi nous pourrons nous aider à faire ce que nous voulons faire chacun de notre côté. Il faut cultiver la différence pour que l'unification puisse se faire effectivement, si elle doit se faire. Sinon ce sera la divergence... mais nous ne nous seront jamais courtisés en échangeant des désirs impuissants et illusoires.

Fraternellement à tous,

*Jacques*

## REMARQUES

Le tract de La Vieille Taupe dont il est question dans la lettre est un tract-affiche intitulé: « Bail à céder pour cause de transfert urbi et orbi ».

Il ne m'a pas semblé nécessaire de critiquer publiquement le livre de Barrot « Le mouvement communiste » Ed. Champ libre, ni la revue qui porta le même nom. Toutefois, comme dans cette lettre il est question d'une prise de position par rapport à eux, quelques précisions s'imposent:

Auparavant il convient de clarifier pourquoi j'ai agi ainsi. Tout d'abord à cause d'un certain comportement de Barrot qui m'exposait ceci, dans une lettre du 01.03.71:

« Tu recevras dans quelques jours un texte que j'ai fait sur une essai de définition du mouvement communiste. Trois parties: définition du capital; le communisme; la révolution, le parti, quelques remarques sur la domination réelle du capital. Bien sûr ce texte est très général et souffre de sa nature de définition schématique, qui voudrait être globale et dire « l'essentiel », sans y arriver. Quoi qu'il en soit j'aimerais beaucoup avoir ton avis, en particulier sur les quelques passages critiquant Invariance. » (Qu'il ôta lors de la rédaction définitive.)

Dans la lettre du 10.03.71, il précisait:

« Le travail que j'ai fait est un effort de rassembler au moins une partie des points assimilés par nous. Ce n'est qu'un effort. Il ne s'oppose pas à d'autres (par ex: tes propres analyses dans Invariance n° 2 et 6). Il n'y a pas combat entre « poids lourds » et « poids légers ». Il y a seulement différentes façons d'affirmer cette assimilation. Et la critique d'Invariance que j'esquisse n'est pas destinée à dépasser Invariance. Sur ce point je suppose que tout est clair entre nous; mais il ne sera pas inutile de l'expliquer en deux mots dans une préface (sans personnaliser les problèmes bien sûr). »

Enfin dans une courte lettre du 11.03, il ajoutait ceci, qui a son importance:

« En ce qui concerne le texte que tu as reçu ou vas recevoir, encore ceci. Il apparaîtra sans doute décevant pour nous (c'est-à-dire La Vieille Taupe, toi, Gérard, etc...) parce qu'il apporte très peu de neuf. Il ne vise qu'à réunir un certain nombre de théories et de points essentiels, qui ont été exprimés ailleurs, mieux peut-être (dans Invariance par exemple). Mais je crois que c'est utile: à la fois pour nous et pour d'autres (car le texte est destiné à la publication, sous une forme ou sous une autre, après les

transformations nécessaires).

Que ce texte soit en retrait par rapport à Invariance sur un grand nombre de thèmes n'est pas, à mon avis, une raison pour ne pas l'écrire (et ne pas le publier). Il y a *un* mouvement qui s'exprime par une *théorie* et une seule. Mais cette théorie peut apparaître de divers côtés, et être formulée par plusieurs, à différents niveaux sans qu'une quelconque compétition s'engage entre les différents auteurs. »

J'ai estimé, en conséquence, qu'il fallait tout simplement constater le travail et ce qui s'en suivrait. L'évolution à partir de ce point allait-elle produire une convergence ou une divergence? Dans une telle expectative, une quelconque critique me semblait totalement inutile et je n'avais, cela va de soi, aucune envie de me livrer à une compétition! Il me semblait — c'est ma position perenne — qu'il est préférable de toujours mieux approfondir une question théorique, la fonder de façon substantielle. Car, souvent, par là-même, on aboutit à un point au-delà de la critique.

La publication, qui a cessé depuis quelque temps, des divers numéros de « Le mouvement communiste » ne m'incita pas, en outre, à relever toutes les positions qui me semblaient erronées et souvent farfelues. Cependant, maintenant que la divergence avec Invariance s'est manifestée, que diverses personnes et groupes ont repris certaines données théoriques avancées par Barrot et qu'il est parfois fait un amalgame entre ses positions et celles défendues dans Invariance, quelques précisions s'avèrent nécessaires, particulièrement au sujet d'un point de divergence profonde, superficiellement affronté dans la lettre: l'autonomisation de la valeur d'usage.

Après le passage du livre (p. 291) reporté dans la lettre, Barrot fait une citation de Marx extraite d'une note des Grundrisse (Cf. Fondements, t. I. p. 215. Ed Anthropos). Il est fort important de voir à quel passage du texte cette note se réfère:

« Dans le rapport du capital au travail, la valeur d'échange et la valeur d'usage sont reliées entre elles; d'un côté le capital fait face au travail en tant que *valeur d'échange*; et de l'autre, le travail fait face au capital en tant que valeur d'usage. »

Ici (comme il l'explique d'ailleurs dans l'Urtext) Marx montre que la valeur d'échange n'est pas indifférente vis-à-vis de la valeur d'usage, car celle-ci doit avoir la propriété de s'accroître. Il ne peut pas s'agir de n'importe quelle valeur d'usage, mais d'une valeur d'usage bien précise: la force de travail.

« La seule utilité qu'un objet puisse avoir pour le capital, c'est de le conserver ou de l'accroître. » (ibid. p. 217).

Ainsi la dualité fondamentale du capital — pôle valeur et pôle

travail — est effectivement posée par Marx. Le développement du MPC aboutira non à une autonomisation de la valeur d'usage mais à la domination de celle-ci par le capital (cf. soumission formelle et soumission réelle du travail au capital).

En ce qui concerne la note d'où Barrot a extrait ce passage:

« Il importe de montrer dans toute l'analyse dans quelle mesure la valeur d'usage en tant que substance présumée reste en dehors de l'économie et de ses catégories et dans quelle mesure elle y entre. ».

son importance réclame une reproduction intégrale.

Ne faut-il pas concevoir la *valeur* comme l'unité de la valeur d'usage et de la valeur d'échange? En soi et pour soi, la valeur en tant que telle n'est-elle pas l'universel par rapport à la valeur d'usage et à la valeur d'échange qui en seraient des *formes particulières*? Quelle signification cela a-t-il en économie? La valeur d'usage est également présumée dans l'échange simple ou échange pur. Mais ici, où l'échange n'a justement lieu qu'à cause de l'utilité réciproque de la marchandise, la valeur d'usage, c'est-à-dire le contenu, la particularité naturelle de la marchandise, n'a aucune existence en tant que détermination de forme économique. Sa forme de détermination est plutôt la valeur d'échange. Le contenu en dehors de cette forme est indifférent, il n'est pas le contenu du rapport en tant que rapport social. Mais ce contenu ne se développe-t-il pas à l'intérieur d'un système de besoins et de production? Mais la valeur d'usage n'intervient-elle pas en tant que telle dans la forme même, en tant que la forme économique se détermine elle-même, par exemple dans le rapport du capital au travail? les différentes formes de travail? — agriculture, industrie, etc. — la rente foncière? Influence des saisons sur les prix des matières premières? etc. Si la valeur d'échange en tant que telle jouait seule un rôle dans l'économie, comment, plus tard, pourraient intervenir des éléments qui se rapportent simplement à la valeur d'usage, telle la matière première dans le capital, etc. Comment, chez Ricardo, arrivent tout d'un coup, tombées du ciel, les propriétés de la terre? Le mot *marchandise* (l'allemand *Güter* est-il, peut-être, l'équivalent de *dentée* par opposition à *marchandise*) contient la relation (*Beziehung*). Le prix apparaît pour elle en tant que simple détermination formelle. Cela ne contredit pas du tout que la valeur d'échange soit la détermination prépondérante. Mais l'utilité ne cesse naturellement pas parce qu'elle est déterminée à travers l'échange; bien qu'elle acquiert par lui son orientation. Dans tous les cas on doit examiner cela de façon précise lors de l'examen de la valeur et ne pas en faire abstraction, comme le fit Ricardo, ni faire l'important avec la simple présupposition du mot « utilité, comme le fit le fade Say ».

Avant tout on montrera et on devra montrer, lors du développement des sections particulières, dans quelle mesure la valeur d'usage demeure en tant que matière présupposée en dehors de l'économie et de ses déterminations de forme et dans quelle mesure elle y entre. Pour les fadaïses de Proudhon voir la « Misère ». C'est tout aussi certain que nous avons dans l'échange (la circulation) la marchandise — valeur d'usage — en tant que prix; qu'elle soit, en dehors de son prix, marchandise, objet de besoin, cela va de soi. Ces deux déterminations n'entrent absolument pas l'une l'autre en relation si ce n'est dans la mesure où la valeur d'usage particulière apparaît en tant que barrière naturelle de la marchandise et donc de l'argent, c'est-à-dire de sa valeur d'échange.

On peut constater que Marx ne vise en rien une étude de l'autonomisation de la valeur d'usage. Il est seulement fait mention qu'il est impossible ((au stade où il raisonne) de ne pas tenir compte de la matérialité de la valeur; que la valeur d'usage peut imposer certaines contraintes au procès de valorisation. De façon plus globale et plus profonde, on a mis cela en évidence en affirmant qu'il y a des zones où le capital ne peut pas pénétrer de manière directe; ainsi on a soutenu qu'en Chine le capital ne peut se développer qu'à partir de son pôle travail et que, à l'heure actuelle, il n'est pas absolument sûr que le capital triomphe. Dans ce cas, il ne s'agit pas d'une autonomisation de la valeur d'usage — force de travail — mais d'une résistance des hommes (favorisée par des conditions climatiques, géologiques, historiques) à une pénétration du capital. C'est elle qui est déterminante pour la question de la valeur d'usage, puisque celle-ci se réfère à l'Homme.

La suite de l'analyse de Marx montrera une autonomisation de la forme, un bouleversement des présuppositions; le capital créant ses propres présuppositions, donc en particulier des valeurs d'usage pour lui, qui ne peuvent pas s'autonomiser car ce serait un procès de substantialisation qui irait à l'encontre de ce qui précède. Le développement du capital depuis Marx confirme cela. Lorsque la détermination de valeur d'usage réapparaît, elle opère au sein du capital. Dans le capital porteur d'intérêt, un capital est prêté pour sa valeur d'usage qui est la capacité d'opérer dans un procès de production déterminé. Or ce qui s'autonomise dans ce domaine ce n'est pas cette détermination, mais celle de produire du capital sans passer par le procès de production, la capacité donc d'escamoter le domaine de réalisation-effectuation de la valeur d'usage qui s'évanouit.

La dualité du capital chez Marx est donc celle force de travail-capital et la seule valeur d'usage qui pourrait prétendre à l'autonomisation serait la force de travail ce qui implique que le prolétariat pourrait s'autonomiser vis-à-vis du capital. Or, pour Marx, ceci ne pouvait

s'avérer réel que lors de la révolution donc au moment de la destruction du MPC.

La dualité tend à disparaître, ne reste que l'unité-capital. Toutefois à partir du moment où ceci est réalisé, le capital n'a pas encore triomphé parce que les hommes ne se réduisent pas uniquement à force de travail; dès lors s'enclenche le procès d'englobement et d'anthropomorphose où le capital s'efforce de pomper toutes les qualités humaines. Si on pose qu'il y a une dualité réelle au sein du capital, il faut alors regresser à une analyse en termes stricts de valeur, et, en particulier, accorder une importance fondamentale à la marchandise. Telle est la raison qui fait que Barrot escamote la définition que Marx donne du capital: « la valeur en procès », puis « le capital en procès ». Il préfère le définir comme « cycle » et « le rattacher au cycle de la valeur » (« Le mouvement communiste » p. 68). Par là il est possible de conserver toutes les vieilles figures, surtout celle du prolétariat, classe révolutionnaire, opérante à un moment donné quand il y a, selon Barrot, crise de la valeur.

Cette dernière expression est inadéquate pour caractériser le moment actuel. S'il y a crise c'est celle du capital. Il peut y avoir des périodes de révolution de la valeur, comme Marx en parle dans le Livre II du Capital (comme on l'a rappelé dans « Le VI<sup>e</sup> Chapitre inédit du Capital et l'œuvre économique de Marx »). La vie du capital est de surmonter ces révolutions. Ceci se réalise d'autant mieux que le capital peut intérioriser les limites, les barrières qui lui étaient externes.

Poser, en outre, simultanément, l'autonomisation de la valeur d'échange et celle de la valeur d'usage n'a pas de sens, car, par rapport à quoi se fait l'autonomisation? Dans le cas de la valeur d'échange, cela se fait par rapport à la valeur d'usage, par rapport aux hommes. Il est clair qu'un mouvement d'autonomisation de la valeur d'usage ne pourrait se faire que dans un sens contraire. En ce cas il y aurait neutralisation et coexistence de deux termes. Mais si, toutefois, on admet le double mouvement, cela permet de réintroduire dans le capital une contradiction à chaque instant opérante: l'opposition entre les deux déterminations de la valeur. Ce faisant il n'est même plus nécessaire de rechercher « la contradiction déterminante en dernière instance » et par là, aussi, le prolétariat n'est jamais intégré, il est donc toujours potentiellement révolutionnaire.

Le non-dit du discours de Barrot est la recherche de la perennité du mouvement classiste traditionnel.

La note sur laquelle s'appuie Barrot pour fonder sa théorisation de l'autonomisation de la valeur d'usage révèle en fait une autre préoccupation de Marx en ce qui concerne la valeur, comme J. Louis l'affronte dans sa lettre du 31.03.73 (cf. n<sup>o</sup> 3.III). En ce qui me concerne je ferai quelques remarques.

Tout d'abord on trouve une réponse à la question posée au début

de cette note dans « Die Wertform » (« La forme valeur ») que Marx publia en appendice du Capital lors de la première édition allemande de cet ouvrage.

« A l'intérieur du rapport et de l'expression valeur qu'il implique l'universel abstrait ne vaut pas en tant que propriété du concret, du réel-sensible mais au contraire, le concret sensible vaut en tant que forme de manifestation ou forme d'effectuation déterminée de l'universel abstrait. »

« Ce renversement par lequel le concret sensible vaut seulement en tant que forme de manifestation de l'universel abstrait mais non inversement l'universel abstrait en tant que propriété du concret caractérise l'expression de la valeur. Cela rend, immédiatement, sa compréhension difficile. Si je dis: le droit romain et le droit allemand sont deux droits, cela va de soi. C'est compréhensible. Si je dis au contraire: le droit, cet abstrait, s'effectue dans le droit romain et dans le droit allemand, ces droits concrets, alors le rapport (Zusammenhang) devient mystique. »

Concevoir la valeur en tant qu'universel revient à la concevoir comme une totalité, présente dès le début, qui, comme l'immédiat hegelien se révèle être le résultat de tout le devenir dialectique puisqu'il inclut déjà l'idée absolue. Autrement dit, ce serait accepter, tel que, le renversement, la mystification que Marx dénonce en divers endroits de son œuvre. La valeur apparaît en tant qu'universel, mais c'est un produit. Le mouvement de sa production a disparu dans l'acte de produire d'où la magie de la manifestation de la valeur en tant qu'universel abstrait. Ce faisant on déboucherait dans une conception excessivement structuraliste: la valeur a toujours existé. Au sein de cette totalité, il n'y a que variation des relations entre les différents éléments la constituant. En elle, le capital est dès lors contenu de façon intégrale. Il y a abolition de l'histoire et emprisonnement des êtres humains dans cette structure qui leur est comme coexistencielle, consubstancielle.

Si on accepte cela on accepte le « monde renversé » de Hegel, non pas quelque chose qui n'aurait pas de réalité, mais une réalité inacceptable. Or, il s'agit de bouleverser cette dernière et de faire en sorte que le concret sensible soit déterminant, immédiat et ne soit pas médiatisé par un universel abstrait. Ce qui implique qu'il se manifeste autrement, c'est-à-dire que la vie humaine se déroule à partir d'un refus des présuppositions du capital et de la valeur.

De telles affirmations butent sur la définition de la valeur. D'après certains le concept marxien de valeur est une réduction, et ce que les hommes visaient initialement au travers de la valeur renfermait un nombre plus grand de déterminations. En outre, c'est toujours, plus ou moins consciemment, avec l'ensemble de celles-ci (non capables de se manifester pleinement) qu'ils viseraient la réalité.

Que, lors de l'acte décharge, les hommes aient pu se transmettre une série de signes, de manifestations, de sentiments, est indéniable. C'est même un élément important de la genèse de la valeur. Sous forme très abâtardie ceci se manifeste dans le marchandage qui a totalement disparu des pays développés. La valeur est le produit d'une réduction par suite également de la multiplication-division des modes d'appréhension de la réalité (multiplicité des valeurs) qui est hiérarchisée et déterminée par un ordre social, l'état, qui est déterminé par un faisceau de phénomènes économiques.

Pour qu'il y ait un universel abstrait qui fonde le concret sensible il est nécessaire que se soit produit un mouvement d'abstraction, c'est-à-dire un mouvement de dépouillement de l'activité des hommes; le concept de valeur traduit ce mouvement; il a donc une matérialité; plus précisément, sans celle-ci il est inconcevable.

Voilà pourquoi Marx laissera de côté l'hypothèse avancée dans cette note. Je reviendrai sur cette question dans une étude ultérieure qui paraîtra après la publication de la lettre de Darlet du 31.03.73 (dans le n° 3. série III d'Invariance) qui contient une étude de la valeur à partir de cette hypothèse. Je l'ai abordée ici uniquement pour mettre en évidence à quel point J. Barrot avait, à mon avis, à peine effleuré le problème de la valeur, a fortiori celui du capital (Camatte - Novembre 1975).

GIORGIO CESARANO - GIANNI COLLU

## APOCALYPSE ET REVOLUTION

## AVERTISSEMENT

A Eddie Ginosa:

« Ceux-là sont nés pour une vie qui reste à inventer; dans la mesure où ils ont vécu, c'est sur cet espoir qu'ils ont fini par se tuer.

Vaneighem: Banalités de base.

Internationale situationniste n° 7, page 41

L'Évènement motivant ce livre fut la parution de « Les limites du développement, rapport du groude du MIT, etc... » (1) qui me *provoqua* littéralement, m'incitant à synthétiser les lignes générales d'un discours auquel je travaillais depuis longtemps et que je n'ai pas encore complété dans une rédaction plus ample, tendancielle plus exhaustive. Bien des points qui, sous l'effet de l'urgence et de l'impulsion, ne sont ici qu'à peine effleurés, un discours plus vaste — une « Critique de l'utopie capitaliste » — les affrontera par ailleurs.

« L'utopie capitaliste », que j'écrivis en 1969 avec Eddie Ginosa, contient déjà — même si c'est avec beaucoup d'ingénuité (surtout en ce qui concerne la vocation « apocalyptique » du capital) — les points de départ d'une « critique de l'utopie capitaliste ». Inclure ici ce texte, ce n'est pas « réaliser » une reconnaissance à l'égard d'Eddie Ginosa: seule l'affirmation de notre projet communiste peut l'accomplir.

G. Cesarano

\* \* \*

Le rapport du MIT sur les « limites du développement » est la première manifestation sans équivoque de la tendance dans laquelle la science néo-illuministe se fond définitivement quoique de façon trompeuse avec l'utopie « chrétienne » et apocalyptique. Ce fait exigeait de nous que nous approfondissions ce que, dans le texte « Transition » (2)

(1) Ce document a été publié en France sous le titre de « Halte à la croissance ». Ed. Fayaro - 1972.

(2) *Invariance*, n° 8; série I. 1969.

nous avons défini comme *domination réelle* du capital. C'est tout ce qui a été fait sous forme de notes dans les limites étroites d'une première réponse urgente, soit au projet « scientifique » lui-même, soit à toutes les misérables « praxis révolutionnaires » désormais résorbées dans le projet ou en voie de l'être. Au-delà de ce règlement de compte qui devra être poussé plus avant, le sens de tout travail futur réside dans la redécouverte de tous les sens profonds et spécifiques de la vie qui lutte, dans la connaissance de la vérité et du pouvoir qui existent dans les corps et leur réalisation: du moi représentatif au moi organique, de la démocratie de l'impuissance et de la servitude pour tous à la situation de maître sans esclaves. Donc aucune philosophie de la « vie » — de triste mémoire — mais de la vraie « guerre » et de la victoire.

G. Collu

\* \* \*

## 1. - SAUT PERILLEUX

Ce n'est point par ses conquêtes tragi-comiques directes que le progrès révolutionnaire s'est frayé la voie, au contraire, c'est seulement en faisant surgir une contre-révolution compacte, puissante, en se créant un adversaire et en le combattant que le parti de la subversion a pu enfin devenir un parti vraiment révolutionnaire.

Marx: Les luttes de classes en France.

1. - Dans sa dernière forme possible d'expression « politique » la dialectique radicale a défini les conditions d'existence du capital contemporain comme celles dans lesquelles, ayant, grâce à la contre-révolution, transcru au-delà de ses modes de *domination formelle*, il réalise actuellement, sur la planète toute entière et sur la vie toute entière de chaque homme, les modes d'une colonisation intégrale de l'existant qui se désignent par les termes de *domination réelle*.

« Le capital comme mode social de production réalise sa domination réelle quand il parvient à remplacer toutes les présuppositions sociales ou naturelles préexistantes par des *formes d'organisation* propres qui médiatisent la soumission de toute la vie physique et sociale à ses propres besoins de valorisation. L'essence de la *Gemeinschaft* (communauté) du capital est l'organisation. Dans la phase de domination réelle la politique en tant qu'instrument de médiation du despotisme du capital disparaît. Après l'avoir amplement utilisée dans la phase de domination formelle, il peut s'en passer quand il parvient en tant qu'être total à organiser rigidement la vie et l'expérience des ses subordonnés. L'Etat, de gestionnaire rigide et autoritaire de la forme équivalent dans les rapports sociaux (Version primitive), devient un instrument élastique de médiation dans la sphère des affaires. En conséquence, moins que jamais l'Etat ou la « politique » sont sujets de l'économie et, par là, « patrons » du capital; aujourd'hui plus que jamais le capital trouve sa force réelle dans l'inertie

du procès qui produit et reproduit ses besoins spécifiques de valorisation comme besoins humains en général. » (Transition).

2. - Le procès de transition des modes de la *domination formelle* aux modes de la *domination réelle* (aussi bien dans les pays de capitalisme « libéral » qu' « étatique ») est le produit de la contre-révolution qui en assumé la tâche spécifique et en a totalisé tout sens « politique » en intégrant définitivement la politique aux modes de survivance du capital devenu grâce à elle dominant.

En récupérant et en bouleversant les pulsions authentiquement révolutionnaires telles que les exprimait le mouvement réel des deux premières décennies du siècle, et en les détournant la contre-révolution a fonctionné objectivement comme le mécanisme d'auto-régulation qui a permis au système capitaliste de survivre à ses propres crises, en favorisant et promouvant la dislocation des contradictions fondamentales inhérentes aux modes et rapports de production et de passer du niveau originaire élémentaire d'organisation productive à des niveaux toujours plus complexes et plus totalisants jusqu'à l'actuel mode de domination de l'économie, tant sur toute forme de « vie » organisée sur la planète que sur toute survivance de formes dans lesquelles la vie organique, réduite à pure et simple « matière brute » de nature extractive, à pur et simple propulseur de la machine sociale, est forcée de se reproduire suivant cette « vie » mystifiée, énergie « naturelle » de l'espèce.

3. - Par les analyses de Marx et d'Engels, la dialectique radicale avait défini inexorablement les contradictions contenues dans les modes et rapports de production. Elle avait indiqué comment le processus de valorisation quantitative du capital, avec la croissance irréversible de la domination du travail mort sur le travail vivant, devait porter inévitablement le capital, poussé par la chute tendancielle du taux de profit, à un accroissement obligatoire de la production, à un affrontement décisif avec sa contradiction fondamentale et spécifique: avoir comme limite de développement organique ces mêmes forces productives qui sont à la base de son propre procès organique.

4. - Dit autrement, le capital nourrit en lui, dès l'origine, le vice logique, et la limite naturelle, d'être pour la machine sociale une façon de se produire qui, tandis qu'elle fonde sa propre dynamique en procès sur l'intégration à elle-même des énergies organiques de l'espèce, est condamnée à alimenter irréversiblement la croissance automatisée de la machine pour elle-même, et à réduire toujours plus la partie de vie organique intégrée au procès, au fur et à mesure que cette partie est transformée en accumulation croissante de travail mort, c'est-à-dire vient s'ajouter, transformée en machine, à la machine, en en augmentant l'autonomisation et la prépondérance quantitative. « Comme nous l'avons vu, la tendance du capital est d'accroître la force productive du travail et de nier le plus possible le travail nécessaire. L'effectuation de cette tendance, c'est la transformation du moyen de travail en machinerie.

Dans celle-ci le travail objectivé intervient, matériellement, en tant que puissance dominante contre le travail vivant et en tant que domination (3) active de celui-ci, il le fait non seulement grâce à l'appropriation de ce travail vivant, mais grâce au procès de production réel lui-même: le rapport du capital en tant que valeur s'appropriant l'activité valorisante est, dans le capital fixe qui existe en tant que machinerie, immédiatement posé en tant que rapport de la valeur d'usage du capital à la valeur d'usage de la force de travail; la valeur objectivée dans la machinerie apparaît en outre comme une présupposition vis-à-vis de laquelle la force de travail particulière s'évanouit en tant qu'infiniment petit. » (Grundrisse p. 585 - Fondements de la critique de l'économie politique. Ed. Anthropos. t. II. pp. 212-213).

5. - La loi de la valeur montre que le profit ne peut provenir que de la plus-value extorquée et, en même temps, que la plus-value ne peut être extraite que du travail vivant. La composition organique du capital conduirait son propre procès de valorisation à un court circuit dans des termes temporels relativement brefs si le procès s'accomplissait dans le cadre d'un niveau d'organisation immobile, donné une fois pour toutes, invariant tant quantitativement que qualitativement. Mais l'histoire des 150 dernières années montre combien l'être capital est différent de l'image que s'en faisaient les économistes et leurs critique vulgaires dans les premières décennies de son processus de croissance: l'essence de la volonté d'organiser la société civile séparée de la substance compressive de cette société, la pression devenue extrinsèque en termes économique-politiques d'une élite de pouvoir d'entrepreneurs engagée de façon simpliste dans une lutte pour la suprématie — la lutte de tous contre tous — aussi bien contre les modes passés d'organisation de la société du travail qu'au sein même de cette élite — et de la part des plus ingénieux et des moins scrupuleux (les plus rapides à transformer et à se transformer) contre les plus engourdis et conservateurs. Au contraire, au fur et à mesure que la lutte économique-politique a révélé ainsi l'évidence des conditions primitives, à leur niveau d'émergence non-encore médiatisé et rationalisé, comme capacité du capital de s'articuler en système, toujours plus organique et tendanciellement homogène dans les modes substantiels de se reproduire à des niveaux supérieurs de valorisation, cette essence réelle du capital est venue toujours plus se superposer, jusqu'à coïncider avec eux, aux modes d'évolution globale de l'espèce, elle s'est toujours plus intégrée l'existence réelle de l'organisation de la survie à tous ses degrés d'activité manifeste.

6. - Les modes de développement du capital dominant — les lois de son procès — sont aujourd'hui lisibles en termes de théorie générale

---

(3) Dans le texte allemand: « als aktive Subsumtion derselben unter sich » qui indique la soumission du travail vivant au travail objectivé, mort, donc au capital.

des systèmes (4) (à condition de les arracher à la philistéenne « neutralité » scientifique). Le capital fonctionne comme un système ouvert qui a pour limite, à cause des contradictions spécifiques inhérentes à son développement, la tendance à se clore (à s'autonomiser, avec l'alternative qui en découle: *collapsus* (5) ou bien réalisation d'une économie « cyclique-statique », « état stationnaire ») en rejetant hors de lui sa propre source d'énergie la plus organique, l'énergie humaine, et pour cette raison créant les prémisses de son autodestruction. Mais durant son histoire, cette tendance s'est jusqu'à maintenant accompagnée de la capacité d'éluder le point critique du *collapsus* grâce à la combinaison organique avec l'énergie naturante à un niveau d'intégration supérieure, là où le processus a pu trouver un nouvel espace de développement sans pour autant s'être débarassé de ses contradictions fondamentales. Le capital a donc pu seulement renvoyer jusqu'ici, par des dislocations spatiales toujours plus amples, et temporelles toujours plus exigües, le point critique du *collapsus* irréversible. L'histoire du capital montre comment le procès a pu croître et s'autonomiser grâce à un automatisme typique des *systèmes s'autorégularisant* capables de transcroître, par intégration et actions rétroactives, à partir du niveau typique des systèmes, autorégularisants, capables de transcroître — au moment où s'opère une tendance à la clôture, niveau virtuellement bloqué par une limite critique — vers un niveau supérieur virtuellement ouvert, sans se dépouiller de leur propre tendance à la clôture et à la limite critique, mais repoussant leur propre *collapsus* jusqu'à ce qu'ils aient atteint la limite de saturation de toute transcroissance ultérieure praticable: le point où la contradiction matérielle elle-même et son propre fond d'énergie se trouvent devant une telle limite.

Suivant les termes des contradictions en procès, le choc entre, d'une part la croissance du développement et de la dévalorisation et, d'autre part, l'accroissement de population inutile et la prolétarianisation généralisée, aurait depuis longtemps conduit le capital à un *collapsus* irrémédiable s'il ne s'était périodiquement produit, devant l'imminence des crises ultimes, un « saut de qualité » qui a permis au capital de les éluder en garantissant au système la possibilité de franchir sa propre limite immédiate et d'accéder, grâce à une médiation, à un niveau supérieur d'organisation qui disloquait de nouveau aussi bien son élan spécifique de développement que les contradictions qu'il présentait, mais dans une dimension spatiale-temporelle « nouvelle » dans laquelle la limite de la crise se trouvait convenablement renvoyée.

7. - Le développement du capital doit moins être lu comme l'histoire

(4) Cf. L. von Bartalanffy: « Théorie générale des systèmes » et « Le système homme ». (Ce dernier ouvrage n'a pas été traduit en français).

(5) En terme médical signifie, lorsqu'il s'agit d'affection cardiaque, un arrêt brutal du cœur.

de l'expansion « horizontale » (en *tâche d'huile*) d'un processus en soi identique, que comme l'*escalation* du mode d'être d'une société spécifique et particulière — la « société industrielle » née de la révolution bourgeoise — du degré infime d'une lutte économico-politique déchaînée entre les classes jusqu'au degré maximum (mesurable en termes quantitatifs d'expansion planétaire, et qualitatifs de « mode de vie ») de la gestion globale des destinées de l'espèce, soit dans son équilibre problématique avec les possibilités de survie de la biosphère, soit dans l'équilibre tout autant aléatoire du propre mode de survie de cette même espèce humaine avec la substance réelle de l'humanité en tant qu'espèce. Le capital a donc pu poursuivre son développement bien qu'il n'ait jamais cessé de charrier en lui, également accrues, les contradictions qui le menaçaient à l'origine. grâce à une double disponibilité historique d'espaces: les espaces thermodynamiques territoriaux (économico-politique au sens strict du terme) et les espaces biologiques/génétiques/existenciels (économie politique de la vie au sens large). L'histoire de la double colonisation accomplie par l'économie capitaliste — celle de la planète entière comme celle de la totalité de la vie humaine — ne démontre rien d'autre que le processus graduel de la valorisation capitaliste, grâce à des acquisitions toujours plus amples et généralisées et toujours plus profondes et généralisées, de niveaux d'organisation de l'existant: dans celui-ci le système peut relancer, en accélération croissante, aussi bien les modes et rapports de production de la valeur que les contradictions inévitables et non-résolues que la valorisation recèle. L'ultime période que nous vivons aujourd'hui est la période dans laquelle — étant terminée l'œuvre de colonisation téléologique aussi bien du système thermodynamique que du « système-homme », étant comblé tout espace subsistant et épuisé le champ des « sauts de qualité » praticables en direction du développement productif exprimé en termes de croissance exponentielle — le capital vient heurter ses limites insurpassables et toute dimension ultérieure de transcendance à des niveaux d'organisation supérieurs vient à lui faire défaut. Parvenu à ce point-là, c'est la force d'inertie du processus même de croissance du capital qui constitue la limite critique contre laquelle ce dernier vient buter. Une inversion de tendance s'impose à lui: le passage presque soudain d'un mode de développement exprimable en termes de croissance exponentielle à un mode d'équilibre à développement zéro.

C'est cela que les scientifiques cybernéticiens du Massachusetts Institute of Technology (MIT) — et pas seulement eux — viennent à peine de confesser avec tout le prétendu « détachement » et toute la « neutre objectivité » feinte qui caractérisent la fausse conscience scientifique, n'ajoutant rien de nouveau, en substance, à ce que la dialectique radicale, avec Marx et Engels, avait prédit il y a plus d'un siècle: l'inévitable course du capital, en tant que mode de production économico-politique, vers une crise d'autodestruction irréversible.

8. - La dialectique radicale ne peut se contenter de reconnaître,

dans le rapport des scientifiques du MIT, la confirmation cybernétique de sa propre prévoyance. Le faux détachement, la neutre objectivité simulée avec lesquels on met en scène le gag des spécialistes qui, la main sur le coeur et avec la face de Buster Keaton, présentent à un capital disposé à se repentir le compte de ses erreurs, ne peuvent tromper que ces belles âmes immédiatement disponibles, par affinité de fausse conscience, pour n'importe quelle nouvelle faussete. C'est précisément parce que la critique radicale connaît depuis toujours les fondements concrets de l'inévitable règlement de comptes, qu'elle sait faire instantanément justice d'une telle fiction, démasquer acteurs et mise en scène; tandis qu'elle réaffirme sa propre *compétence naturelle* — naturelle en tant que vécue — sur cet état de chose, elle dénonce la machination de cette comédie pour ce qu'elle est en réalité: une initiative de l'Etat, ce dernier étant compris désormais comme domination autonomisée de l'économie sur le règne des apparences. Ayant revêtu la blouse immaculée de la science, les rapporteurs du MIT récitent la partition de consciencieux savants, résolu coûte que coûte à ne plus taire davantage une vérité qui brûle et ils affichent ostensiblement leur démission de tout service à l'idéologie dominante pour finalement servir la vérité nue: ils parlent comme dans un confessionnal. Mais leur blouse est d'une étoffe tellement usée qu'on entrevoit par transparence, au premier coup d'oeil, la vieille livrée des maîtres-sorciers; les sorciers de toute extermination et de tout chantage: Auschwitz (salaire à l'os) comme Hiroshima (la solution démographique); ceux de la guerre bactériologique et défoliante (désinfection comme élimination de la vie) comme ceux de la paix névrotique thérapeuthiquement nécrotisée (le besoin de vivre comme maladie mentale). Si le règne de l'économie semble se disposer à l'auto-critique, c'est le moment de croire, non pas que le règne de l'économie a déjà fait son temps, mais que c'est celui où la critique va entrer, en tant que mécanisme régulateur, au service de l'économie. Dans les mains caoutchoutées des scientifiques-robots, la critique de l'économie se transmute en *économie autocritique*; la raison radicale abandonne-t-elle sa peau aux empaillleurs?

9. - Plus que jamais, il est aujourd'hui nécessaire de rappeler, avec Marx, que le procès de valorisation du capital fait tout un avec le procès de développement, tant des moyens de production que des forces productives (contradiction qui ne se médiatise qu'au prix d'une colonisation toujours plus ample et plus profonde d'espaces quantitatifs et qualitatifs toujours « nouveaux ») et que, si le prolétariat est l'antagonisme naturel du capital, il l'est, déterminé à l'intérieur de sa dynamique de développement, de laquelle il est essentiellement inséparable tant comme force de travail active ou de réserve que comme réservoir pour l'avenir de l'exclusion terroriste et dictatoriale, jusqu'à ce qu'il parvienne à se nier comme classe et à renverser, niant toute classe, le pouvoir autonomisé de l'économie sur la vie. Mais l'époque dans laquelle le

capital exerçait sa domination dans la sphère exclusive de l'économie politique, le temps de sa domination formelle, s'est éteinte en même temps que les conditions de développement disorganiques et territorialement fragmentaires que le capital, transcroissant les limites de ses premières crises, a laissées derrière lui (1914-1945).

Grâce à un mécanisme d'interactions et de rétroactions bien autrement significatif que celui que révèlent les diagrammes des rapporteurs du MIT, le capital, tandis qu'il médiatisait ses contradictions au niveau de marchés mondiaux rendus plus homogènes et, en même temps, liquidait physiquement, au cours des deux guerres, une bonne partie de la jeunesse prolétarienne, a pu se garantir un pouvoir d'intégration sur la communauté humaine naturelle (*Gemeinwesen*) d'autant plus fort et capillaire qu'il réussit à se montrer comme le mode hégémonique — le seul concrètement pratique — pour la communauté humaine naturelle de se produire et reproduire sur la planète. Au fur et à mesure que le procès de valorisation prend pour objet exclusif la survivance autonomisée de la valeur au-delà de ses limites de crise, celle-ci intègre en elle-même, comme composition organique de la valeur, la survie de l'espèce comme crise en procès de la vie. C'est dans cette phase d'intégration à l'être-capital de l'être de l'espèce (intégration *formelle* comme on le verra plus loin, mais pragmatiquement opérante) que la contre-révolution entre en jeu, en tant que mécanisme d'autorégulation au service direct de la rationalisation capitaliste.

10. - Dans la phase de transition de la domination formelle à la domination réelle du capital, on distinguera deux séries de médiations, entrecroisées mais distinctes. Dans le premier ordre, exclusivement économico-politique, du capital (domination formelle), il ne pouvait être question de contre-révolution: le prolétariat, en tant que classe, incubait la croissance d'un élan directement dirigé vers la négation des conditions matérielles de son existence, donc immédiatement révolutionnaire. Le prolétariat comme masse, et une élite d'intellectuels déserteurs de la bourgeoisie dominante (mais non, comme on le verra, de sa culture illuministe) concourraient à faire mûrir une conscience de classe destinée à exprimer dans l'insurrection armée la protestation contre l'exploitation frontale de la force de travail, produite et traitée comme marchandise, et la protestation du prolétariat contre son exclusion frontale de la jouissance des richesses dont il était le producteur conscient. C'est dans cette phase que le prolétariat vit l'extranéisation forcée à l'égard d'un monde de « valeurs » transmises par la révolution bourgeoise (richesse comme *liberté* par rapport au besoin, *égalité* comme partage de l'opulence, *fraternité* comme émancipation de la misère génératrice de haine) qui lui apparaissent réalisées par la seule classe dirigeante, c'est-à-dire objets de jouissance pour elle au prix intolérable de son propre travail. Le sujet de la valorisation, le prolétariat, se représente à lui-même comme exclu de la jouissance des valeurs: sans les critiquer, il les

revendique, se proposant lui-même comme étant la force historique destinée à en recueillir l'héritage, en l'universalisant. C'est aussi dans cette phase que la politique a déjà altéré la vision de la dialectique radicale, en lui cachant la vérité millénaire de l'identité entre culture et modes d'oppression, en lui niant le droit de voir, de reconnaître, dans le processus de valorisation de la culture, non pas le « patrimoine » du genre humain, mais le plus antique, le plus ancestral mode génétique de production de la communauté humaine comme *machine* sociale où la vie organique est asservie à la conservation et au développement de la valeur inorganique; où l'inorganique est le métal dans le timbre duquel vibre la voix du pouvoir; où la vie est asservie au labeur « rationnel » de se poser soi-même comme énergie. La tâche historique de la dialectique radicale, celle de libérer l'espèce du travail, ne pourra être réalisée que le jour où deviendra clair à l'esprit de tous ce qui, depuis toujours, est déjà clair dans la corporéité organique, niée, de tous: la destruction nécessaire de la domination de l'idéologie, la libération nécessaire à l'égard du premier et du moins naturel des travaux: le sacrifice de la libre expressivité organique à la langue du devoir-être, à la capture de la « raison » naturelle mise au service de la « ratio » aliénée, à la vente du sens vivant au profit de l'éternisation du sens mort.

11. - Toujours dans cette même phase, la dialectique radicale, prise comme otage par la « ratio » politique, se représente le prolétariat révolutionnaire comme un parti formel: le parti non plus *historique* mais historisé, de l'abolition des classes. Le point de vue de la totalité, qui avait permis à Marx et à Engels de saisir dans son essence réelle le procès de valorisation comme négation du procès de vie en tant que bien naturel, est déjà, dans le corps à corps de la *ratio* politique avec les raisons d'Etat (l'Etat, sous le capital, est toujours l'état des choses et sa raison est toujours un corps d'homme armés) le point de vue de la totalité *brisée* en fragments de sphères lenticulaires qui, si elles rapprochent les détails spécifiques des luttes en cours et si elles procurent à la vision politique une lumineuse compétence en matière de tactique, font payer cette intimité toujours plus étroite avec les méthodes utilisées par l'ennemi par la perte de la dimension propre à la stratégie et celle de la compétence totale à l'égard de l'enjeu. Plus l'intelligence spontanée du refus de toute condition qui introduit la mort dans la vie se plie aux exigences de la survie — même si c'est la survie pour lutter — plus elle se transforme en intelligence spontanée avec l'ennemi. La tactique est toujours la face raisonnable de la contre-révolution.

12. - L'explosion révolutionnaire russe, si elle projette en apparence sur la scène planétaire le spectacle triomphal (et terrorisant pour la bourgeoisie) d'un prolétariat qui est parvenu à incarner sa propre subjectivité libérée, n'en met pas moins bien vite en scène, *realiter*, et dans les formes désormais purement fictives de la révolution au pouvoir, la médiation récupératrice et substantiellement restauratrice de la contre-

révolution puissante. Chassées sanguinairement par le bas, modes et rapports de production essentiellement capitalistes, retombent de façon sanguinaire, après avoir été introduits d'en haut par décrets-loi, sur les têtes illusionnées (mais pas toutes) du prolétariat révolutionnaire. Le prétexte — et c'est ici qu'apparaît pour la première fois le pouvoir éblouissant de la « ratio » scientifique médiatrice du capital — est celui de la nécessité de conquérir, au cours d'un long et dur procès de « transition » soi-disant socialiste, les bases matérielles pour la réalisation du communisme. Ce n'est pas ici le lieu où perpétuer la semi-séculaire polémique anti-léniniste; de même cela n'a pas davantage de sens de s'interroger une fois de plus sur ce qu'auraient pu être les alternatives alors praticables: la lutte révolutionnaire vit toujours le présent comme champ de lutte entre un projet de futur auquel est lié le sort de l'espèce et la somme de ses défaites passées, qui n'ont une importance seulement qu'en tant qu'elles indiquent les pièges dans lesquels on ne peut plus tomber. Par contre c'est bien ici qu'il faut attester à quel point le capital international apprit et fit sienne cette *leçon de réalisme*, à son avantage exclusif et automatique. Une telle leçon l'autorisait à ne plus craindre aucune force au monde capable de détruire son essence aussi longtemps qu'il réussirait à apparaître comme le seul mode matériel pour la communauté humaine de se produire.

Le capital apprit par ses propres crises à se dépouiller de son passé pour relancer ses modes de production à des niveaux d'organisation plus élevés, plus intégrants, plus totalisants. Il apprit surtout, sous n'importe quel drapeau, à couler comme une eau nécessaire et à assumer aussi bien la forme que la substance d'un mode d'être basilaire et neutre, semblable ainsi à la vie et à la nature au point de pouvoir en revêtir les apparences. En se faisant médiateur lors de heurts sociaux au cours desquels aurait pu couler la plus grande quantité possible de sang prolétarien, le capital apprit qu'il pouvait se transformer en des modes d'être toujours moins spécifiques à une classe et toujours plus intrinsèques à un peuple, dépassant ainsi un premier degré (un premier niveau ou seuil de limites) de ses contradictions connaturelles.

13. - Dès ce moment, le prolétariat ne se présenta plus aux yeux du capital exclusivement en tant que force de travail par lui-même produite et traitée à l'égal d'une marchandise, mais commença à lui apparaître comme son peuple le plus proche. Il n'est non donc plus, dans la forme et dans la substance, pure matière brute, substance propulsante à tenir en vie tant qu'elle fournit de la force; mais il est, *dans la forme*, la matière vivante de son propre corps (*corps social*, serviteur docile du cerveau social incarné par le capital devenu science) et il est *dans la substance* le propulseur naturel d'un procès d'autonomisation qui s'en serait d'autant plus naturellement séparé comme d'une scorie qu'il se serait montré capable de l'intégrer profondément et capillairement aux mécanismes de la machine valorisatrice. Le procès d'émancipation

du capital à l'égard du premier stade critique de son développement (le premier niveau de clôture du système dans ses propres limites avec la conséquence inévitable d'une « prise en bloc ») passe donc par *l'émancipation fictive* de son antagoniste naturel, l'émancipation fictive du prolétariat, enrôlé grâce à la subjectivité autoresponsable de la production de travail. Dès ce moment, tandis que le capital voit dans le prolétariat son peuple futur — et entrevoit lui-même la chance de médiatiser toute contradiction par l'intégration dans son propre « esprit », dans sa propre subjectivité subrepticement socialisée, le corps même de l'espèce devenu son corps —, le prolétariat, aveuglé par la contre-révolution, voit dans le développement du capital son propre futur, médiatise sa propre intolérance en nouvelle patience, se donnant comme perspective historique la tâche de réaliser à ses dépens, mais de façon volontaire, les bases matérielles pour la réalisation d'un capitalisme néo-chrétien: « socialiste ».

14. - L'opposition, tout à fait fictive et spectaculaire, des deux blocs de l'Est et de l'Ouest, où, dans les deux cas, mais à l'aide de réalisations formelles différentes, le développement capitaliste et la contre-révolution s'incarnent dans le même sujet fascinant, polarise pour des décennies — tandis que le sang prolétarien continue de couler — l'imagination toute *idéologique* de la « pensée » révolutionnaire en la bloquant dans une grotesque rixe pour l'enrôlement sous les drapeaux différents du même procès. La contre-révolution mime tous les lieux communs de la dialectique, dégradée à une comédie d'équivoques; tandis que le besoin insatisfait de vivre vraiment et la fatigue du travail « vertueux » nourrissent sous la cendre, dans les corps du prolétariat battu plus que dans les esprits (ou aliénés ou drogués par la politique) le feu vital qui jaillira, après 50 années de latence, dans les premiers incendies de Mai 68.

Mais l'intégration a été si profonde, la chaîne si solide, que ceux qui apparurent avec la torche au poing ne furent pas ceux qui, abrutis, touchent en heures d'abrutissement le salaire qui leur permet de remplir leur « devoir de vivre »: comme toujours les premiers à agir furent les déserteurs de l'esprit dominant, les exclus de la chaîne de montage, les émigrés et les proscrits. A Paris, comme un peu partout en Europe, les étudiants inadaptés, les hippies et blousons noirs, aux Etats-Unis les mêmes plus la « race » des exclus, les noirs des ghettos, les ex-esclaves sauvés de la cueillette du coton pour tomber dans celle des immondices. Pour rejeter l'horreur de la non-vie, tout d'abord deux groupes qualitatifs, deux « compétences » diverses, mais qui fraternisent rapidement et chez qui les qualités sont renforcées du fait de leur extériorité vis-à-vis du cœur le plus dur du procès: les *voyeurs* d'en haut de la machinerie sociale, les étudiants (dans toutes les facultés on enseigne la faculté de diriger l'acte d'être dirigé), les *voyeurs* d'en-bas, de la société des rébuts et qui les consomme, les exclus; se révoltent, d'une part, « l'imagination » avant d'être cooptée, d'autre part, la vitalité dénudée après avoir

été humiliée.

15. - D'un côté la politique prend en charge le rôle de médiatrice du procès, en mettant tout en discussion sauf les fondements qui la soutiennent, en faisant passer — de conserve avec la publicité — pour bon, excellent, super-extra, aussi bien le développement suicidaire de la production que le modèle de vie qui en est le réel produit. De l'autre côté, la lucidité planificatrice (« scientifique ») du capital voit se profiler toujours plus clairement devant elle le seuil d'une nouvelle limite que seul un saut périlleux peut lui permettre de dépasser. La limite toujours plus proche de son expansion planétaire impose au capital d'inventer un nouveau monde alors que le monde est sur le point de « finir ». Guerres, guérillas, campagnes de libération nationale, bagarres électorales pour l'élection (ou l'exécution capitale) de tel ou tel fonctionnaire super-star — tous également utilisables en tant que fonctionnels — s'amoncellent pêle-mêle sur les écrans de ses oracles de verre, en une mêlée où s'enchevêtrent au même titre les carnages du week-end, ceux des Indiens et ceux du DDT, les carrousels concernant la nouvelle qualité de la vie, les débats sur cette qualité, les psychodrames sur la perte de cette qualité. Au service d'une politique qui troque la critique de tout contre la victoire du Rien, des engrenages fictifs et réels, indiscernables les uns des autres, entraînent dans leurs mécanismes, en même temps que les corps d'un prolétariat toujours plus surabondant, l'imagination en lambeaux qui voulut vivre une vraie vie, l'illusion morcelée de se battre pour une question de vie ou de mort, tandis que c'est la mort qui gagne du terrain, inaperçue dans la survie quotidienne de chacun.

16. - Aux heurts toujours plus accélérés contre ses contradictions classiques, le capital répond avec élasticité en imitant les cris de son peuple, en prenant sur lui les raisons du désespoir croissant, mais en le métamorphosant en la voix de la promesse et de l'espérance immanentes. Si la domination formelle avait pris dans le capital les traits orgueilleux et féroces d'une classe qui avait conquis le pouvoir par une révolution; si la bourgeoisie, encore force vive, n'avait pas eu honte de défendre ses privilèges exactement dans la mesure où elle pouvait les apprécier — pour peu de temps encore — comme le bien de la terre et le goût de la vie, et pour cette raison les défendait sans se mettre en discussion, offrant d'elle-même, malgré ses luttes économique-politiques internes, une image dans laquelle la richesse justifiait le prix de la misère, la transition à la phase de domination réelle porte le capital vers la production accélérée d'une politique — la nouvelle image de lui-même qui lui permet de passer en contre-bande — d'autant plus élastique et cooptante que formellement disposée à se mettre en discussion, à se rendre problématique. Mais les problèmes à l'ordre du jour, dans les formes apparentes de l'ouverture vers expériences et besoins du peuple, sont toujours les problèmes du capital. Le peuple est toujours plus le capital en personne: le peuple qui a le vote, qui se représente, qui a

le « privilège » de la parole, assume sans s'en rendre compte le rôle du pantin qui parle avec la voix et couvre les mains du ventriloque.

17. - La quantité est le règne exclusif de la valorisation qui consiste en ceci: la production de *qualités* apparentes au sommet desquelles gît toujours une quantité de travail donnée. Depuis que le capital se limitait à vanter la qualité de ses marchandises, il est passé tout le temps nécessaire pour emprisonner totalement chaque forme de vie dans la forme marchandise, de telle sorte qu'aujourd'hui on peut discuter de la « qualité de la vie » après que derrière toute « vie » produite gise une quantité de travail donnée, de vie *dévalorisée*. Ceci est la nouvelle conquête du capital anthropomorphe: avoir colonisé pour la valeur chaque trait de la vie en société, s'être lui-même recomposé *au-delà* du seuil d'explosion de ses vices organiques dans la *composition organique du capital-vie*, avoir réalisé sa transcendance du règne de l'intoxication des marchandises-rebuts de l'extériorité au règne survivant de l'intériorité d'autant plus dégradée qu'elle a été détournée et mise au rang de nouvelle aire du marché. Une archéologie macabre est sollicitée pour ressusciter, dans les morts-vivants, l'âme phénicienne des commerces aventureux, mais sous les constellations du déluge les âmes mortes ne peuvent trafiquer que de reliques: la mort des désirs est l'équivalent général qui informe de sa valeur toutes les monnaie de la « personnalité » dépressive. Laissons les morts enterrer leur « vie ».

## 2. LA PREHISTOIRE COMME PRESENT

« La copule dit: c'est ainsi, pas autrement; l'acte de la synthèse pour qui elle intervient, manifeste qu'il ne doit pas en être autrement, sinon elle ne serait pas accomplie. Dans chaque synthèse la volonté d'identité travaille; en tant que tâche a priori, immanente à la pensée elle apparaît positive et souhaitable: le substrat de la synthèse serait concilié par elle avec le moi et, de ce fait, il serait bon. Cela permet promptement l'impératif moral que le sujet puisse plier la force du jugement (*Einsicht*) à son élément hétérogène, et à quel point la chose est sa chose. L'identité est la forme originelle de l'idéologie. On en jouit en tant qu'adéquance à la chose réprimée. L'adéquance a toujours été assujettissement à des fins de domination et, dans cette mesure, sa propre contradiction. (...) L'idéologie doit sa force de résistance à l'illuminisme (*Aufklärung*) à la complicité avec la pensée identifiante, à la pensée en général. La pensée révèle par là son côté idéologique: elle ne tient pas la promesse que le non-moi sera à la fin le moi; plus elle saisit le moi, plus le moi se trouve complètement réduit à objet. L'identité devient l'instance d'une doctrine de l'adaptation où l'objet

selon lequel le sujet doit s'orienter rend à celui-ci ce que le sujet lui a infligé. (...) A cause de cela la critique de l'idéologie n'est pas quelque chose de périphérique ou intrascientifique (...) mais philosophiquement central: critique de la conscience constituante elle-même.»

Adorno: Dialectique négative.

18. - L'apparition de l'outil, apparition de la *communauté humaine* et du mode de se produire et de se représenter, apparition de la subjectivité sociale, coïncident en tant que *fondements matériels spécifiques* — reliés les uns aux autres par des déterminations fonctionnelles réciproques — d'un cours évolutif qui n'a jamais cessé de se dialectiser intérioriquement en un mouvement d'interactions et rétroactions, d'affirmations formelles (idéologiques) et de négations substantielles (pragmatiques) que le point de vue radical, ou de la totalité, définit depuis longtemps comme *phéhistoire*, et qui a procédé jusqu'ici par intégrations successives (colonisations) d'espaces toujours plus vastes et toujours plus profonds de l'univers naturel, jusqu'au seuil actuel de la « conquête » advenue de la planète comme « espace naturel » de la communauté-espèce-humaine; ce seuil découvre les limites du développement, non pas tellement et seulement de la technologie et de l'économie politique que, et précisément, de la *phéhistoire même*, parvenue à une alternative qui, d'un côté impose un saut qualitatif (son dépassement comme préhistoire, le début de l'histoire, la réalisation du rapport équilibré et cohérent entre l'espèce et le monde — *Gattungswesen* — l'abolition de la subjectivité anthropocentrique aliénée) et de l'autre lui indique comme son fait et sa conclusion l'avènement de la prophétie contenue dans toutes les mythologies religieuses, l'apocalypse comme fin de la corporéité humaine.

19. - L'apparition de l'outil ne peut être comprise comme un simple et magique surgissement d'un prolongement du corps, de ses facultés, et qui serait, de façon évolutive, venu améliorer les prestations et « enrichir » les chances (les modes de production) d'une communauté humaine préexistante: une communauté de corps « nus ». L'outil signe *tout court* (6) l'apparition de l'homme comme tel: comme différent de l'animal, comme mutant *sui generis*. Dans l'outil il ne faut pas tant voir un perfectionnement technologique du corps que *le mode d'être du corps en tant que membre du social*: le *corps combiné* dans lequel l'outil-prothèse, en s'incorporant l'énergie organiquement naturelle de la corporéité « biologique » l'unit inséparablement comme telle — comme corps combiné — à la communauté et à ses modes spécifiques de se produire et de se représenter. Ce n'est pas tant le corps qui s'approprie l'outil que l'outil le corps. Dans l'outil-prothèse ce n'est pas tant une nécessité de l'être corporel, individu, qui se matérialise, ce n'est pas tant la créativité occasionnelle et aventureuse du corps-individu

(6) En français dans le texte.

en tant que médiation improvisée et géniale de la riposte au « défi de la nature », que s'explícite au contraire le mode de production de la communauté constituée, qui érige immédiatement son ensemble instrumental, son *système-prothèse* de médiations de soi cristallisées en soi, en seuil d'inclusion/exclusion de son être naturel, tout de suite normatif et tout de suite impératif. C'est la nécessité *sociale* de l'outil qui s'agrège le corps. Le principe de nécessité sociale ne naît que de la confrontation avec le milieu. C'est de la confrontation du corps « désarmé » (l'outil *arme*) avec la communauté des corps armés que naît le principe de la nécessité; c'est dans la sphère de la collectivité qu'il s'affirme comme puissance individuelle transcendante: la nécessité de l'outil-prothèse s'affirme comme paradigme social de la puissance.

20. - Dans le corps combiné la prothèse est tout de suite également *prothèse de sens*: dans l'outil le *signe* est explicite, dans le *faire* qu'il implique et subsume matériellement et symbolise, s'explícite une obéissance de l'agir au sens qui, dans l'outil, se condense et s'impose. L'outil est un *entonnoir de sens* qui capture et réduit toute imagination en scotomisant la portée alternative: dès qu'il entre en ligne, l'outil s'interpose entre le sujet total et l'objet total, réduisant sujet et objet à ses particularités et en en aliénant réciproquement les totalités. C'est ainsi que toute subjectivité humaine ne se connaît que par l'intermédiaire de la prothèse, qui la réduit à son propre attribut. Et c'est ainsi que la totalité « organismique » dans laquelle toute subjectivité est consubstantiellement immergée apparaît dans l'optique du corps combiné comme la pure objectivité, appartenant au contexte d'une action qui, dans l'illusion de la dominer, s'en sépare opérativement.

21. - Intériorisé, l'outil-prothèse devient l'UT\* qui sert de médiation à toute créativité particulière, la finalité hétérodirigée qui s'incorpore, soumet à la subjectivité plurale de la communauté corporelle tout mode singulier d'agir et le rapport soi-autres, en normalisant celui-ci et en le subordonnant à un savoir-être immédiatement converti en un devoir-être. L'UT est le fondement sur lequel la sujétion de la subjectivité organique du sens vivant à la subjectivité inorganique du sens cristallisé (et, dans ce sens, mort) se cloître, dictant, à l'intérieur de chaque « moi » les conditions d'existence sociale, ainsi que tout mode d'agir comme de tout mode de s'exprimer, de n'importe quelle pratique de sa théorie symbolisée: elle est le « moi » qui parle dans *la langue sociale* alors que c'est le corps combiné dont ce « moi » est le représentant qui agit dans les modes de production de la communauté corporelle; en s'entremettant comme médiation nécessaire entre tout sujet et tout objet, l'UT est l'articulation-presse qui fonde l'Ego et l'Autre.

---

\* UT = mot latin qui signifie *afin que* d'où, en latin, *utor* = utiliser, *utensilia* = outel, *utensile* en italien, *utilis* = utile en français comme en italien.

22. - Le moi primitif ne peut être encore ni le moi titanique de la spéculation philosophique, ni l'Ego titubant de l'affabulation « psychique », mais il en est sûrement le point de départ. Dans la prothèse qui devient langue (code normatif, mais « in progress » reflet cristallisé de l'ensemble instrumental et de ses agrégations contraignantes des corps, mais aussi critique dynamique de ses insuffisances à tous les niveaux sur la pensée opérative, superfétation théorique immédiate de la praxis en acte) vient se greffer la pensée spéculative, la pensée qui se pense, conscience malheureuse de l'incommensurabilité entre la plurisignification toujours fuyante du tout et le caractère univoque toujours en dépassement de l'instrument-signe. Le « Moi » qui réfléchit sur soi est le « Moi » incertain de soi. C'est cette incertitude qui rend fragile et changeante toute assertion historique du « moi » de l'espèce, du « moi » en tant que représentant-champion de la communauté en procès. Mais de même que derrière la « figure » sociale (la « personne » au sens antique de « masque », de « persona ficta ») du corps combiné, il y a toujours la substance vitale du corps « simple », la corporéité niée en tant que telle, engloutie sous la surface des conditions de production, de même s'oppose toujours, à l'incertitude chronique du « moi » la certitude tendant à s'insurger, « insurrectionnelle », du sujet *réel* de la vie, le corps en devenir de l'espèce. Le Ça trouve ici son explication et son fondement matériel. Mais, ce qui est plus important, la dialectique entre génotype et phénotype, la dialectique qui lance en avant le chemin « en progrès » de la préhistoire, tient toute dans ce rapport dynamique entre le moi fictif (agent de la « langue » sociale entendu comme code normatif) et le sujet réel de l'existence, entre le corps combiné de la communauté fictive (les modes, en continu dépassement, de la production de l'être social, dans le domaine de sa présence insoluble et conflictuelle avec l'univers naturel et son mouvement organique) et le corps réel de l'espèce, en devenir vers un stade d'ordre finalement *historique*, un état d'équilibre et d'échange organique cohérent avec le mouvement cyclo-dynamique de l'univers naturel. Le mouvement réel est, dans le cours de la préhistoire, la part que le corps social a prise dans sa lutte contre la domination de la prothèse, contre la domination du sens mort et de ses modes de production obsolètes et nécrotisants, sur le sens vif et sur les chances de *vivre outre* (le contraire dialectique de « survivre ») latents dans l'organisme en devenir de l'espèce.

23. - Au delà d'un certain seuil, la spécialisation adaptative cesse son interaction dynamique avec le milieu et finit par emprunter les tout petits rameaux d'une subordination perdante. Un excès d'adhésivité aux conditions ambiantales lie l'organisme trop finement spécialisé à la substance de ces mêmes conditions par lesquelles il est subjugué. La plasticité qui est capable de résister, non seulement ne s'identifie pas à la spécialisation irréversible, mais au contraire s'exprime dans l'épaisseur élastique d'une dialectique évolutive qui empêche l'espèce d'adopter sans

réserves des options adaptatives excessivement intégrantes. Le patrimoine de chances évolutives victorieuses est inversement proportionnel à l'intégration du phénotype social, à l'option adaptative imposée par les conditions ambiantales; il est directement proportionnel à la contre-poussée que l'évolution réelle de l'espèce est capable de développer en réagissant, par un dépassement dialectique, une transformation, aux conditions ambiantales obsolescentes, sans cependant être impliquée par la désagrégation de leur assise. En ce sens le mouvement réel s'identifie à la poussée évolutive historiquement vitale, en tant qu'elle est l'expression historique du dépassement nécessaire des phases adaptatives saturées, devenues disfonctionnelles. Il est évident dans ce cadre que la prothèse est, dans une première phase, toujours la riposte instrumentalisée de l'espèce aux conditions ambiantales; tandis que, en s'autonomisant, cette riposte tend, en une seconde phase, à s'intégrer à ces mêmes conditions et ainsi, dans une troisième phase, à coïncider totalement avec leur domination transcroissante. Le corps est le « locus » où murissent aussi bien la poussée adaptative évolutive aux conditions existantes — qui s'expriment positivement dans la riposte instrumentalisée de la prothèse (première phase) — que la résistance dialectique à l'automatisation de la prothèse (seconde phase), qu'enfin la poussée réactive au rejet de la domination de la prothèse automatisée (troisième phase). *La révolution part du corps.*

24. - Ce qui a permis à l'espèce de conserver intégralement sa plasticité génétique c'est l'articulation de la prothèse sur le corps. La combinaison autorise des degrés très raffinés de spécialisation instrumentale sans conditionner essentiellement et de façon irréversible le génotype. Dans l'espèce humaine, le phénotype est identifiable à la prothèse dès lors qu'on a bien compris la tendance totalisante de cet appareil adaptatif qui, au degré le plus élevé de son développement — présentement — coïncide *tout court* (7) avec le milieu (colonisé en tant qu'habitat et fonctionnalisé en vue de la survie de l'espèce), mais transcroit au delà de la limite de sa fonction en s'autonomisant de façon incohérente. Ce que les généticiens n'ont pas réussi à saisir c'est la différence effectivement spécifique, basilaire, entre les modes de l'évolution humaine et ceux des espèces non-humaines: la fonction dialectique de la prothèse. Et c'est pour cette raison qu'ils n'ont pas su reconnaître les mutations fondamentales de l'espèce humaine. *Pour cause* (8): dans leur jargon « mutation » est un terme qui désigne invariablement aberrations ou biopathies, alors que les « variations » en cours, bien qu'on les revendique, en toute occasion, ne laissent voir, dans les cartes et les diagrammes, que les traits les plus superficiels de la phénotypie en mouvement. Le préjugé qui enferme la science génétique dans les frontières rigoureuses de la plus banale morphologie corporelle, cache à sa vue la réalité du procès. Même sur ce terrain, la « découverte » tardive de rétroactions et d'interactions ne sert qu'à pourfendre des

moulins à vent idéologiques. Plus le microscope électronique nous rapproche des mécanismes élémentaires du procès, et plus le procès vivant, bien que turbulent sous les fenêtres des laboratoires et palpitant sous la blouse des observateurs, reste invisible à leurs loupes.

25. - Historiens et économistes perçoivent le développement de la préhistoire en cours comme l'approche progressive d'une « société du travail ». L'apologie du travail, en tant qu'activité spécifiquement humaine, *activité de l'humain*, est explicite dans cette légende. Ni les animaux ni les Dieux ne travaillent. Travailler est le fait des hommes, et c'est là « l'activité » qui, d'un côté les hisse au-dessus de la condition animale et, de l'autre, les pousse vers la condition de « pareils aux Dieux ». Marx lui-même, qui ne fut jamais ni un historien ni un économiste, mais un critique de « l'histoire » et de l'économie, décrit le développement des forces productives comme le passage obligé vers le communisme, la condition des hommes « pareils aux Dieux »: libérés du travail. Il subsiste donc dans la conception du « travail » un double sens, une ambiguïté dialectique dont le point de vue radical, dans le développement présent de la préhistoire, peut anticiper la solution. Depuis l'apparition de l'outil-prothèse, et donc de la communauté humaine, *être* a coïncidé avec *faire*, et *faire* avec *produire*. La communauté humaine a toujours eu besoin de *se produire*, elle n'a jamais simplement *été*. Une communauté qui cesse de se produire cesse d'être. Puisqu'il n'y a jamais eu « d'homme » sinon dans le social, tout homme qui ne se produit pas en tant que personne sociale n'est pas. Son être pour soi, sa subjectivité proprioceptive, jouit, c'est vrai, d'une liberté dans le milieu de sa particularité circonscrite; mais il s'agit d'une liberté surveillée et conditionnée, et, comme nous le verrons, destinée dans le cours du développement de la préhistoire à se réduire, toujours plus profondément assiégée par les mécanismes d'extraction d'énergie vive afin de perpétuer de façon croissante le sens mort, et ceci jusque et au-delà des limites de *l'abolition de l'homme vivant en soi* par les conditions de la production. Mais la production des communautés historiques est une production en tant que telle; elle est l'autoreproduction des sociétés dans leurs modes globaux; elle inclut toute modalité de la présence collective; elle totalise en elle-même tout espèce et tout temps de l'être social; elle en charge et ordonne hiérarchiquement les comportements; elle en exprime le normatif et le code *dans la langue*, à tous ses niveaux. On doit saisir de ce mode de production de la communauté un trait qui empêche de le lire comme pure activité génériquement humaine: la sujétion de tous, dans le social, à la domination du sens prédéterminé et donc déterminant, la dépendance de tout faire social à l'égard des sens et buts qu'impose l'outil-prothèse (la langue même est *l'outil sui generis* qui concentre en lui, tel une prothèse de sens global, le sens de toute « utilité » et « finalité » particulières). En ce sens, toute activité productrice est plus exactement une *passivité* de

son sujet à l'égard de la subjectivité impersonnelle des modes de production matérialisés dans la prothèse dominante. En ce même sens on distinguera la volonté subjective d'agir et de s'exprimer, la spontanéité de l'être de chacun en soi et pour soi, du contexte matériellement opératif dans lequel il *se réalise*. Dans ce contexte, ce qui *se voit* coïncide avec ce qui *est*: co-production du social, reproduction dans le détail des modes de production existant. L'activité, c'est le latent, le particulier, le « secret ». Le patent socialisé, c'est la passivité et, en ce sens, dans le sens classique du travail comme damnation, toute société a été jusqu'ici une « société du travail », où être et produire ont coïncidé dans la sujétion de l'être aux modes de production.

26. - C'est ainsi que l'espèce des hommes a échappé à tout écroulement possible, a évité jusqu'au bout (aujourd'hui nous sommes à ce bout) de se fixer dans un habitat exclusif, a réussi à accomplir son destin génétique à la dimension de l'entière planète: à en rejoindre les confins et, désormais, à les dépasser. Dans cette perspective, qui plonge dans le passé le plus lointain les racines de l'aut-aut le plus immédiat, le mode d'être du capital doit être déchiffré comme la dernière domination possible de la prothèse sur le corps avant que le corps organique de l'espèce, en s'en libérant, puisse assumer son équilibre organique définitif: un équilibre de cohérence en procès, avec la totalité de l'univers organique en mouvement. Pour que cela puisse advenir, il faut que le corps de l'espèce — les conditions nécessaires pour le dépassement de toute terreur génétique ayant muri et, étant bien connu, finalement, la dynamique interne d'un « milieu » ressenti depuis des millénaires comme énigme naturelle et règne de la mort imminente — ayant payé jusqu'au dernier banknote de malheurs le racket d'une religion de la mort qui a sacralisé la non-vie, parvienne, en tant que corps organique, à la réconciliation avec le monde organique, dissolve sa propre subjectivité terrorisée en s'unissant à la totalité de la vie en tant que sujet global, conquière son émancipation par rapport à la domination de la prothèse-machine qui a transcrit au-delà de sa fonction tolérable. La machine sociale a bouclé son cycle utile au moment où il est possible — et aujourd'hui la dialectique radicale *sait que cela est possible* — de libérer le corps de l'espèce de sa domination incarnée dans le capital-machine-homme producteur de l'aliénation autonomisée. Le corps peut recomposer l'organicité de son être avec l'être organique naturel seulement à la condition de domestiquer la machine en la réduisant à la limite de sa fonctionnalité effective, de servo-commande. La sujétion du corps à l'outil-prothèse, de la communauté humaine naturelle à la machine sociale, de la langue de l'expressivité organique à la langue du devoir-être, ayant occupé tout le temps de la phéhistoire, a fait tout son temps et doit disparaître. Cette sujétion est la logique encore dominante du capital, mais dominant au-delà de ses probabilités de résister sans entraîner avec elle, dans sa mort nécessaire, le corps vivant de l'espèce. C'est de cette façon que la

machine entre dans le corps: pour ne pas mourir. Mais c'est aussi de cette façon que le corps risque d'en périr. Entrevoir aujourd'hui le capital dans la nouvelle assise qu'il tend à assumer, critiquer à sa naissance sa nouvelle utopie, c'est — *tout court* — voir comment l'économie auto-critique s'empare du corps de l'espèce, comment l'être-capital s'insinue dans l'être-homme afin de s'y transfigurer, de même que sa loi de valorisation, comment la composition organique du capital, faite de domination du mort sur le vivant, tend à coïncider avec la composition organique de la « vie », devenu son produit par excellence. Le Moi-capital est la nouvelle forme que la valeur veut assumer à la suite de la dévalorisation. En chacun de nous le capital appelle au travail la force vive: la prothèse intériorisée jusqu'au bout y engendre une infection mortelle. Mais une fièvre de rejet secoue le corps de l'espèce.

27. - Le capital parvenu à la domination réelle totalise dans son procès de valorisation tout sens de l'être-là: l'être du capital coïncide avec l'être — de tout homme — non plus et non seulement le citoyen du monde dont la production de valeur l'enrôle à la solde de la survie, mais le monde en miniature où la production de valeur trouve son espace extrême de survie, sa « quatrième dimension ». Si l'aliénation génétique, en fixant dans la langue et dans la « pensée » verbalisée la coupure fondamentale entre subjectivité et objectivité, avait séparé les hommes de leur monde, faisant en sorte que l'extirpation de chacun de ce monde se renverse à l'intérieur de chacun dans la croissance biopathique d'un spectre halluciné du monde, le capital, aujourd'hui, greffe sur cela — qui était le prix provisoire payé par l'espèce pour se survivre — plus-value et profit.

## A PARAÎTRE

- Capital et Gemeinwesen « Le VI<sup>o</sup> chapitre inédit du « Capital » et l'œuvre économique de Marx. Ed. Spartacus. 272 pages - 30 francs.
- Numero 3, série III
  - Vers la communauté humaine.
  - Lettres de 1970 à 1971.
  - Apocalypse et Révolution.

Le manque d'argent risque de grandement retarder la parution de ces deux ouvrages, déjà sous presse, aussi nous indiquons, connue dans le n<sup>o</sup> 1, série III la possibilité de les commander à l'avance en versant la somme de 40 f. (30 f. pour « Capital et Gemeinwesen + 9 f. pour le n<sup>o</sup> 3 + 1 f. d'envoi) au C.C.P. Camatte 21460 91 Paris (ou bien seulement le prix d'un des deux ouvrages).

- « La rivoluzione russa e la teoria del proletariato ». Traduction italienne de la préface de Camatte au livre « Russie et Révolution dans la théorie marxiste » - La Vecchia Talpa - Napoli.
- P.P. Poggio - Les conceptions de la communauté en Russie.
- Camatte/Laugier - Dialogato con Bordiga - La Vecchia Talpa - Napoli.

Pour toute correspondance s'adresser à:  
JACQUES CAMATTE - B. P. 133  
83170 BRIGNOLES - FRANCE

Revue trimestrielle

Directeur responsable: J. Camatte

Dépôt légal 3<sup>e</sup> trimestre 1976

Revue inscrite à la commission paritaire des publications et agences  
de presse - n. 54726

ISBN 2-90 500 142/4

Achévé d'imprimer le 31-8-1976 par La Vecchia Talpa  
NAPLES - ITALIE